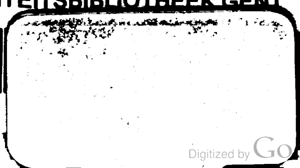


61.









Quelle pitié de voir que tant d'Auteurs
N'ont travaillé qu'à chaufer les neuf soeurs !
Un feu cruel devore leurs ouvrages.
J'en nommerois qui sont plus malheureux,
Et dont les vers durs, secs, froids, tenebreux,
Sont reservez à de plus grands outrages.

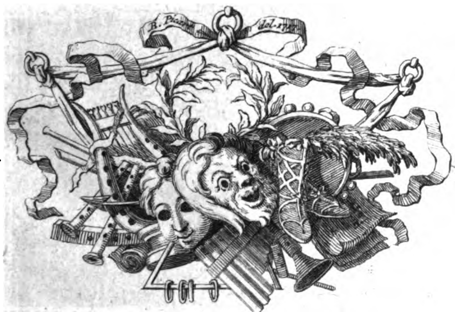
NOUVEAU RECUEIL DES EPIGRAMMATISTES FRANÇOIS, ANCIENS ET MODERNES.

Contenant ce qui s'est fait de plus excellent dans le Genre de l'Epigramme, du Madrigal, du Sonnet, du Rondeau, & des Petits Contes en Vers, depuis Marot jusqu'à present.

Avec la Vie des Auteurs; des Notes Historiques & Critiques; un Traité de la vraie & de la fausse Beauté dans les Ouvrages de l'Esprit; des Observations sur l'Epigramme; une Digression sur le Stile Marotique; & les Regles de la Versification Françoise.

Par Mr. B. L. M.

TOME II.



A AMSTERDAM,
Chez les FRERES WETSTEIN.
M. DCC. XX.

Carminibus quæro miserarum oblivia rerum;
Præmia si studio consequar ista, sat est.

Ovid. Eleg. 8.



AVERTISSEMENT.

Sur cette seconde Partie.

JE ne puis mieux commencer ce second Volume qu'en rendant la justice qui est due aux Auteurs dont il contient les Epigrammes. Plusieurs de ces Messieurs trouveront peut-être que je ne donne pas celles qu'ils estiment le plus. Il se peut même qu'ils en aient composé de très-excellentes que je n'ai point emploiées. Je les prie de croire que je ne demandois pas mieux que de les inserer dans mon livre, si elles m'eussent été connues. Il n'y a rien de perdu & le tout peut-être reparé dans une seconde édition. Je ne me puis flater d'avoir eu en main tout ce qu'il y a de nouveau. Si ces Messieurs veulent y pourvoir d'eux-mêmes en m'adressant d'excellentes Epigrammes, soit de leur façon, soit de leurs amis, j'en profiterai avec plaisir, & je me conformerai à leur volonté ; s'ils veulent qu'on fasse des articles nouveaux avec leurs noms à la tête, ou qu'on les confonde avec les Anonimes.

Les Rangs sont règlez ici au hazard & je n'ai pas dessein de donner la préference à qui que ce soit, ni même l'exclusion aux Auteurs dont je ne publie rien du tout. Mais une chose qui me semble meriter une justification, c'est celle qu'il me reste à dire sur l'article de Mr. Rousseau. Je me suis servi de ses Oeuvres telles qu'elles ont été imprimées à Rotterdam en 1716. & il se trouve qu'il a protesté contre les Editions de Hollande qui sont à proprement parler l'Ouvrage du Sr. Gacon. On sait que ce dernier a fait exprès un voiage de Hollande & y a sejourné près d'un an pour faire Imprimer quantité d'ouvrages impurs & libertins qu'il a mêlés entre les Oeuvres de Mr. Rousseau. Ces Ouvrages sont fort recherchez, quoi que très-licentieux, quant à la matiere, & l'Editeur a sans doute voulu décrier par cet artifice un des meilleurs Poëtes François; mais quand il seroit vrai, ce que je ne crois pas, que Mr. Rousseau dans des moments de saillie auroit fait quelque chose d'approchant; Il n'y a nulle comparaison entre la legereté de celui qui pour se divertir s'exerce sur un mauvais sujet, & le crime d'un homme qui publie de sens froid tout un Volume d'injures, & empoisonne un Recueil de Vers de tout ce qu'il a pu ramasser de plus obscéne & de plus diffamatoire. Je parle avec d'autant plus de certitude, que je pourrois nommer les véritables Auteurs de plusieurs de ces Pieces dont le Sr. Gacon fait un si grand crime à son ennemi. J'ai donc raison d'avertir, qu'il ne faut pas regar-

regarder cet article comme s'il étoit sorti des mains de Mr. Rousseau. Aïant passé par celles de ses ennemis, il se peut qu'il y ait des Epigrammes défigurées, & d'autres auxquelles il n'a point de part. Je n'aurois pas couru les mêmes risques, si j'avois eu l'Edition de Soleurre qu'il avoue; mais j'ai eu le malheur de ne la pouvoir trouver dans les lieux où ce Recueil a été dressé.

J'ai ajouté en faveur des étrangers un Traité que Richelet a donné autrefois des Regles de la Versification Françoise. Si j'ai un jour un peu de loisir, je donnerai quelque chose de plus exact & de plus réel sur cette matiére. Ce Traité n'est, à le bien apprecier, qu'une ébauche inutile pour ceux qui veulent travailler ; mais il ne l'est pas pour ceux qui veulent simplement connoître les regles les plus communes, pour lire les Vers avec quelque discernement.



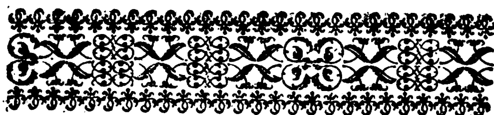


TABLE DES MATIERES.

LIVRE II.

LIVRE III.

EPI-



EPIGRAMMES,

SONNETS, RONDEAUX, MADRIGAUX, ET CONTES EN VERS DES POETES FRANÇOIS ANCIENS ET MODERNES.

LIVRE SECOND.



Mr. DE FONTENELLE.

SONNET.

JE ſuis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il étoit orné.)

Je ſuis le Dieu des Vers; Je ſuis bel eſprit né:
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je fais jouer du Luth, arrêtez. Bagatelle;
Le Luth ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

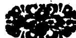
Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis, n'en doutez point, Dieu de la Médecine;
Daphné couroit plus vîte à ce mot si fatal.

Mais s'il eut dit: voïez qu'elle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu beau, galand, liberal;
Daphné sur ma parole auroit tourné la tête.

(Dans la nouvelle édition des Poësies de cet agréable Auteur on a changé ainsi le onziéme & le treiziéme Vers.

Daphné couroit encor plus vîte que jamais,
Je suis un jeune Dieu toujours beau, toujours frais.

Aparemment pour l'éviter espèce d'équivoque que faisoient ces mots *couroit à ce nom*, à cause qu'on dit *courir à*, pour *courir vers*. Mais le sens étoit pourtant assez déterminé. Il n'est pas nouveau que les bons écrivains évitent les apparences mêmes d'une faute.



AUTRE.

Parce que l'Espagnol est une langue fiere,
Je vous le dois apprendre? eh bien soit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle écoliére,
C'est de ne se servir jamais de mes leçons.

Déja si fierement votre ame indiferente,
Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer;
Que même en Espagnol, y fussiez vous savante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croïez

Croïez moi, le François vaut bien qu'on le prefere
A la rude fierté d'une langue étrangere,
De ce qu'il a de libre empruntons le secours.

Mais que de son côté l'Espagnol se console:
Car ne pouvons nous pas mêler dans les amours,
Et liberté Françoise, & constance Espagnole?



Madrigal.

Je veux chanter en Vers la beauté qui m'engage;
J'y pense, j'y répense & le tout sans effet;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.



Autre.

Tu sais quel est l'objet, Amour, dont j'ai fait choix,
Fais que de ses beaux yeux, j'éprouve seul les armes.
Ne crains point d'être injuste à l'egard de ses charmes,
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix.
Mon cœur est assez tendre, il est assez fidelle,
Pour t'acquiter envers elle
De tout ce que tu lui dois.



Etrennes.

En commençant, Iris, l'an qui suit mil sept cents,
Je voulois sous vos loix mettre ma destinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour la dite année,
Cela n'a jamais d'autre sens.
Mais avec cette année un siecle aussi commence;
Attendons, ai-je dit; nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre bail peser la difference.
Mais les appas d'Iris souffrent ils qu'on balance?
Eh bien donc, pour un siecle, soit.



Autres Etrennes.

En ce jour solemnel, où de vœux redoublez
Plus qu'en tout autre tems les Dieux sont accablez,
J'ai fait des vœux hardis & peut-être impossibles.
J'ai demandé des jours occupez & paisibles,
Des plaisirs vifs sans le secours puissant
Du trouble & de l'inquietude;
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naissant;
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se répandant au loin;
Mais cette gloire qu'avec soin

Dans

Dans ſon cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon placet. Jupiter mit au bas,
En caractéres longs qu'on ne liſoit qu'à peine;
Renvoié vers l'aimable Iſmene:
Ceci ne me regarde pas.



Sur des Etrennes avancées d'une année ſur l'autre.

Le Dieu de l'Helicon & celui de Cythére,
Souverains des plaiſirs, ſont convenus entr'eux
De païer tous les ans à celle qui m'eſt chére
Un tribut de vers amoureux.
Elle qui n'eſt pas ménagére,
Veut en mil ſept cents un manger mil ſept cents deux,
Et les Divinitez faciles à ſes vœux,
N'y ſavent rien que de la laiſſer faire,
Qu'en arrivera-t-il? le fond manquera? non.
L'Amour fournit toujours, la ſource eſt abondante.
Oui l'Amour, dites vous, mais pour votre Apollon...
Oh quand l'Amour le prend ſur certain ton,
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.



Les deux courriers.

L'autre jour deux courriers, chacun portant sa
malle,
L'un parti de la Capitale,
L'autre d'un lieu voisin le plus beau des deserts,
Allant tous deux d'une vitesse égale,
Se rencontrérent dans les airs
Dans les airs? direz-vous Voici choses nouvelles.
C'étoient Zephirs; entendez vous?
Et ce qu'ils portoient sur leurs ailes
C'étoient soupirs dérobez aux jaloux,
Vers, eh que sai-je enfin? cent autres bagatelles
Qui ravissent deux cœurs fidelles,
Et font leurs tresors les plus doux.
Le courrier qui tournoit le dos à la grand' ville
(Vous saurez que c'étoit le mien)
Dit à l'autre parti de ce séjour tranquile
Ou se renfermoit tout mon bien:
Ta course doit être assez promte
Tu n'as rien à porter, mon Frere; au prix de moi,
Voi comme je suis chargé, voi,
Tu devrois en mourir de honte.
Il est vrai, repond-il & cependant je compte
D'être encor mieux receu que toi.

L'auteur n'a point donné ceci pour une Epigramme, aussi n'en est ce pas une à la rigueur; mais cependant ce n'est qu'une pensée à laquelle tout abboutit. Quant au nombre de Vers, nous en avons une de 50. Vers dans Martial qui se Piquoit briéveté.



Sur les Brunes.

Brunette fut la gentille femelle,
Qui tant charma les yeux de Salomon,
Et renversa cette docte cervelle,
Dont les beaux dits sont citez au sermon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle;
Il dit aussi vive comme un demon.
Or, s'il vous plait, tous ces jolis visages
Qui de la Grèce affolerent les Sages,
Et comme oisons les menoient par le bec,
Qui pensez vous qui ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu sait, gentilles en grec.
Autre brunette aujourd'hui me tourmente
Moi Philosophe ou du moins raisonneur,
Et qui pensois acquerir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indiférente.
Or vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austere sagesse;
Quand vous voïez brunettes d'un coté
Passez de l'autre en toute humilité,
Brunettes sont l'écueil de notre espéce.



Sur la dixiéme Satire de Boileau.

Qnand Des Préaux fut ſifflé ſur ſon Ode,
Ses Partiſans crioient par tout Paris:
Pardon, Meſſieurs, le pauvret s'eſt mépris;
Plus ne louera, ce n'eſt pas ſa methode.
Il va draper le ſexe feminin,
* A ſon grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru cet ouvrage divin,
Pis ne feroit, quand ce feroit éloge.

* Il y avoit alors une guerre déclarée entre quelques Academiciens qui s'étoient partagez pour les anciens & pour les modernes. Boileau, Racine &c. quelques autres tenoient pour les premiers. Perrault, Fontenelle &c. étoient chefs d'un autre Secte. Cette querelle s'eſt rallumée entre Mad. Dacier & Monſ. de la Mothe au ſujet d'Homere.



Traduction d'une Epigramme de Ceſar Auguſte.

Parce qu'Anthoine eſt charmé de Glaphire,
Fulvie à ſes beaux yeux me veut aſſujetir,
Anthoine eſt infidelle bien donc? eſt-ce dire
Que des fautes d'Anthoine on me fera pâtir?
Qui? moi? que je ſerve Fulvie?
Suſit-il qu'elle en ait envie?

A ce

A ce compte on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aimez moi, me dit elle, ou combatons. Mais quoi?
Elle est bien laide? Allons, sonnez Trompetes.

Cette traduction est un excellent modelle pour ceux qui traduisent des auteurs obscénes. Il n'y a rien de plus cru ni de plus efronté que l'Original que Martial nous a conservé, & dont il se sert même pour se justifier. Livre XI. 21. Les deux suivantes sont traduites de Platon.



L'aimable Arquéanasse a merité ma foi.
Elle a des rides, mais je voi
Une troupe d'amours se jouer dans ses rides.
Vous qui pûtes la voir, avant que ses appas
Eussent du cours des ans receu ces petits vuides,
Ah! que ne souffrites vous pas?



Lors qu'Agathis par un baiser de flame
Consent à me païer les maux que j'ai sentis,
Sur mes lévres soudain je sens venir mon ame,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.



Imitation d'Anacréon.

Si l'Or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie,
Que d'amaſſer bien de l'Or,
La mort me rendant viſite,
Je la renvoirois bien vite,
En lui donnant mon treſor;
Mais ſi la Parque ſevere,
Ne le permet pas ainſi,
L'Or ne m'eſt plus neceſſaire:
L'amour & la bonne chere,
Partageront mon ſouci.



Mr. BARRATON.

Annibal.

Annibal aïant pris Tarente,
Ville tout à fait importante,
Dont les Romains avoient un extrême regret:
Le vaillant Fabius cet homme incomparable,
Qui conſerva l'Etat par ſon flegme admirable,
Alla pour la reprendre, & la prit en effet.

An-

Annibal qui marchoit au ſecours de la place,
Sut qu'elle étoit renduë, & dans ce coup fatal,
Pour cacher ſon chagrin d'une telle diſgrace:
Les Romains ont, dit-il, auſſi leur Annibal.



Timon.

D'où vient cette mortelle haine
Que vous avez toûjours contre la race humaine,
Dit un jour à Timon certain Athenien;
N'en ai je pas ſujet, dit Timon en colere;
Des hommes aujourd'hui la moitié ne vaut rien;
Et l'autre moitié ne vaut guere.



Les Amis de Cour.

J'ai quantité d'amis, & ne puis en douter,
Diſoit un Courtiſan de race fort commune.
Ma foi, lui dit Damon, pour ne te point flatter,
Attend qu'un revers de fortune
T'en ait appris le nombre avant de t'en vanter.



Le Pont sans Gardefous.

Pourquoi n'a t'on pas mis ici de gardefous,
Disoit un Seigneur des plus fous,
Passant sur un pont dans sa *Terre*.
Un gaillard de ses alliez,
Lui dit d'un air plaisant selon son *ordinaire*:
C'est qu'on ne savoit pas que vous y passeriez.

* *Terre & ordinaire* ne riment point ensemble, quoi que plusieurs personnes sur tout les femmes les fassent rimer.



Anacharsis.

Un fat Athénien disoit avec mépris
Au Philosophe Anacarsis,
Qu'il étoit un Barbare & né dans la Scythie.
Oui, dit Anacarsis, il est vrai: c'est pour moi
Un chagrin d'être né parmi la barbarie,
Et j'ai honte de ma Patrie,
Mais la tienne a honte de toi.



La Courtisanne Romaine.

Une Courtisanne de Rome,
Belle & fort enjoüée, aiant près de vingt ans,
Avoit de tous Etats quantité de galans,
Et ne refusoit aucun homme.
Elle fit tant l'amour qu'elle eut le ventre plein.
Un jour qu'elle étoit en festin,
Quelqu'un lui demanda, parmi la bonne chere,
Qui de l'enfant étoit le pere.
C'est le * Senat, dit-elle, & le Peuple Romain.

* *Senatus Populusque Romanus,*



Le Soulier Rongé.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton, que la nuit précedente
Son soulier des souris avoit été rongé,
Chose qui lui sembloit tout-à-fait effraiante.
* Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits:
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable:
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroiable.

* *Unde illud eleganter dictum est Catonis, qui cum esset consultus à quodam qui sibi à Soricibus erosas caligas diceret, respondit. Non esse illud monstrum, sed verè monstrum habendum fuisse, si sorices a caligis roderentur.* Aug. lib. 2. de Doct. Christ. Cap. 20.



Le Boucher.

Un Boucher moribond voiant sa femme en pleurs,
Lui dit : Ma femme, si je meurs,
Comme à notre métier un homme est néceſſaire,
Jacques notre garçon feroit bien ton affaire :
C'eſt un fort bon enfant, ſage, & que tu connois.
Epouſe le, croi-moi, tu ne ſaurois mieux faire.
Helas, dit-elle, j'y ſongeois.



La Repartie prompte.

Dans le doigt d'une Dame, un Marquis Cordon-bleu
Vit un gros Diamant brillant & plein de feu ;
Il étoit avare, & ſon ame
N'étoit ſenſible qu'au profit :
J'aimerois mieux, dit-il, la Bague que la Dame.
Il parloit aſſez haut, la Dame l'entendit ;
Elle eut une riposte prête :
Et moi j'aimerois mieux le Licou que la Bête.



Le Lion Aîlé, & l'Aigle a deux Testes.

Un Seigneur Allemand étoit Ambassadeur,
A Venise pour l'Empereur,
Il avoit l'esprit Satirique.
Etant avec le Doge, il voulut critiquer
Les Armes de la République,
Et du Lion * Aîlé devant lui se moquer.
Ou trouve t'on, dit-il, de ces sortes de bêtes,
De ces Lions aîlez ? en voit-on frequemment ?
C'est, dit le Doge brusquement,
Au païs qui produit les Aigles à deux Têtes.

* Il y a dans les armes de Venise un Lion aîlé, & dans celles de l'Empereur une Aigle à deux têtes ; ce sont deux animaux chimeriques, comme les Centaures & les Hipogryphes ; ainsi l'on ne pouvoit pas repartir plus finement, ni repousser avec plus d'esprit la raillerie de l'Allemand, que fit le Doge.



Le Moribond Railleur.

Roger, homme jovial,
Aiant la dissenterie,
Dans le plus fort de son mal,
Conserva, toûjours égal,
L'esprit de plaisanterie,
Et de temps en temps raillant

Jusqu'à

Jusqu'à son heure derniere:
Helas, dit-il en mourant,
Je suis venu par devant,
Et je m'en vais par derriere.



Le Juge.

Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit en tenant l'Audience,
Un Président de Baugé.
C'est un bruit à tête fendre,
Nous avons déja jugé
Dix causes sans les entendre.



Le Galant Surанné.

Damis, plus que sexagenaire,
Etoit près l'aimable Cloris,
Et de ses charmes fort épris
La pressoit de le satisfaire.
Mais on plaît rarement avec des cheveux gris.
Cloris le rebutoit, & faisoit l'inhumaine,
Ne s'accommodant point d'un amant si vieillot.
Dans ce moment survint Eugene:
Ha! dit-il à Damis, Que tu serois en peine,
Si cette belle Dame alloit te prendre au mot!



Les gens d'Eglise.

Eſt-il, diſoit Lubin, gens qui ſoient plus heureux
Que ſont les Prêtres & les Moines,
Ces gros Abbez, ces gras Chanoines?
Les peines ſont pour nous, & les plaiſirs pour eux.
Le ſort malin me tirannise,
Je ſuis toûjours infortuné;
Quand je devrois être damné,
Je m'en vais me faire d'Egliſe.



Le vieux Chapeau.

Qui Diable t'a donné ce chapeau de Cocu?
Je ne te l'ai point encor vu;
Diſoit à ſon fermier un Juge de Bergame.
C'eſt, dit l'autre, ſauf votre honneur,
Un de vos vieux chapeaux, Monſieur,
Que vient de me donner Madame votre femme.



Le Voleur.

Certain matois aiant été
Pour divers larcins arrêté
Son voisin l'alla voir, & lui dit: Mon Compere,
J'ai beaucoup de chagrin de te voir en prison;
Mais n'aiant point de bien, tu devois par raison
Choisir un bon métier, comme on fait d'ordinaire.
Celui que j'ai choisi, dit l'autre, est assez bon,
Si l'on m'eût voulu laisser faire.



Le Sot Amant,

L'insipide Cléon étant près de Sylvie,
Lui disoit: je songe comment
Vous pourrez rencontrer le bien heureux moment
Pour contenter ma flamme, & me rendre la vie.
Songez, dit elle, seulement
A m'en faire venir l'envie.



Le Capucin.

Un Capucin, Profés & Prêtre,
Des douleurs de la pierre étant fort travaillé,
On ordonna qu'il fût taillé;
Et comme il étoit près de l'être,

De

De crainte & d'horreur fremiſſant:
Meſſieurs, s'écria ce bon Pere,
Par l'operation que vous allez me faire,
Ne ſerai-je point impuiſſant.



La Riche Laide.

Lors qu'Eraſte épouſa la fille de Criton,
Fort riche, mais nullemenr belle,
Il l'a priſe, diſoit Damon,
Comme on prend la vieille vaiſſelle,
Pour le poids, & ſans la façon.



Le Mauvais Railleur.

Galiot de Narni, boſſu par le devant,
Et d'une biſare figure,
Dans la ville de Siene entrant ſur ſa monture,
Un Citadin mauvais plaiſant,
Lui dit pour le railler: les autres d'ordinaire
Portent leur paquet par derriere,
Pourquoi portez vous donc le vôtre devant vous?
C'eſt, répond Galiot, qu'en pais de filous
On agit de cette maniere.



Les Maltotiers.

Ces Maltotiers, disoit Fabrice,
Ont le cœur plus dur que du fer.
Ils n'écoutent jamais ni raison ni justice,
Rien ne peut assouvir leur extrême avarice,
La rapine & l'orgueil les menent en Enfer.
Voilà dit Amyntas, leur fidele peinture,
L'enfer est fait pour ces brigands;
Mais ils y vont à nos dépens,
Et nous en païons la voiture.



Le Raisonnement inutile.

Dans un Convent se confiner,
Dans l'Himen aller s'enfourner,
Se jetter dans un Précipice;
Sont trois choses, disoit Maurice,
Qu'il faut faire sans raisonner.

Mr.



Mr. DE LA MONNOIE.

A une fille galante qui lui avoit demandé Un Rondeau.

Comme un Rondeau doit peu lasser,
Et qu'à l'aise on peut entasser
De petits vers une treisaine,
Ici d'une facile veine
J'entreprends de vous les tracer,

Mais à mon âge de penser
Toute une nuit vous caresser,
Cela ne se fait pas sans peine,
Comme un Rondeau.

Mon Automne vient de passer,
L'hiver s'aprête à me glacer,
Au moindre effort je perds haleine;
Tandis que vous, gaillarde Heleine,
Vous aimez à recommencer
Comme un Rondeau.



Remercîment pour un present de Vin de Volenai.

Ah qu'il eſt bon ce Volenai nouveau!
Un doux tranſport me ſaiſit le cerveau.
Dès qu'à mes yeux ce jus celeſte brille.
Verſe, laquais; oh Dieux! Comme il petille!
Honneur & gloire au Maître * du Coteau.

Lui d'Hypocréne aimant mieux le ruiſſeau,
A ſes amis prodigue ſon tonneau,
Fut il jamais maniére plus gentille?
Ah qu'il eſt bon!

Moi qui ne puis qu'en ſtile de Brodeau
Lui rendre ici grace d'un don ſi beau,
Fier je ſerai comme un grand de Caſtille,
S'il daigne en gré prendre cette vetille,
Et s'écrier, en voïant mon Rondeau,
Ah qu'il eſt bon!

* Celui, dont il eſt parlé, étoit Monſieur le Goux Conſeiller au Parlement de Dijon. On ſait combien cette illuſtre famille aimoit les belles lettres.



AUTRE.

Sur le même sujet.

Comme un Rondeau chez vous m'a porté chance,
Pour vous païer de votre complaisance,
Vous en aurez un second de ma part.
A m'exercer sur le ton goguenard
J'ai du penchant autant qu'homme de France.

Pas, il est vrai, je n'aurois l'assurance,
De m'escrimer en œuvre d'importance.
Pas ne pourrois faire une Ode avec art,
Comme un Rondeau.

Mais treise vers, huit en art, cinq en ance,
Il m'est aisé d'en faire la dépense,
Quand votre vin sur tout me rend gaillard,
Dès que j'en bois je suis plus fort d'un quart,
Avecque lui mon esprit recommence,
Comme un Rondeau.

Pas ne pourrois. L'auteur parle ici modestement n'y eut-il de sa façon que la belle Ode qu'il a traduite de l'Ode latine de Santeuil, le Public lui rendroit toûjours justice.

Ces trois Rondeaux ont la veritable beauté de la chûte ou du refrain qui consiste à être clos & ouvert, c'est-à-dire que le vers qui le précede puisse en être detaché & avoir son sens qui ne demeure point suspendu, & avoir pourtant une liaison naturelle avec le refrain. C'est une beauté que n'a point le Rondeau sur Boisrobert.

Imita-



Imitations de Martial.

Lothaire, on dit qu'à votre table,
Vous prenez plaisir d'inviter,
Côme rieur infatigable,
Qui compose sans mediter,
Qui peut en impromptus fertile
En faire par jour plus d'un mille;
Moi tout franc je n'en fis jamais.
Cependant je conçois, Lothaire,
Qu'il est assez aisé d'en faire,
Ouï da: mais j'entends de mauvais.

Liv. IX. Ep. 91.



Gui, sur le déclin de mes jours,
Me propose Anne en mariage
Qu'on dit qui sait mieux que Bouhours
Les secrets de notre langage.
Mais il veut en vain me prouver,
Que je ne saurois mieux trouver:
J'élude aisément ses sophismes.
Anne & moi n'aurions pas la paix,
C'est une puriste & je fais
Souvent au lit des solécismes.

Liv. XI. Ep. 20.

Bouhours Jesuite fameux par plusieurs ouvrages qui sont écrits d'une grande pureté de stile. Les principaux sont *Maniere de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*; *Entre-*

tiens

tiens d'Ariste & d'Eugéne; Pensées choisies des Anciens & des Modernes; Des Remarques sur la Langue Françoise; un Recueil de vers choisis; Vie d'Aubusson, de Saint François Xavier &c.

Elle est puriste. On apelle ainsi les personnes qui se piquent de parler François plus purement que les autres.



Pour trois moutons qu'on m'avoit pris;
J'avois procès au bailliage;
Gui, le Phenix des beaux esprits,
Plaidoit ma cause & faisoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable & l'histoire,
Les Aristotes les Platons.
Gui, laissez là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

Liv. VI. 19.



Ami, tu sais que ta demeure,
Est à trois milles de chez moi,
J'y mets du moins une grosse heure,
N'aïant mule ni palefroi.
Le retour, soit que je te voie,
Soit que ton portier me renvoie,
Me coute autres trois mille pas.
Trois mille pas pour te voir, passe,
Mais six mille & ne te voir pas,
Ami, c'est là ce qui me lasse.

Liv. II. 5.



Lubin, d'ailleurs bonne personne,
Commence & puis laisse tout là.
Je ne sais, Dieu me le pardonne,
S'il fait tout quand il fait cela.

Liv. III. 79.



Imitation de Catulle.

Coquin passant tous les coquins passez,*
Presens, futurs, aurois tu l'insolence
De m'excroquer le blondin que tu sais?
Je te le vois courir en ma presence,
Derriere lui te glisser. Ah tout beau,
Je saurai moi te châtier en face.
Si de grands biens t'inspiroient cette audace,
Je me tairois. Mais quoi? le jouvenceau,
Seroit chez toi réduit à la besace,
La soif, la fin le metroient au tombeau.
Or avec lui trève de badinage,
Sinon ton bec courra même hazard.
Pour ton honneur hâte toi d'être sage.
Tu pourrois bien le devenir trop tard.

Epig. 21.

* L'Auteur à eu sans doute dans l'esprit ce vers de Voiture.
Prélat passant tous les Prelats passez.

Pour



Pour le Portrait de Mr. Des Préaux.

Tel fut notre grand Satirique.
Quiconque à la rime s'applique,
Doit avoir un portrait si beau,
Et pour mieux se tenir en garde,
Ecrire au dessus du tableau,
Rimeur, Des Preaux te regarde.



Sur Pindare Triolet.

Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit.
A qui jamais rien n'y comprit
Il sçut bien vendre ses ouvrages.
Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages?

* Pindare étoit fort interessé, & ses Poësies sont difficiles à entendre.



Au Cardinal d'Estrées.

Conserve, grand Prélat, ornement de notre âge,
La santé dont toûjours, grace au Ciel, tu jouïs,
Et donne l'exemple à Louïs,
De vivre un siecle & davantage.



Pour le Portrait de Mr. Baile.

Tel fut l'illustre Baile, honneur des beaux esprits,
Dont l'élégante plume en recherches fertile,
Fit douter qui des deux l'emporte en ses écrits
De l'agréable où de l'utile.



Sur une fille qui avoit la jaunisse.

Iris, quelle métamorphose!
Mon œuil ne vous reconnoît point:
Qu'est devenu votre embonpoint,
Et ce teint de Lis & de Roses?
Voïant dans le miroir un si grand changement,
Profitez au plûtôt de l'avertissement,
Que les justes dieux vous fournissent.
Voici le sens de la leçon.

Ainsi

Ainſi que les epis quand les filles jauniſſent,
C'eſt le vrai tems de la moiſſon.



Epitaphe de Sannazar.

Ci gît dont l'eſprit fut ſi beau,
Sannazar ce Poëte habile,
Qui par ſes vers divins approche de Virgile
Plus encor que par ſon tombeau.



Sur un Bocage arroſé d'un Ruiſſeau.

Tu pouvois ſans danger, Venus, en ce Bocage,
Donner un rendez-vous à Mars,
L'ombre empêche Phebus d'y porter ſes regards,
Les ruiſſeaux à Vulcain en ferment le paſſage.



La même penſée en deux vers.

Grace à l'eau, grace à l'ombre, ici Mars & Venus
N'auroient apprehendé ni Vulcain, ni Phebus.



A une femme avare qui se fardoit.

Envain tu mets du rouge, avare Léonor,
Ce fard n'empeche pas ton jaune de paroître;
Mais faut-il s'étonner qu'une esclave de l'or,
Porte la couleur de son maître?



Pour bien entendre l'Epigramme qui suit, il faut savoir que l'Auteur aïant une enflure de pieds l'écrit à un ami qui étoit devenu aveugle.

Oedipe à mon esprit s'est presenté d'abord;
J'éprouve un de ses maux, vous en éprouvez l'autre,
Il eut les pieds enflez, c'est aujourd'hui mon sort;
Il perdit les yeux, c'est le vôtre.



Sur une Princesse mal mariée.

A douze ans veuve de Leandre
Vainement pour moi vigoureux,
A vingt j'épouse Hilas qui trop jeune & trop tendre
Ne peut sentir encor, ni soulager mes feux.
Dans ce bizare état que faut-il que je fasse?
Hymen

Hymen, qui m'as offert les plaisirs les plus doux,
Lors que pour eux j'étois de glace,
Et qui dans mon ardeur me les refuses tous,
Helas! si dans ton cœur la pitié trouve place,
Rends moi mon premier âge, ou mon premier époux.

C'est une excellente traduction de la fameuse Epigramme Latine *Impubes nupsi valido &c.* de Jaques Bouju Poëte Angevin. La Princesse dont il s'agit étoit Marguerite fille naturelle de Charles V. laquelle épousa à l'âge de douze ans Alexandre de Medicis; & en secondes noces elle fut mariée étant agée d'environ vingt ans avec Octave Farnése qui n'en avoit que treise.



Epitaphe d'un Chien.

Aboïant le larron sans cesse,
Muet pour l'amant favori,
Je fus également chéri,
De mon maître & de ma maîtresse.

On peut voir les articles de Mallevile & de Tristan où cette même Epigramme se trouve traduite. Il sera aisé de décider celui des trois qui a le mieux réussi.



Conte.

Dame Gertrude avoit un fils unique,
Beau, fait au tour, jeune époux de Catin
Plus jeune encor, que du soir au matin
Tant caressa, qu'il en devint éthique.

De peur de pis Gertrude ſépara
Le tendre couple. Envain Catin pleura ;
Malgré ſes pleurs il falut que la belle
Trois mois entiers couchât ſeule à l'écart.
Dans cette angoiſſe avint que de hazard
A la fenêtre un jour la jouvencelle
Contre le mur, ſous un toit fait exprès,
Vit des ſerins qui dans une voliere
Faiſoient l'amour : ah dit-elle, pauvrets,
Que vos plaiſirs, que vos jeux ſont doux ... mais
Dépêchez vous : j'entends ma belle-mere.



Sur une Horloge de ſable.

Ce verre eſt le tombeau de l'amoureux Liſandre
Qui pour la bergere Cloris,
D'une trop vive ardeur épris,
Fut à la fin réduit en cendre.
O toi qui par un ſort fatal,
A meſurer le tems ſans ceſſe eſt condamnée,
Tu nous fais bien voir qu'un amant
Jamais ô Cendre infortunée,
Ne peut non plus que toi repoſer un moment.

C'eſt une imitation d'une Epigramme Latine de Jerôme Amalthée dont les Poëſies ont été imprimées à la ſuite de celles de Sannazar chez Mrs. Weſteins à Amſterdam, à l'article de Dalibrai on trouve encore une imitation de cette Epigramme.

Imi-



Imitation d'une Epigramme de Sannazar.

Venus manioit près de Mars
Son Casque, son Glaive, ses Dards,
Armes de deffense & d'attaque.
En voici, lui cria soudain,
Le pétulant Dieu * de Lamsaque,
De plus propres pour votre main.

C'est Priape.



Sur l'Horace Latin & sur la traduction des Odes d'Horace en vers françois par l'Abbé Pelegrin.

Il faudroit, soit dit entre nous,
A deux Divinitez offrir ces deux Horaces;
Le Latin à Venus la déesse des Graces,
Et le François à son * Epoux.

* A Vulcain le Dieu du feu.



MONSIEUR FERRAND.

Il eſt un Dieu maître de l'univers,
Dont tous les Dieux renconnoiſſent l'Empire.
C'eſt un Enfant, mais chargé de ſes fers,
Quand il lui plaît, le plus ſage ſoupire.
Il n'eſt plaiſir, s'il le veut, qu'il n'inſpire;
Quand il le veut, le chagrin ſuit ſa loi.
Ce Dieu pourtant ne peut rien ſur Themire,
Et ne pourroit ſans elle rien ſur moi.



Etre l'amour quelquefois je deſire,
Non pour regner ſur la Terre & les Cieux,
Car je ne veux regner que ſur Thémire,
Seule elle vaut les hommes & les Dieux:
Non, pour avoir bandeau deſſus les yeux,
Car de tout point Themire m'eſt fidelle:
Non pour joüir d'une vie immortelle,
Car à ſes jours ſurvivre je ne veux;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
Du Dieu d'Amour & les traits & les feux.

On

On voit assez que c'est une imitation fort ingenieuse de l'Epigramme de Marot que nous avons rapportée & qui commence ainsi

Etre Phebus bien souvent je desire.

Mais cette imitation est bien plus fine que son original, & si Mr. Ferrand s'en étoit tenu là, ou à des sujets semblables, il ne se seroit point attiré la haine de Monsieur Danchet & de ses autres confreres en Apollon, qui ont été piqués au vif par l'Epigramme suivante.



Pour quelque tems Apollon voudrois être,
Non pour désir d'éclairer l'univers.
Non pour tirer fléches, ni pour connoître,
Simples cachez & leurs effets divers
Non que je veuille, ô puissant Dieu de vers:
Regler les rangs qu'à ton gré tu décernes;
Mais nettoïant le Pinde & ses cavernes,
Je ne voudrois qu'en chasser un monceau,
Un vil essain de Poëtes Modernes,
Pour n'y laisser que la Mothe & Rousseau.



Reponse de Monsieur DANCHET.

Pour quelque tems d'Argenson voudrois être
Non, pour desir * d'éclairer tout Paris,
D'y conserver le calme & d'y connoître
Filoux cachez & Bureaux de Cypris,

Non que je veuille entendre les écrits
Qu'on fait jouer à la troupe † Comique ;
Mais pour punir certain Rimeur Cynique
Qui fait rougir tout le sacré Valon,
Et singe froid du Stile Marotique,
Ose briguer la place d'Apollon.

* Monsieur d'Argenson en qualité de Lieutenant General de Police avoit l'intendance sur les lanternes, sur la sureté & les bonnes mœurs.

† Depuis quelques années il n'a plus été permis aux Comediens du Roi de jouer de nouvelles pièces qu'elles n'eussent passé par l'examen. Cette Epigramme de Monsieur Danchet lui attira celle qui suit.



Quoi, Danchot, l'Apollon nouveau,
Ferrand, dont la flateuse liste,
N'admet que la Mothe & Rousseau,
Te cause-t-il cette humeur triste,
Si tu n'y trouves pas ton nom,
Faut-il que cela t'inquiette ?
J'aurois honte d'être Poëte,
Si je l'étois de sa façon.



Les quatre âges des Femmes.

Philis plus avare que tendre
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.
Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de sa bergere
Trente baisers pour un mouton.

Un

Un autre jour Philis plus tendre
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.
Le lendemain Philis peu sage
Auroit donné moutons & chien
Pour un baiser que ce volage
A Lisette donnoit pour rien.



MADEMOISELLE BERNARD.

Placet.

Sire, deux cents écus sont-ils si necessaires,
Au bonheur de l'Etat, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter
Les foibles Alliez & du Rhin & du Tage?
A vos armes, Grand Roi, s'ils peuvent resister,
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage
Il falloit ces cents deux écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant aux combats pour vous perdre la vie;
Je voudrois me creuser un illustre tombeau,
Et souffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la Patrie,
SIRE, sans ce secours tout suivra votre loi;
Et vous pouvez en croire Apollon sur ma foi;
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles.

Ah! puifqu'il vous promet miracles fur miracles,
Faites-moi vivre & voir tout ce que je prévoi.



Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eft pour vous un amufement;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire. *

* On ne peut répondre plus galamment & avec plus de tendreffe, à une Lettre pleine d'efprit.



A Monfieur Manfard.

Pour m'adreffer à toi je n'ai que trop d'excufes,
Pere des Arts, tu peux l'être des Mufes:
Et pour quoi non? fi tes dons excellents
Font valoir de chacun les différens talens.
Des Phidias & des Apelles;
Doivent à tes bontés leur éclat le plus beau:
Et ces fcavantes immortelles,
Dont la plume défie & Pinceaux & Cifeau
Seules de toi fe plaindront-elles?
Non, non: tu rends juftice aux merites divers,
Et tu pourras former des Saphos, des Virgiles,
En leur procurant des Afiles.
Apollon comme toi bâtit Palais & Villes
Et c'eft pourtant le Dieu des Vers.

Sur



Sur la Capitation.

La Capitation va nous combler d'honneurs,
Vous voulez que nos biens aident à vos conquêtes;
Mais à combien sont taxez les auteurs?
Ce ne sont pas de bonnes têtes.
Sire, déja par moi vous êtes bienfaisant;
Et je ne dois mes jours qu'à votre seule grace.
Augmentez vos bien faits, afin que je vous fasse
Du moins un honnête present.



Madrigal.

Quand le sage Damon dit que d'un trait mortel
L'amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent s'en plaindre,
Que c'est un Dieu traître & cruel;
L'amour pour moi n'est point à craindre.
Mais quand le jeune Athis me vient dire à son tour:
Ce Dieu n'est qu'un enfant, doux, caressant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour.
Que je le trouve redoutable!

Sur



Sur un Oubli.

Il est vrai, l'autre jour j'ai pu vous oublier;
Cependant mon ardeur n'en est pas moins constante,
Et ces fleurs que ma main aujourd'hui vous présente,
Doivent nous réconcilier.
Traitez ma mémoire d'ingrate;
Je la livre à votre rigueur;
Mais permettez que je me flatte
Que vous jugez mieux de mon cœur.



MADAME DE LIANCOUR.

L'amour soumis à la raison.

Damon, dont j'ai toujours méprisé la langueur
Ne pouvant l'autre jour supporter ma froideur,
Fit cent plaintes de moi, de l'amour, de lui même.
Mon cœur en soupirant lui repondoit tout bas:
Cesse de murmurer de ma rigueur extréme,
Toi que je n'aime pas;
Je ne traite pas mieux le seul objet que j'aime.

La



La fuite inutile.

En quel état me trouvé-je réduite,
Pour obéïr à mon devoir!
Je fuis Tireis; mais que me sert ma fuite
Qu'à m'oter seulement le plaisir de le voir?
Que me sert-il de ne le pas entendre?
Je devine tous ses discours,
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous moments
L'entendre m'exprimer ses plus doux sentimens.
Et peut-être helas! qu'à ma honte,
Quand de son entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

Le Madrigal qui suit n'est point de Madame de Liancour. Mais elle en fit la reponse. L'un & l'autre a pour sujet le changement de charge de Monsieur Talon qui d'Avocat General étoit devenu Président au Parlement.



A Monsieur Talon.

MADRIGAL.

Vous dont la sublime éloquençe,
A consacré le nom à l'immortalité,
Pourquoi dans le desir d une autre dignité
Vous condamnez-vous au silence?
De l'emploi qui vous a tenté
Je connois la grandeur, l'éclat, l'autorité;
Mais enfin vous avez beau faire,
Pour vous y signaler,
Vous n'acquererez point tant d'honneur à vous taire
Que vous avez fait à parler.



Reponse sur les mêmes rimes.

Après que de Talon la sublime éloquence,
A consacré son nom à l'immortalité,
N'est il pas tems qu'une autre dignité,
Le contraigne enfin au silence?
Dans cet illustre emploi dont son cœur est tenté
Il trouve le repos joint à l'autorité,
Et quand il n'y pourroit rien faire,
Qui fût propre à le signaler,
Il est toujours beau de se taire
Lors que l'on sait si bien parler.

Mr.



Mr. L'ABBE' BOSQUILLON.

A Monseigneur le Dauphin, lors qu'il lisoit l'Histoire de France.

Dauphin ce long amas d'ancêtres glorieux,
A quoi vous est il nécessaire?
Regardez seulement imitez votre Pere,
Et vous imiterez tous les Rois vos ayeux.



Pour l'Estampe du Tableau de Mignard où étoit representé Monseigneur avec sa Famille.

Dans ces jeunes Heros voi, France fortunée,
Pour les siecles futurs, la suite de tes Rois:
Un jour ils rempliront leur vaste destinée,
Et comme toi le monde en recevra les loix.

C'est une traduction de l'inscription de Santeuil. Perrault l'a aussi traduite.

A



A MADEMOISELLE DE SCUDERI.

Sur ce qu'elle a dit au ſujet des vols qu'on a voulu faire chez elle.

Afin d'écarter de chez vous,
Tous les voleurs & les filoux,
Vous prenez grand ſoin de répandre
Que vous n'avez pour biens que l'eſprit & le cœur.
Sapho, je ne veux point redoubler votre peur:
Mais ſi l'on croit jamais qu'on puiſſe vous les prendre,
Tel vous paroît homme d'honneur,
Qui bientôt deviendra voleur.



Mr. ROUSSEAU.

Je veux avoir, & je l'aimerai bien,
Maîtreſſe libre & de façon gentille
Qui ſoit joïeuſe & de plaiſant maintien,
De rien n'ait cure, & ſans ceſſe fretille;

Qui

Qui ſans raiſon toujours cauſe & babille,
Et n'ait de Livre autre que ſon miroir.
Car ne trouver pour s'ébatre le ſoir
Qu'une Matrône honnête, prude & ſage;
En verité ce n'eſt Maîtreſſe avoir,
C'eſt prendre Femme & vivre en ſon ménage.



Un Maquignon de la Ville du Mans
Chez un Evêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas Normans
Que l'homme ſaint louoit outre meſure.
Vois-tu ces crins? vois-tu cette encolure?
Pour chevaux Turcs on les vendroit au Roi.
Turcs, Monſeigneur? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils ſont Chrétiens ainſi que vous & moi.



Sur leurs ſantez un Bourgeois & ſa femme
Interrogeoient l'Operateur Barri,
Lequel leur dit: pour vous guérir, Madame,
Baume plus ſur n'eſt que votre Mari.
Puis ſe tournant vers l'Epoux amaigri:
Pour vous, dit-il, femme vous eſt mortelle.
Las! dit alors l'Epoux à ſa femelle,
Puis qu'autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc? Je n'en ſais rien, dit-elle,
Mais par ſaint Jean, je ne veux point mourir.



Elle a, dit-on, cette bouche & ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint Maîtresse,
Elle a d'Hébé l'air jeune & gracieux,
La taille libre, & l'air d'une Déesse.
Que dirai plus? On vante sa sagesse:
Elle est polie & de doux entretien,
Connoit le Monde, écrit, & parle bien;
Et de la Cour sait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.



Certain Ivrogne après maint long repas
Tomba malade. Un Docteur Galenique
Fut appellé: Je trouve ici deux cas,
Fievre adurante, & soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premiérement.
Lors le Fievreux lui dit: Maître Clement,
Ce premier point n'est le plus nécessaire.
Guérissez-moi ma fièvre seulement,
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

Ce



Ce Monde-ci n'eſt qu'une œuvre Comique,
Où chacun fait ſes rôles differens.
Là ſur la Scene en habit dramatique
Brillent Prélats, Miniſtres, Conquerans.
Pour nous, vil Peuple, aſſis aux derniers rangs;
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en bas la Piéce eſt écoutée.
Mais nous païons, utiles Spectateurs;
Et quand la Farce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſifflons les Acteurs.



Dans un village au jeudi de l'Abſoute,
Certain Curé dit au Peuple amaſſé :
Au moins, Enfans, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainſi que l'an paſſé.
Tous vos Maris, Femmes, m'ont confeſſé
Avoir trouſſé leurs voiſines en male,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
D'avoir forfait à la Foi conjugale.



Par paſſe-tems, un Cardinal oïoit
Lire les Vers de Pſyché Tragédie,
Et les oïant pleuroit & larmoïoit,
Tant qu'euſſiez dit que c'étoit maladie.

Quoi! Monſeigneur? à cette Rapſodie
Lui dit quelqu'un, tant nous ſemblez touché,
Et l'autre jour au martyre prêché
De ſaint Laurent, parutes inſenſible?
Ah, ah, dit-il, Tu-dieu! cette Pſyché
Eſt de l'Hiſtoire, & l'autre eſt de la Bible.



Un Fat partant pour un voïage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
A connoître un peu par uſage
Le Monde avec ſes habitans.
Un tel projet peut être utile,
Reprit un Rieur ingénu;
Mais mettez-en encore dix mille
Pour ne point en être connu.



En ſon lit une Damoiſelle
Attendoit l'inſtant de ſa mort.
Un Capucin brûlant de zele
Lui depêchoit ſon paſſeport.
Puis il lui dit pour réconfort,
Conſolez vous, Ame fidelle,
La Vierge eſt là qui vous appelle
Dans la ſainte Jeruſalem.
Dites trois fois pour l'amour d'elle:
Domine, Salvum fac Regem.

On dit que cette aventure arriva effectivement un jour au Thresorier de le Ste. Chapelle de Paris.

Un Mandarin de la Societé,
Chez un Chinois prêchoit le culte nôtre;
Le bonze aïant quelque tems disputé
Sur certains points, convient avec l'Apôtre;
Dont à part soi, fort contens l'un de l'autre,
Chacun sortit en se congratulant.
Le Moine dit: Graces à mon talent,
De ce Chinois j'ai fait un Prosélite:
Beni soit Dieu, dit l'autre en s'en allant,
J'ai converti cet honnête Jésuite,



Toi qui sur les Dieux & les Rois
Exerces tes loix souveraines,
Venus, balance mieux le poids
De nos plaisirs & de nos peines.
Trop avare de tes faveurs,
Il vient un tems que tes ardeurs
Sont des effets de ta colere.
Que te sert de nous enflamer?
Il n'est qu'une Saison pour plaire
Il n'en est que trop pour aimer.



Pour mauvais tour chassé de la Maison,
L'Amour s'enfuit au Païs des Sarmates.

D'un grand Hiver c'étoit lors la saison,
Neiges couvroient bois, prez, champs, casemates:
Transi, gelé, le pauvret apperçoit
Deux grands yeux noirs, vifs, de la bonne espece,
Voila des yeux tels qu'on en voit en Grece,
Prenons, dit-il, nôtre abri sous leur toit.
Il s'y logea; content d'un si bon gîte,
Plus il n'en sort, par quoi la jeune Scythe
D'un seul regard met les cœurs en souci,
Souci cuisant: Le beau sexe & le nôtre
Le savent trop. Moi qui fait ces vers-ci
Las! je le sais encor mieux qu'aucun autre.



Un Cordelier prêchoit sur l'adultere,
Et s'échaufoit le Moine en son harnois
A démontrer par maint beau commentaire,
Que ce Péché blesse toutes les Loix.
Oui, mes Enfans, dit-il haussant la voix,
J'aimerois mieux, pour le bien de mon Ame,
Avoir à faire à dix Filles par mois,
Que de toucher en dix ans une femme.



Pour triompher de l'humaine Nature,
Le vieux Serpent cauteleux & madré
Tenta la Femme; & la Femme parjure
Fit parjurer l'Homme inconsidéré.

Or

Or que nous a Moïſe figuré
Par ce récit? Le ſens en eſt palpable:
De tout tems l'Homme à la Femme eſt livré,
Et de tout tems la Femme l'eſt au Diable.



D'un jeune Gars de fraïeur tout pantois,
Frere Remi confeſſoit le péché.
Pere, dit-il, j'ai forniqué ſix fois.
Six fois! oh, oh, quel garçon débauché!
Enſuite aïant ſon tarif épluché,
Pour un Roſaire abſous il le quitta.
Vint un ſecond, qui de neuf ſe vanta;
Sa taxe fut de Roſaire & demi.
Mais le dernier troubla Frere Remi;
Car onze fois il avoit fait le cas.
Onze! par-bleu, mon compte n'y vient pas;
Ce nombre n'eſt dans mes Capitulaires.
Lors le Frater calculant par ſes doits:
Morbleu! dit-il, voila bien des myſteres;
Allez le faire encore une autre fois,
Et pour le tout vous direz deux Roſaires.



Le bon Vieillard qui brûla pour Batile,
Par Amour ſeul étoit ragaillardi;
Auſſi n'eſt-il de chaleur plus ſubtile
Pour réchauffer un Vieillard engourdi.

Pour moi, qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est, que son flambeau me brûle;
Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Tems où le Cœur languit inanimé;
Du moins, Amour, fai-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.



Soucis cuisans, au partir de Caliste,
J'a commençoient à me supplicier;
Quand Cupidon qui me vit pâle & triste
Me dit: Ami pourquoi te soucier?
Lors m'envoïa, pour me solacier,
Tout son Cortége, & celui de sa Mere;
Songes plaisans, & joïeuse Chimere,
Qui, m'enseignant à rapprocher les Tems,
Me font jouïr, malgré l'absence amere,
Des biens passez & de ceux que j'attens.



La Joie est encor dans Paris,
Malgré le tems & la misere,
Et subsiste sous deux abris,
Qui sont Cocus & Gens d'affaire.
Chez l'un est gentille Commere,
Chez l'autre, sont bons Cuisiniers;
Partant Cocus & Maltotiers,
Sont gens qu'il est bon de connoître:

Aussi

Auſſi le vois-je volontiers;
Mais pour rien ne le voudrois être.



Le Dieu des vers ſur les bords du Permeſſe
Aux deux Venus m'a fait offrir des vœux.
L'une à mes yeux fit briller la ſageſſe,
L'autre les Ris, l'Enjoûment, & les jeux.
Lors il me dit: choiſi l'une des deux;
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au Dieu de la Lyre;
Les ſéparer, c'eſt avilir leur prix.
Laiſſez-moi donc toutes deux les élire:
L'une pour Moi, l'autre pour mes Ecrits.



Entrez, Amours, votre Reine s'éveille:
Venez, Mortels, admirer ſes attraits;
Déja le Dieu qui près d'elle ſommeille,
De ſa Toilete a rangé les aprêts.
Mais gardez vous d'aprocher de trop près;
Car ce Fripon niché dans ſa coëfure,
De tems en tems décoche certains traits
Dont le trépas guérit ſeul la bleſſure.



Quels ſont ces traits qui font craindre Caliſte
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?

Quel eſt ce feu qui brûle à l'improviſte,
Ravage tout & met tout aux abois?
Seroit-ce feu Saint Elme, ou feu Grégeois?
Nenni. Ce ſont fléches, ou je m'abuſe.
Encore moins. C'eſt donc feu d'arquebuſe?
Non. Et quoi donc! Ce ſont regards coquets,
Jeux de prunelle, en qui flame eſt incluſe
Qui brûle mieux qu'arquebuſe & mouſquets.



Preſt à deſcendre au manoir ténébreux
Ja de Caron j'entrevoïois la Barque,
Quand de Thémire un baiſer amoureux
Me rendit l'ame, & vint frauder la Parque.
Lors de ſon Livre Eacus me démarque:
Et le Nocher tout ſeul l'Onde paſſa.
Tout ſeul? je faux. Mon ame traverſa
Le Fleuve noir; mais Thémire, Thémire
En ce baiſer dans mes veines gliſſa
Part de la ſienne, avec quoi je reſpire.



Sur ſes vieux jours la Déeſſe Vénus
S'eſt retirée en un ſaint Monaſtere,
Et de ſes biens propres, & revenus,
Ainſi que vous m'a nommé Légataire.
Or de ce legs ſigné devant Notaire
L'Exécuteur fut l'aîné de ſes Fils;

Mais

Mais le Matois n'en prit point ſon avis;
Et ſe laiſſa corrompre par vos charmes,
Il vous donna les Plaiſirs & les Ris,
Et m'a laiſſé les ſoucis & les larmes.



Ce traître Amour prit à Vénus ſa Mere
Certain Bijou pour donner à Pſiché,
Puis dans les yeux de celle qui m'eſt chere
S'en va tout droit, ſe croïant bien caché;
Lors je lui dis: te voila mal niché,
Petit Larron, cherche une autre retraite.
Celle du Coeur ſera bien plus ſecrette.
Vraiment, dit-il, Ami, c'eſt m'obliger;
Et, pour païer ton amitié diſcrete,
C'eſt dans le tien que je me veux loger.

Ces Epigrammes ſont la plûpart compoſées pour Madame Duſſé fille du Maréchal de Vauban. Mr. Rouſſeau la loüe dans un grand nombre de ſes ouvrages. Madame des Houlieres lui en a auſſi adreſſé quelques uns. C'eſt une Dame de beaucoup de merite & d'un gout exquis pour les productions de l'Eſprit. Il paroît que Mr. Rouſſeau avoit beaucoup d'accès chez elle.



Seigneur Hymen, comment l'entendez vous;
Diſoit l'Ainé des enfans de Cythere?
De cet objet qui fut formé pour nous
Penſez-vous ſeul être proprietaire?

Non, dit l'Hymen, quoi qu'à ne vous rien taire,
Pour mon profit vous soïez peu zélé.
Eh! mon Ami, reprit l'Enfant ailé,
Conserve nous ainsi que ta prunelle:
Dés qu'une fois l'Amour s'est envolé,
Le bon Hymen ne bat plus que d'une aile.



Ce pauvre Epoux me fait grande pitié,
Incessamment son Diable le promene,
Au moindre mot que nous dit sa moitié
Il se tourmente, il sue, il se démene.
Fait-elle un pas, le voila hors d'haleine,
Il rode, il cherche, il court deça, delà.
Eh! mon Ami, ne prens point tant de peine,
Tu serois bien Cocu sans tout cela.



Chrysologue toûjours opine;
C'est le vrai Grec de Juvenal.
Tout Ouvrage, toute Doctrine,
Ressortit à son Tribunal.
Faut-il décider de Physique?
Chrysologue est Physicien.
Voulez-vous parler de Musique?
Chrysologue est Musicien.

Que

Que n'eſt il point ! Docte critique,
Grand Poëte, bon Scholaſtique,
Aſtronome, Grammairien.
Eſt-ce tout ? Il eſt Politique,
Juriſconſulte, Hiſtorien,
Platoniſte, Carteſien,
Sophiſte, Rheteur, Empirique;
Chryſologue eſt tout : & n'eſt rien.



Sous ce Tombeau gît un pauvre Ecuïer,
Qui tout en eau ſortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt eſſuïer,
De *Longe pierre* ouvrit le premier Tome;
Las ! en un rien tout ſon ſang fut glacé.
Dieux faſſe paix au pauvre Trépaſſé.

Mr. de Longepierre eſt connu par une traduction d'Anacréon en vers françois, des Ydiles de Théocrite, de Moſchus & de Bion, & de quelques autres poëſies qu'il a données au public. Sa Tragedie de Medée a eu beaucoup de ſuccès au théatre, quoi que les vers en ſoient fort durs.

A l'Abbé Fraguier.

Fraguier, tu dis qu'il faut brûler mon Livre;
Hélas ! le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre.
Les tiens auront un meilleur ſort :
Ils mourront de leur belle mort.

Monſieur l'Abbé Fraguier a été Jeſuite, & poſſede une belle & riche litterature. Il eſt un de ceux qui travaillent au Journal des Savants qui s'imprime à Paris, & il a été receu dans l'Academie Françoiſe en 1708. à la place de Monſieur de Colbert Archevêque de Rouen.



Contre Dionis.

Certain Curé, grand Enterreur de Morts;
Au Choeur assis récitoit le Service;
Certain Frater, grand Disséqueur de Corps
Tout vis-à vis, chantoit aussi l'Office;
Pour un procès tous deux étant émus,
De maudissons lardoient leurs oremus:
Hom, disoit l'un, jamais n'entonnerai-je
Un Requiem sur cet Operateur?
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce Pasteur?

Mr. Dionis est un Chirurgien de Paris. Il est célebre par plusieurs écrits fort estimez des gens de sa profession.



Contre de Brie.

Pour disculper ses Oeuvres insipides,
De BRIE acuse & le Froid & le Chaud:
Le froid, dit-il, fit choir mes *HERACLIDES,
Et la chaleur fit tomber mon †LOURDAUT.
Mais le public qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela: Taisez-vous, grand Nigaut,
C'est le froid seul qui fit choir l'un & l'autre.

* Tragedie qui fut jouée en Hyver.
† Comedie qui fut jouée en Eté.

Sur



Sur une Ode que le Poëte sans fard avoit ecrite à la loüange du Marêchal de Catinat.

O Catinat! quelle voix enrumée,
De te chanter ose usurper l'emploi?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit: & n'y fais, à vrai dire,
Remede aucun, sinon que contre toi
Le même Auteur écrive une Satire.



Contre le même Poëte.

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte;
Tu crois, peut-être, aigrir mon Apollon
Par tes discours, & nouvel Erostrate
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu semes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proferé:
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un Faquin ignoré.



Aux Journalistes de Trevoux.

Petits Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croïez les Apôtres,
Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal:
Ou taisez-vous sur les Ecrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
Dequoi blâmer: & l'y trouvez tres-bien.
Nous au rebours nous cherchons dans les vôtres
Dequoi louer, & nous n'y trouvons rien.



A Madame la Princesse de Conti sur la Passion du Roi de Maroc.

Votre beauté, Grande Princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule;
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.



A Monsieur le Marquis de la Fare. Sonnet imité d'une Epigramme de l'Anthologie.

L'autre jour la Cour du Parnasse
Fit assembler tous ses Bureaux,
Pour juger au raport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le Courtisan d'Auguste
Fit raport de vos derniers vers.

Aussi-tôt le Dieu du Permesse
Lui dit: Je connois cette Piece,
Je la fis en ce même endroit,

L'Amour avoit monté ma lire,
Sa mere écoutoit sans mot dire.
Je chantois: La Fare écrivoit.

Ce Sonnet est irregulier, & je ne sais si *sans mot dire* est bien supportable dans cet endroit. L'Epigramme grecque dont il est imité a eté traduite par Monsr. Des Préaux dont voici les vers.



Quand la derniere fois dans le facré vallon
La troupe des neuf foeurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Illiade & l'Odiffée;
Chacune à les louer fe montrant empreffée.
Aprenez un fecret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers:
Jadis avec Homere, aux rives du Permeffe
Dans ce bois de Lauriers, où feul il me fuivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce yvreffe.
Je chantois; Homere écrivoit.



Mr. D. L. M.

L'Avocat Siflotin, vrai fils d'Apoticaire,
De ceux mauvais difcours a penfé m'affourdir;
Je trouve qu'il reffemble au Mortier de fon pere;
Il eft tout fait pour étourdir.



Rempli de cent projets divers,
Damon voit, héfite, différe;
Et ne fait rien que de travers,
Par la peur qu'il a de mal faire.

La



Le Médecin que l'on m'indique
Sait le Latin, le Grec, l'Hebreu,
Les Belles Lettres, la Phisique,
La Chimie & la Botanique.
Chacun lui donne son aveu:
Il auroit aussi ma pratique;
Mais je veux vivre encore un peu.



Les vers dont tu grossis ton énorme volume;
Tu les veux, me dis-tu, remettre sur l'enclume.
Oui, reforge-les, c'est le jeu;
Mais pour les reforger, il faut les metre au feu.



Un gros serpent mordit Aurele;
Que croïez vous qu'il arriva?
Qu'Aurele en mourut: Bagatelle.
Ce fut le serpent qui creva.



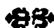
Vingt fois le jour le bon Grégoire
A soin de fermer son Armoire.
De quoi pensez vous qu'il a peur?
Belle demande! Qu'un voleur

Trouvant

Trouvant une facile proie,
Ne lui raviſſe tout ſon bien.
Non; Gregoire a peur qu'on ne voie
Que dans ſon Armoire il n'a rien.



Dans ſes diſcours Blaiſe toujours s'abuſe;
Et demande pardon d'un air rempant & ſot.
Ne vaudroit il pas mieux que Blaiſe ne dit mot?
Il n'auroit pas beſoin d'excuſe.



Si la Vertu, diſoit Platon,
Pouvoit ſe montrer toute nue,
On ſeroit charmé de ſa vue:
Rien n'eſt plus beau que ce dicton;
Mais il eſt faux, & c'eſt domage.
La Vertu pauvre & ſans credit
N'a ſouvent pas le moindre habit.
L'en eſtime-t-on d'avantage?



Recette Admirable.

Voulez vous guerir promtement
De je ne ſais quel mal, qui, je ne ſais comment,
Vous ôte votre bonne mine?
Prenez moi ſans retardement

Je ne ſais pas combien, ni de quelle racine ;
Joignez y je ne ſai quelle herbe egalement.
Mettez je ne ſais où le tout bien chaudement ;
Vous guérirez je ne ſàis quand.
Maint grand Docteur en Medecine
Ne vous diroit pas autrement.



De ſa nuque Robin a perdu l'ornement,
Et cette perte le deſole.
Ses cheveux ſont tombez ? ils ont fait ſagement
De quiter de bonne heure une tête ſi folle.



Que vous eſtes diſpos, graces aux deſtinées !
Combien, mon cher, avez vous bien d'années,
Diſois-je au vieux Monſieur Anroux ?
Pas une, reprit-il. J'aime fort ces penſées.
Nous n'avons plus celles qui ſont paſſées
Et l'avenir n'eſt pas encore à nous.



Mon ouvrage m'a paru bon ;
Et tu dis que chacun le blame !
Seroit-ce pour le Stile ? Non.
Gui, j'y louois, je croi, ta femme :
Ma foi le public a raiſon.

Epitaphe

*Epitaphe de Monsieur l'Abbé de C * *.*

Cy gît qui ribaudoit, trinquoit, jouoit gros jeu.
Est-il, ou n'est-il point dans la gloire suprême?
Je m'en embarasse aussi peu,
Qu'il s'en embarassa lui même.



Sous le nom de Fabulle il paroît aujourdhui
Un Ecrit, à mon sens, assez digne de vivre.
Il peut en être auteur; mais je sais que ce livre
A cent fois plus d'esprit que lui.



L'Athsmatique Damon a cru que l'air des champs
Repareroit en lui le ravage des ans,
Il s'est fait, à grands fraix, transporter en Bretagne.
Or voïez ce qu'a fait l'air natal qu'il a pris!
Damon seroit mort à Paris:
Damon est mort à la Campagne.

Sur



Sur la Ville d'Amsterdam.

Dans cette Ville ſans égale
Ou Neptune & l'Amſtel forment mille canaux,
Nous avons le deſtin du malheureux Tantale.
Nous vivons au milieu des Eaux,
Et de l'Eau toutefois la diſette fatale
N'eſt pas le moindre de nos maux.



IMITATIONS DE MARTIAL.

S'il arrivoit que de mes veilles
Les fruits te fuſſent preſentez,
Je crains, Ceſar, que tes chaſtes oreilles
Ne condamnent l'excès de leurs vivacitez.
Mais quoi? dans un tems d'Allegreſſe
Faut-il ſuivre toujours une auſtere ſageſſe?
Quelquefois la folie a d'innocens appas.
Dans l'agréable feu d'une ivreſſe badine,
Peut-être que ma Muſe eſt un peu libertine;
Mais ma Conduite ne l'eſt pas.

Liv. I. 5.



Dans les Ecrits de ma façon
On voit du paſſable & du bon;

Pas

Par malheur le mauvais l'emporte:
Les livres que j'ai lus ſont tous faits de la ſorte.

Liv. I. 17.



Si tu plaides, tu dois t'attendre
Que l'Huiſſier, l'Avocat, le Juge auront leurs droits.
Le plus court ſeroit, cher Clitandre,
De païer ceux à qui tu dois.

Liv. II. 13.



Quand au marché tu me vois faire emplette,
Tu viens d'abord me parler d'une dette
Qui t'embaraſſe & qu'il faut acquiter.
La précaution eſt trop grande,
George, quand j'irai t'emprunter,
Tu ſeras libre alors de ne me point prêter,
Mais ne refuſe point avant qu'on te demande.

Liv. II. 44.



Certain maraud qui roule en Chaiſe,
Me regardant de haut en bas,
Trouve que ma robe eſt mauvaiſe;
D'accord: Mais je ne la dois pas.

Liv. II. 58.

Prends



Prends garde à toi. L'époux que ton amour outrage
Dans ton ſang, s'il te trouve, aſſouvira ſa rage.
Cela, dis-tu, n'eſt point permis.
Non; mais ce que tu fais, Damis,
Crois-tu qu'il le ſoit d'avantage?

Liv. II. 60.



Depuis deux mois ſoir & matin,
Le bon Renaud cherche, examine,
Où trouver un *lieu frais* pour y mettre ſon vin.
Renaud n'a-t-il pas ſa cuiſine?

Liv. II. 78.



On a fait contre vous un livre. Qui? Scopas.
Lui? de bon coeur je lui pardonne.
Ce qu'il fait n'eſt lu de perſonne,
C'eſt comme s'il n'écrivoit pas.

Liv. III. 9.



Beliſe à de l'eſprit, on vante ſa famille,
Mais elle a le regard louche & peu gracieux.

Elle

Elle epouse Faustin dont le mérite brille;
Puisquelle a fait ce choix Belise a de bons yeux.

Liv. III. 39.



Selius ne va point au temple:
Il tient que le Ciel nous départ
Les biens & les maux au hazard;
Il s'irrite quand il contemple
De mille scelerats le sort délicieux,
Si Selius se voïoit par mes yeux,
Il se citeroit pour exemple.

Liv. IV. 21.



Aux poisons Mithridate accoutumant son corps,
Fit tant qu'impénétrable à leurs mortels efforts,
Il vivoit sans inquiétude.
Et Codrus célebre Ecrivain
A de ne point manger si bien pris l'habitude,
Qu'il ne peut plus mourir de faim.

Liv. V. 77.



Quand vous viviez, Iris, sous les loix d'un Epoux,
Clitandre jour & nuit étoit receu chez vous,
Veuve vous épousez ce galand Personage.
Ne croïez pas nous abuser:

Iris,

Iris, ce n'eſt pas épouſer,
C'eſt déclarer le mariage.

Liv. VI. 22.



Cephiſe eſt lubrique à la rage;
Et favoriſe chaque nuit
Gnaton en qui le ſexe eſt à moitié détruit;
Cephiſe ne hait pas les fleurs du mariage;
Mais elle en redoute le fruit.

Liv. VI. 67.



Tu dois ſans tant m'amuſer,
Accorder, ou refuſer,
L'Office que tu peux rendre.
A quoi bon tant diferer?
Rien ne fait plus murmurer
Qu'un refus qu'il faut attendre.

Liv. VII. 42.



Toutes les fois que je vous voi,
Vous me dites, c'eſt choſe ſure,
Des ſonges de mauvais augure
Que vous avez rêvé de moi.
Pour me rendre les Dieux propices
Je me ruïne en ſacrifices,

Et

Et fais mille fraix superflus :
A l'avenir, Monsieur Aronte,
Optez ou de ne réver plus,
Ou de réver pour votre compte.

Liv. VII. 53.



Eudoxe dit que mon ouvrage
A des endroits fort inégaux.
Si son jugement n'est point faux,
On ne peut louer d'avantage.
Mille Auteurs que je sais font des vers ennuïeux
Qui sont egaux par tout & n'en valent pas mieux.

Liv. VII. 89.



J'avois un flacon assorti
D'un sel volatil admirable.
Depuis qu'Orante l'a senti
C'est une peste insuportable.

Liv. VII. 93.



Paul chaque jour de mauvais vers
Noircit la page & le revers.
Mais Paul n'en étourdit personne :
Paul est fou ; mais je lui pardonne.

Liv. VIII. 20.

Brunet



Brunet veut qu'à six vers on borne l'Epigramme,
Et pour ne point tomber dans le defaut qu'il blâme,
Il s'allambique le cerveau,
Cette briéveté sans doute à dequoi plaire;
Mais est-ce être bref que d'en faire
Un gros volume in octavo?

Liv. VIII. 29.



La vérité me plairoit,
Dis-tu d'un air peu croïable;
Elle seule est desirable.
Oui; mais qui te la diroit,
Tu le donnerois au Diable.

Liv. VIII. 76.



Il s'en faut bien qu'Iris soit belle:
Cependant tous les soirs au Cours
Elle fait naître mille amours.
De quel fard Iris use-t-elle?
De quel fard? Iris est toujours
Avec sa Cousine Isabelle.

Liv. VIII. 79.



Idas, tu promets tout & ne donnes jamais.
Je veux en même argent te combler de bienfaits.
Et pour commencer, je te donne
Du Grand Mississipi les rapors infinis,
La Vigne de Mogol, du Sophi la Couronne,
Et le Tresor de Saint Denis.

Liv. X. 16.



Dans tes doctes écrits je ne puis rien comprendre;
Je crois pieusement que le sens en est fin,
Si fin qu'aucun mortel ne le sauroit surprendre,
Dacier & son Epouse y perdroient leur Latin;
Croi moi, cher Licophron; prends des termes vulgaires,
Jusques à tes lecteurs tâche de t'abaisser.
On peut plaire aux auteurs qui font des commentaires,
Mais je tiens qu'il est beau de s'en pouvoir passer.





M. LE BRUN.

CHez un fils d'Apollon dépourvu de finance;
Et meublé selon l'ordonnance,
Un voleur s'étant introduit;
Le Poëte étonné l'apperceut & lui dit:
Ta peine est inutile & ton erreur extrême;
Qui vient voler chez moi ne s'adresse pas bien.
Qu'y pourrois-tu trouver de nuit, puis que moi même
En plein jour je n'y trouve rien?



Hier je soupai chez Horace,
On y servit vingt mauvais plats.
Et tout dans ce maudit repas,
Hors le vin, étoit à la glace.



Robin vient d'épouser Climene.
Comme ils s'aiment beaucoup tous deux,
Ils ont fait un accord entr'eux
De ne se quereller que trois fois la semaine.



Ne cherchons point un vain détour
Pour excuser notre foiblesse,
Les premiers Soupirs de l'amour
Sont les derniers de la sagesse.



Songe d'un avare.

Une nuit l'avare Frontin
Révant qu'il donnoit un Festin,
De douleur eut l'ame saisie.
Il en soufroit un tel tourment,
Qu'à son réveil il fit serment
Qu'il ne rêveroit de sa vie.



Imitations de Martial.

Tu vois mourir celui qui t'a vu naître:
Il connoissoit ta prodigalité.
De tous ses biens il te laisse le maître;
Ton pere t'a deshérité.

Liv. III. 10.



Vous buvez d'un vin, moi d'un autre,
Et mon plat n'est jamais le vôtre,

Quand

Quand vous me donnez un repas.
Ce procedé me semble étrange ;
Faut-il, quand avec vous je mange,
Qu'avec vous je ne mange pas ?

Liv. III. 59.



Plus Dave accumulant toujours des biens nouveaux
S'enrichit par la mort de ses collateraux,
Plus l'avarice le devore.
Il ne boit que de l'eau, ne mange que du pain;
Pour peu que Dave hérite encore,
Dave mourra bien tôt de faim.

Liv. I. 100,



Quand par d'irrevocables lois
La mort trancha tes destinées,
Jeunes heros, par tes exploits
Elle avoit compté tes années.

Liv. X. 53.



Conte.

Deux coquettes qu'on nomme Aminte & Cydalise
Vouloient entrer dant une Eglise.

 Voïant

Voïant d'un rouge épais leur visage farci ;
Allez que le Ciel vous benisse,
Retirez vous, leur dit le Suisse,
Les masques n'entrent point ici.



Autre.

Certain fat que de sa jeunesse
On voit par tout se prévaloir,
En raillant l'autre jour Nestor sur sa vieillesse,
Lui demandoit quel âge il pouvoit bien avoir.
Je ne puis là dessus contenter vôtre attente,
Repondit le Vieillard en homme de bon sens ;
Mais je sais qu'un âne à vingt ans
Est plus vieux qu'un homme à soixante.



Autre.

Un Docteur ignorant, quoique déja sur l'âge,
Dans une Eglise de village,
Prêchoit un jour ; c'étoit la fête du Patron
Dont on ne m'a pas dit le nom.
Avec grand zele il crie, il tonne,
Tout avoit fui, jusqu'au Curé.
Au Sermon qui n'avoit que trop long tems duré
Enfin il ne restoit personne
Que le bedeau, qui voïant le docteur

Con-

Continuer, lui dit: il eſt tems que je ſorte.
Voici de ce lieu ſaint les clefs. Grand Orateur,
Quand vous aurez fini, vous fermerez la porte.



Autre.

Chez Therſite, Lubin ce pauvre paraſite
A ſouper étoit invité;
Il part dès le matin d'un pas precipité,
Se rend au logis de Therſite,
Et dit qu'il vient ſouper. Lubin,
Dit Therſite, ce ſoir je tiendrai ma promeſſe.
Lubin repond: La faim me preſſe,
Faites-moi ſouper ce matin.



Le mari malade.

Malgré les ſoins des ſuppôts d'Eſculape,
Dave gemit & ſent des maux affreux;
Sa femme en ſoufre, ils craignent tous les deux,
Lui qu'il n'en meure, elle qu'il n'en réchape.



La ſoliciteuſe.

Pour une affaire d'importance
Iris ſolicitoit un jour,
Son Raporteur avec inſtance
La ſolicitoit à ſon tour.
La vertu d'Iris fit naufrage,
Son affaire eut un bon ſuccès.
Elle perdit ſon pucelage
Mais elle gagna ſon procès.



Mr.



Mr. GACON.

BOyer avec fa vieille Mufe
Après Judith a fait Médufe,
Et le Public convient qu'il n'a pas mieux traité
La Fable que la Verité.



Contre un mauvais Auteur.

Le * * fils d'un Bourrelier
Contre la Comedie a fait un certain livre
Qui ne vaut pas le relier,
Et qu'on vend à deux liards la livre.
Puis qu'en veau cet Auteur fe vouloit habiller,
Il n'avoit qu'à fe faire faire
Un harnois par Monfieur fon Pere.



Contre un autre.

Meffire Laurent P * * *
Qui ne put être Bachelier,
Parce qu'il fut trouvé Roffignol d'Arcadie,
Ces jours paffez un livre a fait
Qui condamne la Comedie,
Dont il feroit un beau fujet.

* Il eſt étrange que dans tout le Volume de l'Anti-Rouſſeau on n'ait trouvé rien qui meritât d'orner ce recueil; mais c'eſt une marque certaine de la vérité qu'on a dite autrefois, que le ridicule ne mord point à moins qu'il ne trouve priſe, & que quand il porte à faux, il retombe ſur celui qui l'a voulu répandre. Mr. Gacon s'eſt plus deshonoré par ſon Anti-Rouſſeau, que cinquante Satires n'auroient pu faire.



EPI-

EPIGRAMMES ANONIMES.



EPIGRAMMES ANONIMES.

LIVRE III.

QUoi que nous donnions à ces Epigrammes le nom d'Anonimes, ce n'eſt point à dire pour cela, qu'on en ignore toûjours l'Auteur. Mais il y a des Ecrivains peu connus, il y en a d'autres qui n'ont fait qu'un ou deux ouvrages en ce genre, de-ſorte qu'il a paru plus naturel de les mettre ici enſemble, que de s'attacher à l'ordre qu'on à ſuivi dans les deux livres précédents. On trouvera même quelques Epigrammes dont les Auteurs ont ſouhaité d'être inconnus, & on a bien voulu garder leur ſecret tant qu'il n'a pas été trop public, car en ce cas on les à nommez dans une note. On ne s'eſt aſſujeti à aucun ordre ; & on a cru que ce troiſiéme livre n'en vaudroit que mieux par la diverſité des matieres & des Auteurs. Un deſordre naturel produit quelquefois un effet auſſi agréable que l'arrangement le plus concerté, & les Païſages où les arbres ſemblent n'avoir été diſpoſez que par les caprices du hazard, ne ſont pas ceux qui ſont le moins de plaiſir.



Conte.

De maints écus ſauvez Harpagon réjoüi
Marioit au vieux Roch, *ſans dot* ſa jeune fille.
Ja dans le temple Agnès victime de famille
Obéïſſoit au ſort. Quand l'epoux eut dit oüi,
Parole de pluſieurs à longs jours regrettée,
Le Pretre dit; Agnes, le dites vous auſſi?
Homme de bien, dit elle, helas en tout ceci
Vous eſtes le premier qui m'aïez conſultée.



Imitation de Martial.

Tu veux qu'on te reſpecte & je voulois t'aimer
Sextus, qu'elle amitié pourroit s'accoutumer
A ta Gravité circonſpecte?
Tu veux garder ton rang & regler tous tes pas,
C'eſt à moi de ceder; mais ſi je te reſpecte,
Sextus, je ne t'aimerai pas.

Liv. II. 55.

Placet



Placet d'un Abbé
AU ROI.

SIRE, le suppliant fait pour vous des Priéres;
Et jeûne fort souvent à vôtre intention.
Soit par nécessité, soit par dévotion,
Il jeûne de toutes manieres.
Pour le rendre encor plus pieux;
Accordez lui de grace un petit bénefice;
En s'acquitant de son office,
Il en jeûnera moins, mais il en prîra mieux.



Sur Moliere.

Tantôt Plaute, tantôt Térence;
Toûjours Moliére cependant:
Quel homme! Avouons que la France
En perdit trois en le perdant.

Sur



Sur ce que les Fermiers Generaux avoient été taxez pour la capitation comme les Princes & mis dans leur classe.

Qui desormais à la Maltôte
Osera disputer le rang?
Depuis qu'elle va côte à côte
Avec tous les Princes du sang.



Une femme se confessa;
Le confesseur à la sourdine
Derriere l'autel la troussa
Pour lui donner la discipline.
L'époux non loin d'elle caché,
De miséricorde touché,
Offrit pour elle dos & fesse;
La femme y consentit d'abord.
Je sens, dit elle, ma foiblesse,
Mon mari sans doute est plus fort;
Sus donc, mon Pere, touchez fort,
Car je suis grande pecheresse.

Cette avanture est raportée dans l'Histoire des Flagellans, & est, dit on, arrivée. On sait l'abus que quelques mauvais Moines ont fait autrefois de la confession Auriculaire. Dieu veuille que ces desordres soient entierement cessez. On parle sur tout d'un certain Cordelier nommé Corneille Adrians, qui aïant été convaincu de cette profanation fut relegué dans le Convent d'Ypres. Heureux d'en être quite à si

si bon marché. C'est sur cette sorte de débauche que Sanlec dit dans sa Satire intitulée les Directeurs

. . ce prêtre zelé qui pour les moindres fautes
La discipline en main fustigeoit ses dévotes.



Sur les Cloches.

Cloches, si les loix de l'Eglise
Ont ordonné qu'on vous bâtise,
Le mistére en est délicat.
C'est de peur que le Diable, à qui chacun vous donne
Lors que trop long tems on vous sonne,
Ne vous prît & vous emportât.

Quoi qu'on dise en François Bâtiser un Cloche, on ne la bâtise point en effet, on la benit. Ce qui a donné lieu à nommer batéme cette céremonie, c'est peut être la coutume de donner des pareins & des mareines qui imposent un nom à la Cloche. Cet usage de nommer les cloches a donné lieu à l'Epigramme suivante à l'occasion d'une Cloche à laquelle Louis XIV, & la Reine Marie Therese avoient donné le nom. C'est la Cloche qui parle.



J'ai Louïs pour Parrain, Thérése pour Marraine,
Le plus grand Roi du Monde, & la plus grande Reine,
L'un remporte le prix sur cent Heros divers,
L'autre par ses vertus a surpassé les Anges.
Que ne puis-je égaler le bruit de leurs louanges!
Je me ferois entendre au bout de l'Univers.

Cet



Cet homme qui parle tant,
Et qui cherche en vain l'art de plaire,
Seroit bien plus divertiſſant
S'il trouvoit celui de ſe taire.



Martin ce fameux effronté
Qui ne vit plus que par adreſſe,
Voulut ſur mon papier me faire une promeſſe
D'un malheureux loüis qu'il m'avoit emprunté.
Moi qui ſçais que le galant homme
N'a pas vaillant un ſeul denier,
C'eſt, ce lui dis-je, aſſez que je perde ma ſomme,
Sans perdre encore mon papier.



Sur un femme groſſe.

Vous verrez dans cinq mois finir vôtre langueur.
Mais Dieux! quand finira cellé que dans mon cœur
Ont cauſé vos beaux yeux & vôtre tyrannie?
Je ſerai dignement d'amour récompenſé,
Quand ma peine ſera finie
Par où la vôtre a commencé.

Un



Un quidam d'un humeur gaillarde
Appelloit quelqu'un maquereau,
Qui lui répondit bien & beau,
Que vôtre femme est babillarde!



On dit que tous les ans toute chose déchoit;
Mais pourtant ta memoire a sur eux l'avantage:
Tu te souviens, Michaut, du temps qu'on recherchoit
Pour la premiere fois ta mere en mariage.



Lorsque j'ai demandé vôtre main à baiser,
Vous m'avez dit d'une mine riante,
Voila ma bouche, cher Philante,
Que je ne puis vous refuser.
O Dieux! que ce bonheur me touche!
Après un traitement si doux
Si je vous demande la bouche,
Philis, que me donnerez-vous?



Le pauvre Jean aïant l'ame éperdue,
De voir le desespoir & le fâcheux destin

De sa Perrette, qu'un matin
Au figuier de sa cour il rencontra penduë,
Disoit à son voisin qu'il couperoit au pié,
Et qu'il mettroit au feu cet arbre, où sa moitié
Par grand malheur avoit perdu la vie.
Mais le voisin mal satisfait
De ce que sa femme avoit fait,
Croïant qu'il lui prendroit envie
De se pendre ainsi quelque jour,
S'il pouvoit avoir dans sa Cour
Un tel figuier, tint ce langage:
Je ne puis le dissimuler
Mon cher voisin, c'est grand dommage,
Donne m'en quelque greffe avant que le brûler.



Dorilas & Damon ces deux fameux Poëtes
Sur leurs Vers ne sont point d'accord;
On ne peut sans bâiller lire ce que vous faites,
Dit l'un: En vous lisant, répond l'autre, on s'endort.
L'un a raison & l'autre n'a pas tort.

Rien n'est plus ordinaire que de voir des Auteurs qui se méprisent mutuellement; & c'est souvent une justice qu'ils se rendent.



Quand on demande aux Chefs d'une Ligue si fiere,
Au grand Orange, à l'illustre Baviere,

A

A ces deux favoris de Mars,
Comment ils ont souffert qu'on prît en leur presence
Leurs deux plus fermes Boulevars,
Sans vouloir en tenter seulement la défence:
Les François, dit l'un froidement,
Sont trop tôt en campagne, est-on prêt à se battre?
Et l'autre ajoûte brusquement,
Ils y sont trop long-tems, on est las de combattre.

Ces Vers sont faits sur la prise de Mons au commencement de la campagne de l'année 1691. & sur la prise de Montmelian à la fin de la campagne. L'Auteur est le P. Buffier si celebre depuis quelque temps par quelques ouvrages qu'il a publiez comme son Histoire de Naples, sa Grammaire Françoise. &c.



Ils ne se flattoient pas d'une vaine esperance
Ces ennemis si fiers & si fort irritez,
Lorsqu'ils comptoient d'entrer en France:
Déja ces grands projets sont presque exécutez.
En voila dans un jour plus de sept à huit mille,
Qui dans Maubeuge, Arras, Dinant, Philippeville,
Ont sçû si bien se retrancher,
Que sans un grand effort il sera difficile
De les en dénicher.

Ces Vers sont pour les prisonniers qui furent faits à la Bataille de Fleurus gagnée le 1. Juillet 1690.

Sur



Sur Pierre l'Aretin Athée.

On ne ſçait pas quel homme c'eſt,
Tout le choque & tout lui déplait,
Sa Muſe picque, mord ou gronde.
Il n'épargne rien ici-bas,
Amis, Princes, Parens, ſont les objets qu'il fronde ;
Et s'il ne peſte point contre l'Auteur du monde,
Peut-être il ne le connoît pas.



Sur le Mauſolée d'Henry de Bourbon Prince de Condé, qui eſt dans l'Egliſe des Jeſuites de la ruë S. Antoine.

Paſſant ce riche Mauſolée
Où le cœur de Condé fut mis,
N'eſt ni l'ouvrage de ſes fils,
Ni d'une Epouſe déſolée.
Un Miniſtre fidelle, un ſage confident
Entreprit à ſes frais un ouvrage ſi grand:
Par ce triſte devoir il voulut reconnoître
Tant de bien-faits reçûs de cet illuſtre Maître ;
Il voulut qu'à jamais un ſentiment ſi beau
Demeurât dans le bronze empreint ſur ce Tombeau.
Comparez-les tous deux, mettez-les en balance,

Des

Des Maîtres, direz-vous, Condé fut le meilleur,
Et Perrault * fut un serviteur
Sans égal en reconnoissance.

Cette version d'une Epigramme latine est très-belle, & c'est le P. D'orleans qui l'a faite. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages, comme une Vie de M. Constans premier Ministre du Roi de Siam; la Vie d'une Infante de Savoye, les Revolutions d'Angleterre en 3. volumes. Il témoigne dans ces ouvrages avoir beaucoup d'affection pour la Langue Françoise. Il nous a donné aussi deux volumes de Sermons.

* Le President Perraut avoit été Intendant de M. le Prince de Condé, & il lui fit élever ce beau Mausolée qui est dans l'Eglise des Jesuites à Paris.



En vous disant adieu, malgré moi je soûpire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment;
Je sens deux passions (quoi qu'inégalement)
Regner sur mon esprit avec beaucoup d'empire,

Je ne sçaurois penser au bonheur où j'aspire
Sans témoigner l'excès de mon contentement;
Mais d'un autre côté ce triste éloignement,
Lorsque je songe à vous, fait aussi que j'expire.

Pour vaincre vôtre amour j'ai longtems combattu,
Et j'aurois vainement emploïé ma vertu,
Si Dieu par ses bontez n'eût aidé mes foiblesses:

C'est lui qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui,

Vôtre

Vôtre humeur, vos discours, vos soins & vos
tendresses;
Vous ne voudriez pas l'emporter dessus lui?

Mademoiselle de Montreüil se retirant dans les Ursulines, avoit addressé ce Sonnet à un de ses Amans. Cette Demoiselle de Montreüil étoit sœur de Matthieu de Montreüil dont nous avons rapporté les Epigrammes dans ce Recueil.



Jean & Paul aïant fait ripaille,
Voulurent tenter le hazard,
Et tirer à la courte-paille
Lequel des deux étoit Cornard.
Jean tire & prend la plus petite;
Dequoi paroissant tout fâché
Il se débat, peste, s'irrite,
Et dit que Paul l'avoit triché:
Sa femme qui n'aime querelle,
Voïant son mari tout en feu,
Ne disputez point, lui dit-elle,
Mon cœur vous l'êtes de bon jeu.



Deux diverses beautez me tiennent en langueur,
Pour deux jeunes Nanons tour à tour je soûpire;
L'une a je ne sçai quoi dont le charme m'attire,
Et l'autre me ravit par sa grande douceur.

L'une a le teint plus vif, l'autre a plus de blancheur,
L'une d'un œil humain m'attache à son empire,
L'autre

L'autre par sa fierté rend mon ame martyre,
Aux deux également je partage mon cœur.

La moitié de mon cœur est trop peu pour chacune;
Si je veux être aimé, je n'en dois aimer qu'une;
Ce sont tes loix, amour, il me faut faire choix.

En cette extrémité que veux-tu que je fasse?
Amour à toutes deux tu donnes même grace,
Donne-moi donc deux cœurs, ou bien change tes loix.



Epitaphe de la Reine.

Tremble qui que tu sois, & regrette en ce lieu
Une Reine deux fois par le Ciel couronnée,
Fille d'un puissant Roi, Femme d'un demi-Dieu;
De ses beaux jours trop tôt la course fut bornée.
Sa douceur, sa bonté, toutes ses actions,
Firent de l'Univers les admirations,
Sa piété brilloit plus que son diadême.
Elle vécut en sainte, elle est morte de même;
Et le sacré réduit que tu vois révêtu
De l'éclat des grandeurs de cette Souveraine;
Est moins le tombeau d'une Reine
Que le Temple de la Vertu.



Sur le Mercure Galant.

Ce sot Livre qu'on voit dans les mains des Bour-
geois
Reglément toutes les Lunes,
N'est-ce point un Egoût du Parnasse François?
Non, mais c'est que, suivant les loix
Au sexe feminin communes,
La Muse Françoise a ses Mois.
O Dieu! direz-vous, quelle ordure!
De Visé * cependant en fait sa nourriture,
Et Corneille † y trempe ses doigts.

* *De Visé* Auteur du Mercure.
† Thomas Corneille, qui doit sa principale réputation au grand Corneille son frere. Il a même composé autant que Pierre Corneille, & le nombre de ses Pieces l'a fait recevoir à l'Académie Françoise.



Sur Moreri.

Dans une si tendre jeunesse,
Mettre un ouvrage sous la presse
Dont le vaste projet étonne les Sçavans!
Chacun d'eux l'admirant s'écrie,
Que pour le composer il a fallu trente ans.

De

De grace expliquez-nous ces secrets importans,
Le commençâtes-vous en commençant la vie ?

* Ce qui peut affoiblir cet Eloge, c'est que Moreri n'a pas été le seul qui ait travaillé à cet ouvrage: il y avoit même plusieurs fautes, que l'on a rectifiées, pour en faire l'Edition complette & en meilleur ordre.



Entre Capistron & Colasse
Grand débat s'émeut au Parnasse
Sur ce que l'Opera n'a pas un sort heureux:
De son mauvais succès nul ne se croit coupable;
L'un dit que la Musique est platte & miserable,
L'autre que la conduite & les Vers sont affreux;
Et le grand Apollon toûjours Juge équitable
Trouve qu'ils ont raison tous deux.

Capistron & Colasse, deux Auteurs qui depuis la mort de Lulli & celle de Quinaut ont beaucoup travaillé pour les Opera.

Au Roi.



C'est trop verser de sang sur la terre & sur l'onde,
Pour ton propre interêt tu le dois épargner;
Grand Roi, sur qui veux-tu regner
Si ton bras dépeuple le monde ?
Ces Ligueurs que ta gloire a rendu si jaloux,
N'ont que trop ressenti l'éclat de ton couroux;

 N'acheve

N'acheve pas de les détruire:
S'il eft vrai que le Ciel qui benit tes projets
De ce vafte Univers te réferve l'Empire,
Perdre tes ennemis, c'eft perdre tes fujets.



Sur la mort de M. de Louvois.

Figure du monde qui paffe
Et qui paffe dans un moment;
Richeffe, honneur, plaifir, funefte amufement;
Dont un mortel s'enyvre & jamais ne fe laffe:
Dequoi fert vôtre éclat à l'heure de la mort?
Il ne peut retarder ni changer nôtre fort.
Louvois plus haut que lui ne voïoit que fon Maître;
Dans le comble des biens, des honneurs, du plaifir,
Lorfqu'il la craint le moins la mort le vient faifir,
Et ne lui donne pas le temps de la connoître.
Helas! aux grands Emplois que fert-il de courir?
Pour veiller fur foi-même heureux qui s'en délivre!
Qui n'a pas le tems de bien vivre,
Ne trouvera jamais celui de bien mourir.



Sur la Statue du Roi mife à Caen.

Si l'on voioit le grand Cefar
Revenir à Caen par hazard,

Chofe

Chose que je crois difficile,
Il ne verroit pas sans ennui
Un autre établi dans la Ville
Plus auguste & plus grand que lui.



Sur Moliere.

Ci gît Moliere, & c'est dommage;
Il jouoit bien son personnage,
Il fit fort bien le Mort ainsi que le Cocu:
En lui seul à la Comedie,
Tout à la fois nous avons vu
L'Original & la Copie.

* Moliere à qui le Théatre François est si redevable, mourut en 1673. âgé de 52. ou 53. ans, & l'on a dit que ce fut à une représentation de son Malade Imaginaire, que lui survint, ou que redoubla, l'accident qui lui causa la mort.



Sur le même.

Cy gît sans nulle pompe vaine
Le Singe de la vie humaine
Qui n'aura jamais son égal;
De la mort comme de la vie
Voulant être le Singe en une Comedie,
Pour trop bien réüssir il lui réüssit mal:

Car la mort en étant ravie
Trouva si belle la Copie
Qu'elle en fit un Original.



Sur le même.

Passant, ici repose un qu'on dit être mort;
Je ne sçai s'il rit ou s'il dort:
La maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir.
C'est un tour qu'il joue à plaisir;
Car il aimoit à contrefaire.
Quoi qu'il en soit, ci gît Moliere:
Comme il étoit Comédien,
Pour un Malade imaginaire,
S'il fait le Mort, il le fait bien.



Sur un baiser.

La foire étant finie, Anne s'en retournant
Fit rencontre en chemin d'un drôle assez galant,
Qui sçachant son Village,
Lui dit: Connoissez-vous la Fille au grand Bastien?
Oüi, dit-elle, Monsieur, je la connoisson bien,
Elle est de nôtre voisinage.

Je

Je vous crois, reprit-il, fille de bonne foi;
Donnez-lui ce baiser passant devant sa porte.
Non, dit-elle, Monsieur, que mon Asne lui porte;
Il y sera plûtôt que moi.



L'honneur de la jeune Clarice
De quinze amans fut combattu;
Un seul fut témoin de son vice,
Et quatorze de sa vertu.



Sur Mrs. Colasse & Capistron Auteurs de l'Opera.

Lully prés du trépas, Quinaut sur son retour,
Abjurent l'Opera, renoncent à l'amour,
Pressez de la fraïeur que le remords leur donne
D'avoir gâté les jeunes cœurs,
Avec des Vers touchans, & des Tons enchanteurs:
Colasse & Capistron ne gâteront personne.

Lully ne renonça au Théatre qu'à l'article de la mort, c'est à dire, en bon François, qu'il quitta le monde quand il vit bien que le monde l'abandonnoit; & l'on a eu soin de nous marquer sur son Epitaphe, qu'il avoit fondé une Messe à perpetuité. L'on sçait que les P. P. dans l'Eglise desquels il est, n'ont receu son corps qu'à force d'argent, & après qu'il eût été rebuté par beaucoup d'autres. Voiez la premiere partie. page 378.



Sur la premiere Edition du Dictionnaire de l'Académie Françoise.

Il court un bruit fâcheux du grand Dictionnaire,
Qui malgré tant d'Auteurs & leurs soins importans,
A fort allarmé le Libraire:
On dit que pour le vendre il faudra plus de tems
Qu'il n'en a fallu pour le faire.

On a été prés de soixante ans à faire le Dictionnaire de l'Académie.



Sur les deux Prefaces qui furent faites pour ce Dictionnaire.

Nous avons plus d'une Préface
Pour contenter sa Majesté.
L'une est de feu, l'autre est de glace
C'est pour l'Hiver & pour l'Eté.



Conte.

A midi sonné réglément
l'Abbé Côme alloit à la Messe,
De l'avertir à ce moment
Trois valets avoient charge expresse.

Avint

Avint cependant que tous trois
Ils y manquérent une fois
Le propre jour de Pentecôte ;
Sur ce grand bruit entr' eux s'émut
Ah, dit Côme excusant leur faute,
Paix, j'irai ce soir au Salut.



Autre.

Un Petit-Maître après mauvaise chance
Sortoit du jeu la tabatiere en main,
Un gueux passoit qui vint à lui soudain
Lui demandant l'aumône avec instance.
Des deux cotez grande étoit l'indigence :
Il ne me reste ami, dit le joueur,
Que du tabac, en veux tu ? Serviteur,
Repond le gueux qui n'étoit pas trop nice,
Nul besoin n'ai d'éternuer, Seigneur,
Chacun me dit assez Dieu vous bénisse.



Autre.

Un Sculpteur passable ouvrier,
Au Faubourg d'une grande Ville,

Dans son jardin avoit un beau poirier
Bien garni de bois, mais sterile.
Il l'abbatit, il le sculpta,
En fit un Saint qu'on acheta
Pour une Eglise de Village.
Tandis qu'à l'appliquer il faisoit son effort,
Le saint mal-attaché tomba sur le visage,
Et le renversa presque mort.
L'homme fut un quart d'heure aussi froid que du marbre
Puis se levant de honte & de douleur atteint;
Traitre, dit-il, tu n'as jamais bon Arbre,
Tu ne seras jamais bon Saint.



Epitaphe.

De Monsieur de Langres.

Monsieur de Langre est mort Testateur Olographe;
On dit que si je veux en faire l'Epitaphe,
J'aurai les cent ecus léguez pour cet effet.
Mafoi l'argent est bon dans le siécle ou nous sommes
Comptez toûjours, CY GÎT LE PLUS MECHANT DES HOMMES.
Ca donnez l'Epitaphe est fait.

* Louis Barbier connu sous le nom de l'Abbé de la Riviére qui mourut Evêque de Langres en 1670. laissa cent écus

écus à celui qui feroit son Epitaphe. Il s'en fit plusieurs, entre autres celle ci & celle qui suit.

De Langre,] comme l'S. est essentielle au mot de Langres qui est un nom de Ville, l'Auteur n'a pas du le retrancher pour faire son vers.

L'Epitaphe est fait.] On fait ici Epitaphe de masculin. Ce mot est effectivement des deux genres ; mais il semble que l'usage soit plus pour le feminin.



Cy gît un tres grand-personnage ;
Qui fut d'un illustre lignage :
Qui posseda mille vertus :
Qui ne trompa jamais : qui fut toûjours fort sage....
Je n'en dirai pas d'avantage
C'est trop mentir pour cent écus.

D'un Illustre lignage] ce Prelat dont la naissance étoit très obscure, s'étoit élevé par la faveur du Duc d'Orleans dont il avoit été precepteur.



Contre un Medecin.

Muni de tous ses Sacrements,
Le Medecin Monsieur Des-Barges
Attend la mort à tous moments;
Et les Crieurs d'enterrements
Parlent tous de vendre leurs charges.



Sur la mort d'un autre Medecin.

Il a rendu ſon ame à Dieu
Le Medecin Monſieur Mathieu;
Qui rendoit la Ville deſerte;
La mort fait une grande perte!



Le chagrin chez les grands eſt enfin devenu
Une eſpéce de revenu,
Et ce n'eſt bien ſouvent chez eux qu'une défaite
Pour ne point païer une dette.

* Cette Epigramme revient à la penſée de Martial
Genus, Aucte, lucri divites habent iram
Odiſſe, quam donare, vilius conſtat.
Liv. XII. 13.



Glaucus à de grands bien & vit ſuperbement;
Vous trouvez ſon ſort délectable?
Vous vous trompez bien lourdement.
Glaucus en cet état ſe croit très miſérable,
Et c'eſt l'être effectivement.

La



La fortune n'a rien qui me puiſſe tenter.
A ſes fauſſes grandeurs je ne veux point prétendre;
Il faut mille degrez pour qui veut y monter,
Il n'en faut qu'un pour en deſcendre.



Ce qu'aprend ou lit Theodore,
N'a nul raport à ſon devoir;
Mais en récompenſe il n'ignore
Rien que ce qu'il devroit ſavoir.



Sur les Orgues.

Admirez les Concerts exquis
Que forment ces Vents affranchis
De leur priſon mélodieuſe!
Dociles ſous la main qui les a délivrez,
Leur Gratitude Harmonieuſe
Fait retentir ces murs ſacrez.



Qui demandera recevra,
Diſoit autrefois un Apôtre.
Mais de ſes Succeſſeurs la maxime eſt toute autre:
Qui recevra, demandera.



Europe à des atraits, Jupin s'en amourache;
Et Taureau devenu, fait tant qu'il en arrache
Le bien dont le desir le grilloit dans sa peau.
N'eut il pas mieux valu qu'il se fît jouvenceau?
Je lui pardonnerois de s'être fait Taureau
Quand Yo fut changée en Vache.



Paul qui vient de mourir faisoit grosse figure.
De mille créanciers que le bon homme avoit,
Il n'a païé ce qu'il devoit
Qu'à la Nature.



On m'avoit dit, comme chose certaine;
Qu'on ne peut acheter le tems.
J'en suis desabusé depuis que Celimene
A vendu quatre Nuits pour dix Louïs comtants.



La Conscience parle.

Ma justice est irreprochable,
L'innocent comme le coupable
Se jugent à mon tribunal;
Je suis Témoin, Juge, & Partie,

Et

Et Bourreau cruel, je châtie
Un mortel qui se livre au mal.



De par le Roi Criton à fait défendre
Qu'autre que lui n'expose son écrit:
Il peut lui seul le débiter, le vendre;
En quoi sans doute il montre son crédit.
Or savez vous ce qu'il faudroit que fît
Le vieux rimeux? en voici la recette:
Criton devroit par un nouvel Edit
Faire ordonner que chacun en achette.



Pres de Zurich, sur la fin d'un carême,
Un Prêtre fut qui se formalisoit
De ce qu'enfants, barbons, tout s'acusoit
D'avoir trop bu. Foin, dit-il en lui même,
Buveurs sans faute ont un plaisir extrême:
Or boirai donc pour bien juger ce point.
Il chopina. Contumier n'étoit point
De ces excès: dont eut grande souffrance,
Vint Pentecôte & les bons Villageois
De s'acuser de leur intemperance.
Si leur donna le Prêtre en pénitence
De s'enyvrer encore autant de fois.

Sur



Sur l'Ane d'or d'Apulée.

D'Apuleius l'Ane fut malheureux;
Pour ses pareils le tems étoit scabreux;
Mais aujourdhui que son espece abbonde;
Qu'en maint Roïaume on voit Anes tenir
Les premiers rangs de l'Eglise & du monde;
Très bien feroit cet animal immonde,
Si sur la terre il pouvoit revenir.



A l'Auteur du Diable Boiteux.

Vôtre Livre sans doute a des beautez nouvelles;
A la seule Cloris on dit qu'il fait pitié:
Laissez la dire, elle est de ces rudes fémelles
Qui ne sauroient soufrir un Diable estropié.

* On sait que *le diable Boiteux* est le titre d'une Satire ingenieuse que Mr. le Sage à composée. Ce Livre a eu un débit prodigieux: Le Noble & quelques autres imitateurs en firent vingt mauvaises copies, & l'Europe fut bien-tôt inondée de diables, borgnes, boiteux, bossus, &c. ce qui donna lieu aux vers suivants. C'est plûtot une chanson qu'une Epigramme.

Le



Le Diable boiteux eſt aimable
Le Sage y triomphe aujourdhui ;
Tout ce qu'on à fait apres lui
N'a pas valu le Diable.



Sur l'Or.

L'Or eſt utile à tout, ſans lui rien ne s'acheve.
Quiconque n'en a point ſera toûjours rampant ;
Entre tous les métaux l'Or eſt le plus peſant,
Et c'eſt avec lui qu'on s'éleve.



SONNET,

Sur la Tragedie de Phedre de Racine.

Dans un fauteuil doré Phedre tremblante & blême
Dit des vers ou d'abord perſonne n'entend rien ;
Sa nourice lui fait un ſermon fort chretien,
Contre l'affreux deſſein d'attenter ſur ſoi même.



Hypolite la hait preſque autant qu'elle l'aime,
Rien ne change ſon cœur, ni ſon chaſte maintien.

Sa

Sa nourice l'accuse, elle s'en punit bien;
Theſée à pour ſon fils une rigueur extrême.



Une groſſe Aricie, au cuir rouge, aux crins blonds,
N'eſt là que pour montrer deux énormes tetons
Que malgré ſa froideur Hypolite idolâtre.



Il meurt enfin traîné par ſes courſiers ingrats;
Et Phedre, après avoir pris de la mort aux Rats,
Vient en ſe confeſſant mourir ſur le théatre.

* Ce Sonnet a été mis ſur le compte de Madame Deshoulieres; & l'on peut voir la nouvelle Edition des œuvres de Mr. Deſpreaux où l'Hiſtoire de ce Sonnet eſt racontée; mais il ne lui feroit point d'honneur, des intereſſée comme elle étoit ſur la querelle entre Racine & Pradon qui avoient traité le même ſujet. Le dernier s'étoit mis ſous la protection de la Ducheſſe de Bouillon, qui fit une cabale en ſa faveur. Le Duc de Nevers ſon Frere, ſi connu par ſes Poëſies, fit alors le ſonnet, ſelon l'opinon commune, pour ſe juſtifier en quelque maniere, de l'injuſte preference qu'il avoit donnée à Pradon par une caprice très injuſte. La groſſe Aricie étoit la Des Oeillets comedienne de ce tems là, elle étoit rouſſe. Au reſte le public vengea Racine. Ses rivaux, n'aïant pas eu les rieurs de leur côté, furent obligez pour ſauver leur honneur de joindre leurs applaudiſſements à ceux du parterre. Racine y fit une reponſe que nous avons miſe à l'article qui porte ſon nom; quoi que l'on doute qu'elle

qu'elle soit de lui. Il est du moins certain que ce Sonnet n'est pas digne de sa plume.



A une Veuve.

De vôtre Epoux sur l'imprévu decès
Ne sachant pas quel compliment vous faire;
Je fus hier du beau fils de Cythere
A ce propos consulter les decrets.
Ce Dieu soûrit; & me montrant son frere:
Voïez l'Himen, contez lui vos douleurs,
Dit-il, sur l'heure il fera vôtre affaire.
J'y fus: mais las! je n'en eus que des pleurs.
Je revins donc au Dieu du tendre Empire:
Mais lui de rire aussi-tôt qu'il me vit.
Bon, m'écriai-je; allons nous en donc dire
Qu'Himen en pleure, & que l'Amour en rit.



Lubin, pour se faire encenser,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire:
Mais il le dit sans le penser;
Et je le pense sans le dire.

Epita-



Epitaphe d'un Avare.

Cy gît qui follement se hâta d'expirer,
Pour ne pouvoir pas digerer
Les frais qu'auroit coûté sa longue maladie.
S'il savoit ce qu'il coûte à le faire enterrer,
Il auroit regret à la vie.



L'Orgueilleux.

L'Orgueil donne souvent un ridicule étrange.
Taxile aime le faste & l'élevation,
Je le vis l'autre jour plein de confusion,
Pour avoir remarqué son ombre dans la fange.



Le Medecin Plagiaire.

Purgon est Plagiaire, & donne à l'Imprimeur
Un docte Manuscrit dont il se dit l'auteur;
C'est du moins ce qu'il veut que tout lecteur suppose.
Purgon est Médecin : c'est tout dire à mon sens.
Un homme accoûtumé d'assassiner les gens,
Peut il compter le vol pour quelque chose?

Eglé,



Eglé, chez Alcantor, jeune peintre, indiſcret,
Ponr vous faire tirer, dit-on, vous vous rendites.
On parla mal de vos viſites,
Le mal eſt que bien-tôt le peintre ſatisfait
Laiſſa ſon ouvrage imparfait.
Son confrere Lucas qui vous entendit plaindre,
S'eſt offert galamment d'achever le portrait;
Lucas eſt habile homme, il eſt aſſez bien fait,
Il pourra bien vous achever de peindre.



Epitaphe d'une Femme qui parloit beaucoup, Traduite de l'Eſpagnol.

Dans le fonds de ce monument
Une Femme eſt enſévelie
Qui, tant qu'elle eut un jour de vie,
Ne ſe tut jamais un moment.
Elle parloit à toute outrance,
Sa langue alloit comme un torrent,
Et ſon babil étoit plus grand
Que n'eſt à preſent ſon ſilence.

* Cette penſée eſt la même que nous avons raportée à l'Article de Furetiere dans le I. Volume de ce recueil, page 237. Voïez les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene. page 219.

Contre



Contre les Faiseurs d'Anagrammes.

Menage, sans comparaison,
J'aimerois mieux tirer l'oison,
Et même tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une Anagramme;
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée,
Et sur Parnasse nous tenons
Que tous ces Renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

* Cette Epigramme est de Colletet.



Sur ceux qui méprisent les Sermons où il y a de l'Elegance.

Damon qui n'eut jamais aucune politesse,
Veut qu'on prêche sans art & sans délicatesse,
Si l'on y manque, il fait beau bruit:
Laissons dit-il, les fleurs, ne cherchons que le fruit.
Damon, à la raison si vous vouliez vous rendre,
Vous sortiriez bien-tôt de vos vieilles erreurs,
La Nature a dû vous apprendre
Que pour avoir des Fruits, il faut avoir des Fleurs.

Le

Le doute levé.



Certain gros, gras, Prélat de Cour;
Disoit en souflant l'autre jour,
Je ne sais comment on peut faire
Quand de Rente on n'a pas cent mille bons écus.
Quelqu'un lui répondit : Monsieur, vôtre grand-
pere
Vous instruiroit bien là-dessus.



Sur les Eaux Minérales d'Aix la Chapelle.

Non, Monsieur Oliva, * non, je n'en boirai plus;
Vos Eaux d'Aix sont ma foi trop fades.
Quoi que vous me disiez pour vanter leurs vertus :
Elles ont plus fait de Cocus,
Qu'elles n'ont guéri de Malades.

* Fameux Medecin d'Aix la Chapelle.



L'Amant discret.

Jamais une Philis n'a receu le chagrin
De se voir par moi décriée.
Ma langue n'a point de venin,

Et la moindre faveur n'en eſt pas publiée.
Pour cauſer de pareils ſoucis
Mon ame n'eſt point aſſez baſſe;
Et jamais on ne voit noircis
Les lieux par où ma flame paſſe.



Sur le Buſte du Roi, par Varin.

Vous vous trompez, Varin, ce n'eſt point votre ouvrage;
Pour faire de Louïs une vivante image,
Quelqu'un des immortels a travaillé pour vous.
Je penſe le connoître, & ſi je m'en dois croire,
Le ciſeau d'un mortel ne fait point de ces coups,
Et ce marbre eſt taillé par les mains de la Gloire.



IMITATIONS DE MARTIAL.

Celles pour qui Philis conçoit de l'amitié
N'ont point longue part à la vie.
Que ma fatiguante Moitié
N'eſt-elle déja ſon amie!

Liv. IV. 24.



Paul au Cimetiére aujourd'hui
Enterre ſa ſeptiéme femme.

Il

Il n'eſt point de champ, ſur mon ame,
Qui ſoit ſi fertile pour lui.

Les deux précedentes ſont de Monſieur Viard.

Liv. X. 43.



Votre Mari, Themire, & votre Amant
A votre Fils refuſent l'aliment.
Pourroit il bien ce Fils n'être l'ouvrage
Ni de l'Himen ni du Concubinage?

Liv. X. 95.



Par tout où vous rendez viſite;
On ſent une agréable odeur,
Et vous trainez à votre ſuite
La boutique d'un Parfumeur.
Mais n'en ſoiez point orgueilleuſe
En êtes vous plus gracieuſe!
Vos regards en ſont-ils plus doux?
Vos traits plus fins? votre air plus tendre?
Mon Chien, ſi je veux l'entreprendre,
Sentira bien meilleur que vous.

Liv. III. 54.



Une Epigramme, à vous ouïr,
N'eſt qu'une mince bagatelle,

Qui n'eſt bonne qu'à réjouïr
Les ſots eſprits d'une ruelle:
Il vous faut de ce ſtile affreux
Dont Nadal * d'un Roi malheureux
Trace les malheurs & les crimes.
Egon, chacun a ſon eſprit,
Mes Vers ne ſont pas ſi ſublimes;
Mais du moins le monde les lit.

Liv. IV. 49.

* Auteur de la Tragedie de Saül.



Tu veux ſavoir de quelle humeur
Je prétends que ſoit ma Maîtreſſe?
Je ne veux point, Flaccus, qu'elle ait trop de rigueur;
Je ne veux pas auſſi qu'elle ait trop de tendreſſe.
Aimer trop & trop peu me paroît un défaut,
Ce n'eſt pas là ce qu'il me faut.
L'un donne du dégoût, & l'autre déſeſpere.
De ces extrémitez je cherche le milieu;
Et celle qui voudra me plaire
Doit aimer ni trop ni trop peu.

Liv. I. 58.



Je ne prétends point qu'Amarille
Recompense d'abord ma peine & mes langueurs;
Je fais peu de cas des faveurs
Dont la conquête est si facile.
Je veux quelle resiste à mes empressements,
Afin d'éprouver ma constance;
Mais je veux que sa resistance,
Pour ne me point lasser, ne dure pas long-tems.

Liv. IV. 38.

* Ces deux Epigrammes sont de l'Abbé de Chaulieu.



Quand l'empressé Damis est prié d'un festin,
Il ne se fait jamais attendre,
Et s'y rend dès le grand matin,
Tant il a peur d'oublier de s'y rendre.
Il frappe & trouve encor les Valets endormis;
Enfin le Portier ouvre en grattant son oreille:
Eh bien, lui dit Damis, le couvert est il mis?
Au bruit qu'il fait, le Maître en sursaut se reveille.
Qu'est-ce? C'est moi répond Damis.
Je suis, vous le voïez, diligent à merveille:

Et je ne manque point, lors que je l'ai promis.
Faites mieux, répond l'autre, & venez dès la veille.

Liv. VIII, 67.



Aspirant aux vertus sublimes;
Decien, vous suivez, dit-on,
Les sages & grandes maximes
De Traséas & de Caton;
Non pour aller tête baissée
Affronter la mort sans raison;
Et par un fin avancée
Immortaliser votre nom.
Votre vertu quoi que severe
Ne se prend point à cet apas;
Et c'est en quoi je vous prefere
Et Caton comme à Traséas.
Je sais en quels termes l'Histoire
Parle des exemples citez,
Et qu'il faut respecter la gloire
Des Heros que Rome a vantez.
Je les vante aussi bien que Rome,
Mais je fais encor plus d'état
De qui peut passer pour grand Homme
Sans l'aide de ces coups d'éclat.

Liv. I. 9.

Cette

* Cette Traduction tient plus de l'Ode que de l'Epigramme; cependant, si l'on s'en plaignoit, l'Auteur répondroit apparemment qu'il a trouvé cette pensée à son gré & qu'il la traitée comme il lui a plu, que c'étoit à moi de la laisser, si elle ne convenoit pas à mon recueil. Il n'y a point de replique à cela; en récompense celle qui suit est plus courte.



De nous lire vos vers faites nous le plaisir,
J'y trouve des beautez que n'ont point ceux des autres.
Je vois où vous voulez venir;
Ça, Monsieur, commencez à nous lire les vôtres.

Liv. I. 64.



Non, d'être libre, cher Paulin,
Vous n'avez jamais eu l'envie,
Entre nous, votre train de vie
N'en est point du tout le chemin.

Il vous faut grand' Chere, bon Vin,
Grand jeu, nombreuse Compagnie,
Maîtresse fringante & jolie,
Et robe du Drap le plus fin.

Il faudroit aimer au contraire
Vin commun, petit Ordinaire,
Habit simple, un ou deux Amis;

Jamais de Jeu, point d'Amarante;
Voïez si le parti vous tente,
La liberté n'est qu'à ce prix.

Liv. II. 53.



Lelius, ta verve caustique
Drape ce que je mets au jour.
De grace trève de Critique,
Ou fais imprimer à ton tour.

Liv. I. 92.



Conte.

D'un ton patétique & touchant
Un jour sur l'Amour pur le Pere André prêchant;
Eussiez vous, disoit-il, cette pudeur charmante
Qui brille dans un Cordelier,
Eussiez vous qui plus est la doctrine élegante
Qui dans un Capucin semble un don singulier;
Fussiez vous plus sobre qu'un Carme,
Plus humble qu'un Jesuite & moins ambitieux;
Sans l'amour tendre & pur qui touche, émeut, desarme,
Vous n'entrerez jamais au Roïaume des Cieux.

Autre.



Autre.

Jean recherchoit pour l'Himénée
Paquette l'émerillonnée.
Chacun disoit à Jean : Paquette a mauvais bruit ;
Son honneur est un grand peut-être.
Ah, dit Jean, la premiére nuit
Je saurai bien le reconnoître.



Epitaphe d'un Evêque.

Le bon Prélat qui gît sous cette pierre
Aima le jeu plus qu'homme de la terre,
Quand il mourut il n'avoit pas un liard.
Et comme perdre étoit chez lui coûtume ;
S'il a gagné Paradis, on présume
Que ce doit être un grand coup de hazard.



Triolet.

Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.
Vous n'aurez pas un bon succès,
Si je ne gagne mon procès.

Vous avez chez moi libre accès,
J'en demande chez vous un autre.
Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

* C'eſt un Juge qui parle à une belle Solliciteuſe.



Autre.

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus beau jour de ma vie.
Le beau deſſein que je formai
Le premier jour du mois de Mai!
Je vous vis & je vous aimai.
Si ce deſſein vous plut Silvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

Ranchin.



Sur un Miroir.

SONNET.

Miroir, Peintre & Portrait, qui donne, & qui reçois;
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer excepté en langage,
Et pour être animé n'as beſoin que de voix

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage:
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te deçois.

Les mains d'un Artisan au labeur obstinées
D'un penible travail font en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toujours & n'est jamais semblable.

* Ce Sonnet est du Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Bassompierre dont on a les Mémoires. Il a de grandes beautez comme le remarque le Pere Bouhours; mais il tombe dans l'affectation. Outre qu'il y a des fautes de langage comme *qui donne* pour *qui donnes*. Le Comte de Bussi est plein de ces sortes de negligences.



Conte.

Blaise voïant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit toute honte bannie;
Ça, païez moi, vîte, il est tems.
Laissez moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas;
Oh parbleu vous ne mourrez pas
Que je ne sois païé, dit Blaise.



Sur le Portrait du fameux Becker, Auteur du Monde enchanté.

Oui, par toi de Satan la puissance est bridée ;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait,
Pour nous ôter du Diable entiérement l'idée
Becker, suprime ton portrait.

* Cet Auteur étoit effroiablement laid.



A Messieurs Boileau & Perraut, sur leur dispute touchant la préference des Anciens *& des* Modernes.

Boileau, Perraut, ne vous déplaise ;
Entre vous deux changez de These :
L'un fera voir par le Lutrin,
Que la Muse nouvelle a le pas sur l'antique ;
Et l'autre par le saint Paulin
Qu'aux Poëtes nouveaux les Anciens font la nique.



Ma-



Madrigal.

Au tems heureux ou régnoit l'innocence;
On goutoit en aimant mille & mille douceurs,
Et les Amans ne faisoient de dépense
Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui sans l'opulence
Il faut renoncer aux plaisirs.
Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus païé qu'en esperance.

* Ce Madrigal est du Chevalier de Méré si connu par la delicatesse de ses Ouvrages.



A une Dame.

Bien m'y connois, & ne suis des plus bêtes.
Très peu s'en faut que ne soïez l'Amour;
Même croirois seurement que vous l'êtes.
Gentil Corsage, & minois fait au tour,
Friand souris tout comme en a le traitre;
On vous les voit; mais aussi ses défauts
Les avez tous. Perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage,
Qui l'eut jamais? C'est l'enfant de Paphos,
Et vous Climene. Or sus, sans vous déplaire,

Je vous dirai pour votre amendement
Qu'à tout cela réforme est nécessaire,
Reforme grande, écoutez donc comment;
Et profitez du Sermon salutaire.
Ja de l'Amour vous avez les appas.
Gardez les bien, tel meuble est nécessaire;
Mais sa malice est un fort vilain cas.
Mieux vous vaudroit, pour finir nos débats,
Cette bonté qu'a Madame sa Mere.

* Cette Epigramme est de Mr. le Marquis de la Fare, l'un des meilleurs Poëtes de notre tems.



Le Diogéne moderne.

MADRIGAL.

Philosophe de son métier,
La lanterne à la main, c'étoit là sa folie;
Certain Quidam cherchoit de quartier en quartier
Fille qui fut de tout point accomplie.
Graces à son destin heureux,
Au lieu d'une il en trouva deux.
Oui, malgré sa délicatesse,
En deux aimables Sœurs par delà ses souhaits
Il trouva des vertus, des talents, des attraits,
Du savoir, de la politesse,
Beaucoup d'esprit, plus encor de sagesse;
Enfin tout ce qui peut toucher.

Et

Et ce Diogene Moderne
N'aïant plus rien desormais à chercher
Leur fit present de sa lanterne.

* L'Auteur fit ce Madrigal pour accompagner une Lanterne dont il faisoit present à deux Demoiselles. On ne peut rien dire de plus spirituel sur un pareil sujet.



MADRIGAL

En envoïant à une belle personne des Vers sur Adam & Eve, & sur le Jugement de Pâris.

Et la fable & la verité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam trop épris de ses charmes
Renonce à de celestes biens.
Pâris met l'Asie en allarmes,
Et fait périr tous les Troyens.
C'est une Pomme infortunée
Qui d'une affreuse destinée
Fît tomber sur eux le couroux;
En voïant ces attraits si doux
Dont les Graces vous ont ornée,
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

* Ce Madrigal est de Monsieur Danchet dont j'ai parlé dans l'Article de M. Ferrand. Il est de Riom en Auvergne. On a de lui quelques Operas & d'autres Pieces de Théatre.

Il eſt de l'Academie Françoiſe, où il fut receu en 1712. & de l'Academie des Inſcriptions.



Sur une Fille qui étoit morte de la Jauniſſe.

La Fille qui cauſe nos pleurs
Eſt morte des pâles couleurs
Au plus bel âge de ſa vie.
Pauvre Fille, que je te plains
De mourir d'une maladie,
Dont il eſt tant de Medecins!

* Ces Vers furent chantez dans tout Paris où ces ſortes de penſées font toujours fortune. Ils ſont de François Maucroix celebre par les belles Traductions qu'il nous a données, ſoit ſéparement, comme celle de Sanderus, des Homelies d'Aſterius, de la Mort des Perſecuteurs par Lactance, du *Rationarium temporum* de Petau; ſoit conjointement dans le Recueil de Proſe & de Poëſie de Meſſieurs Maucroix & la Fontaine. Il avoit ete d'abord Avocat à Paris; mais il quita le Barreau, pour l'Aumuſſe, & fut Chanoine de Reims, où il mourut le 9. Avril 1708. âgé de quatre-vingt-dix ans. Ce qui ſuit eſt auſſi de lui.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe;
Mais toutefois ne preſſons rien,
Prendre Femme eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement,
Sages gens en qui je me fie
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y ſonger toute ſa vie.

* Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que ces deux Epigrammes ſont faites par l'Avocat & non pas par le Chanoine.

Tra-



Traduction d'une Epigramme de Martial.

Lise, dans la fleur de ton âge,
Tu n'eus point d'égale en beauté;
Aujourd'hui le même avantage
A Cloris n'est point contesté,
Les ans flètriront, je l'avoue,
Ses atraits que par tout on loue;
Les tiens sont pour jamais flétris,
Tu n'auras plus ni Lis ni Roses:
Le tems change ainsi toutes choses;
J'aimois Lise & j'aime Cloris.

Liv. VI. 40.

* Marot & Malherbe l'ont aussi traduite. Voiez pag. 44. de la I. Partie.



Philis perd tems à se parer,
Sa beauté ne peut plus durer;
Envain elle fait la Mignarde;
Chaque jour elle s'enlaidit.
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le Monde me le dit.



Im-



Impromptu d'un Poëte à qui on alloit donner un remede.

O merveilleux Apoticaire,
De toi je vais prendre un clistere;
M'en dût-il couter un écu:
Je n'en plaindrai point la dépense;
Tu vas me montrer ta science,
Et je te vais montrer le cu.



Conte.

Au mois de Mai, se baignant dans la Seine,
Certain Badaut y tomba dans un creux.
Quelques Nageurs se donnerent la peine
De l'en tirer: c'en étoit fait sans eux.
Entre leurs bras porté sur le rivage,
Il rapella ses esprits doucement;
Tant qu'a la fin aïant repris courage:
Beau Sire Dieu, cria-t-il hautement,
De me baigner si desormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer.
Oncque dans l'eau n'entrerai de ma vie
Qu'auparavant je ne sache nager.



Ma-



Madrigal.

La Raiſon n'eſt pas raiſonnable ;
Eſt fou qui s'en laiſſe charmer.
Elle me dit, Iris, que vous êtes aimable
Et me défend de vous aimer ;
Aime Iris, dit l'Amour, puiſqu'elle a ſçu te plaire ;
Profite des plaiſirs de ta jeune ſaiſon.
Ma foi l'Amour ſur cette affaire
Raiſonne mieux que la Raiſon.



Conte.

Chez un manant * Amontons & Picard,
Buvoient bouteille enſemble à Vaugirard :
Point ne parloient de procès ni d'affaire,
Phiſiciens tiennent pour l'ordinaire
Savant Devis & propos fructueux.
Sur la Clepſidre ils diſputoient entre eux ;
Picard diſoit : Je ne m'y fîrois guere,
Car m'avouerez, que petit à petit
L'eau diminue & le trou s'agrandit.
Le ruſtre oïoit attentif ce langage ;
Margué, dit-il, Monſieur l'a bien trouvé
Depuis ſix ans que je ſuis en ménage,
Ce qu'il dit-là m'eſt tout juſte arrivé.

* C'étoient

* C'étoient deux Illustres de l'Academie Roïale des Sciences. Le premier avoit inventé une nouvelle Clepsidre dont il a donné une description dans son traité des Baromettres.



Rondeau.

Un beau Garçon vigoureux & dispos
Pour votre amour a perdu le repos,
Aussi voïant qu'il tâche de vous plaire,
A ses desirs vous n'êtes point contraire;
Et pour lui seul vous nous tournez le dos.

Vous le rongez cependant jusqu'aux os,
Par complaisance il dépense un peu gros,
S'il continue, il se va bien-tôt faire
Un beau Garçon.

Toute les nuits il entre en votre clos,
Car le Mari vous a donné campos;
Rien ne s'oppose à l'amoureux mistére.
Mais consultez un bon Apoticaire,
De peur de faire assez mal à propos
Un beau Garçon.



Autre.

Sans un Rondeau n'est point un Patissier,
Pour proprement hacher patisserie,
Sans un exploit n'est jamais un Huissier

Pour

Pour fomenter Dame Chicanerie
Qui ronge tout avec sa dent d'acier.

Sans son balot ne va point un mercier,
Et le Jardin du plus gros Financier
Languit de soif & n'est que piétrerie
Sans un Rondeau.

Item pour faire une Chaise à dossier
Sans un rabot en la menuiserie,
Il faudroit être un peu plus que sorcier:
Un Poëte aussi seroit-il pas grossier
S'il prétendoit à la galanterie
Sans un Rondeau?

* Ce Rondeau est curieux par les trois sens differents du refrain; mais les Vers n'en sont pas dans leur ordre naturel; c'est encore un défaut qu'un Rond d'eau & un Rondeau ne soit pas le même mot.

Un Poëte aussi] l'Auteur fait ici Poëte de deux sillabes, il est de trois aussi bien que Poëme.



L'affaire embarrassante.

Je voulus l'autre jour donner en bonne étrenne
Mon cœur à la jeune Climene
Qui froidement le refusa;
La fiere Iris le méprisa.
Ce refus, ce mépris dégoutérent Lisette;
Je l'offris trop tard à Nannette,
La Belle s'en scandalisa.

En vain j'eus beau vanter ses feux & sa constance;
On le traita par tout avec indiférence.
Amarante n'en voulut pas,
Et Philis n'en fit point grand cas.
Oh Dieux! l'embarassante affaire
Qu'un cœur dont on ne sait que faire.

Mr. De Vin.



Contre Quinte & Quatorze on n'a jamais beau jeu:
L'on est en grand danger de perdre la partie;
Des plus sages Conseils toute la force unie
Ne sert de rien ou sert de peu.
Peuples qui vous liguez, qu'avez vous qui balance
Ou vôtre perte ou vôtre gain?
Combatant l'Espagne & la France,
Vous nous trouvez toujours Quinte ou Quatorze en main.

* L'Auteur fait allusion au noms des deux Rois, Philippe V. que les Espagnols apellent Quinto; & Louïs XIV. On fit une réponse à cette Epigramme. La pensée étoit que Quinte & Quatorze font beau jeu; mais que sans le point on n'est pas sur de la partie.



Sur



Sur un Roiaume qui avoit un excellent Roi & d'assez mauvais Ministres.

Avec un Pilote si sage,
Et de si mauvais Matelots
Le vaisseau fera-t-il naufrage?
Vaincra-t-il les Vents & les Flots?
S'il faut que je parle sans feindre,
Je ne sais plus qu'en augurer:
Les Matelots ne font tout craindre
Le Pilote tout espérer.



Conte.

Dans un Faubourg une Maison brûloit
Chacun y court comme on fait en tel cas.
L'un Saint Vincent à son aide apelloit,
L'autre Saint Jean, l'autre Saint Nicolas:
Le Maître dit le grand Diable vous tord;
Allez à Dieu tout droit, mieux il fera:
Car cependant qu'ils feront leur raport,
Vertu sans bieu ma maison brûlera.

* Ce Conte est attribué à Rousseau dans l'Edition de ses Oeuvres de 1712.; mais on l'a retranché dans celle de 1716.

Autre.



Autre.

Le jour qu'Iris cette gente Menade
Fut par l'Himen conjointe au beau Poupart,
Il vint au Temple avec mouches & fard;
Le Prêtre crut que c'étoit mascarade.
Le Prêtre n'eut tout le tort; Entre nous,
Point n'aurois su démêler qu'avec peine
Lequel des deux fut l'Epouse ou l'Epoux,
N'étoit qu'Iris avoit la panse pleine.



Autre.

Un Reverend à face guillerette
Oïoit le cas d'un jeune débauché,
Qui s'accusa que gente Bachelette
Avoit la nuit entre ses bras couché,
Combien de fois s'est commis le peché?
Trois fois sans plus, répond le Camarade,
Comment trois fois, dit le Pere fâché,
En une nuit! vous étiez donc malade?



A la Cour où le plus habile
N'a pas toujours un grand bonheur,

La

La charge la plus dificile
Eſt celle de Fille d'honneur.



Rondeau.

Au point du jour, quand l'Aurore étincelle
Je rencontrai cette jeune Pucelle
Pour qui j'ai tant de peine & de deſir;
J'en crus tirer alors plus de plaiſir,
Qu'elle brilloit d'une grace nouvelle.

Ce doux éclat qui paroiſſoit en elle,
Me la rendit plus fiere & plus cruelle;
Je tente en vain de la faire venir
Au point.

Mon bras diſcret & ma bouche fidelle
La reſpectoient ainſi qu'une immortelle;
Et ne pouvant, n'oſoient la retenir.
Je la requis ſeulement d'un ſoupir;
Mais je devois avoir pris cette Belle
Au point.



Autre.

La mine que tant vous vantez
Du Cavalier que frequentez

Ne

Ne peut aucunement me plaire,
Et m'étonne bien au contraire
Comme il a vos ſens enchantez;

Mes ſentiments ſont aheurtez
A vous dire vos veritez,
Deuſſiez vous pour cela me faire
La mine.

Ses plus illuſtres qualitez
Sont, Philis, que vous le portez;
Mais pardonnez, en cette affaire,
Si je dis qu'il vaut mieux vous taire;
Car autrement vous éventez
La mine.



Autre.

Comme cette Eau s'élance vivement;
Et dans ſon Lit retombe promtement,
Son jet humide & ſe courbe & ſe dreſſe;
A chaque flot s'entre-coupe, & ſe preſſe;
Sans qu'un repos calme ce mouvement.

Là mon eſprit révant profondément
Compare l'homme à ce froid élement:
Il ſe tourmente & s'agite ſans ceſſe
Comme cette eau.

Il croit voler jusques au firmament ;
Mais le trepas l'aterre en un moment,
De sa raison la fureur est maîtresse,
En même instant il s'éleve & se baisse,
Et son destin coule insensiblement
Comme cette eau.



Autre.

Un air charmant, une grace infinie
Ont dès l'enfance accompagné Clelie,
Un vieil époux eut soin de l'enrichir;
Et sans vouloir de nouveau s'asservir,
La Belle aux champs menne une douce vie.

Sa residence est une terre en Brie,
Où chaque soir nombreuse Compagnie
Va dans son Parc respirer à loisir
Un air charmant.

Table jamais n'a mieux été servie ;
De Violons une bande choisie
Fait du Château les Echos retentir;
Mais que l'on sent un dangereux plaisir ;
Lors que sa voix joint à leur harmonie
Un air charmant !

* Dans ce Rondeau aussi bien que dans celui qui commence par ce mot *La mine* &c. Le refrein est pris en trois sens differents.



Autre imité de celui de Voiture.

Ma foi c'eſt fait, je ne ſuis plus moi-même
Depuis trois jours que la Belle que j'aime,
En me liſant le Rondeau d'Iſabeau, *
M'a defié d'en faire un auſſi beau,
Ce qui me met dans une peine extrême.

Comment fournir à tant de vers en éme ?
Mais cependant étant ſur le ſeptiéme,
Plus qu'à demi déja de ce Rondeau
Ma foi c'eſt fait.

Si je pouvois faire encor le neufviéme,
Je pourrois bien paſſer outre au dixiéme:
Car je conçois l'onziéme en mon cerveau.
Si le douziéme y revient au niveau,
Je ne ſuis plus en peine du treiſiéme.
Ma foi c'eſt fait.

* Voïez la I. Part. pag. 75.



Pour mettre ſous le Portrait d'Antheine Arnaud Docteur de Sorbonne.

Savoir à fonds toute la Loi,
Eclaircir la Morale, & ſoutenir la Foi;
Renverſer Calvin & Pelage,

Remet-

Remetre dans son jour toute l'Antiquité,
Etre humble dans la gloire, & calme dans l'orage;
N'agir & ne soufrir que pour la vérité,
C'est ce qu'a fait celui dont vous voïez l'image.



Pour mettre sous le Portrait de Mademoiselle de Scuderi.

Sous le nom de Sapho, sous cet air noble & doux;
L'aimable Politesse habita parmi nous;
La modestie en elle au savoir fut unie,
Et son cœur fut encor plus grand que son genie;



Les Amis.

Les Amis de l'heure presente
Ont le naturel du Melon,
Il faut en essaïer cinquante
Avant que d'en trouver un bon;



Epitaphe d'un homme indiférent.

J'ai vêcu sans souci, je suis mort sans regret;
Je ne suis plaint d'aucun & je ne plains personne;
De savoir où je vais, c'est un trop grand secret,
Je le laisse à juger à Messieurs de Sorbonne.



Sur le livre de la pluralité des Mondes, par Mr. de Fontenelle.

Selon ce qu'écrit cet Auteur,
Le Firmament cache dans sa grandeur
Cent Mondes inconnus à ses yeux comme aux nôtres;
Si celui-ci de tous est encor le meilleur,
Grand Dieu! que sera-ce des autres?



Ha! que voila de beaux enfans!
Disoit un grand Seigneur au gros Colas leur pere;
Qu'ils sont frais, gaillards & puissans!
Nous autres gens de Cour, nous voïons au contraire
Les nôtres délicats, foibles & languissans,
Toûjours mal sains & toûjours blêmes:
Comment faites-vous donc vous autres Païsans?
Pargué, Monsieur, je les faisons nous-mêmes.



L'homme juste, selon le Sage,
Peche sept fois & davantage;
Et la femme juste combien?
Ma foi, le Sage n'en sçait rien.



J'ai perdu dans ce jour fatal
Mon Cocher, mon Cheval, ma Belle;
Le Cocher me servoit fort mal,
Ma Maîtresse étoit infidelle,
J'ai grand regret à mon cheval.



Un jour le Diable aïant trouvé
Saint Pacôme sur un privé,
Qui disoit tout bas ses Matines,
Lui dit d'un ton assez gaillard,
N'as-tu pas honte, vieux pénard,
De prier Dieu sur les Latrines?
A quoi le bon Saint lui repart,
Que cela ne te mette en peine;
Ce qui monte en haut Dieu le prenne,
Ce qui tombe en bas soit ta part.



Entre les noms fameux des Princes de ma race
Le mien paroît sans ornement,
Et n'ayant vécu qu'un moment
De toute leur grandeur je n'eus rien que la place
Où fut dressé ce Monument.
Ma mere avant le temps que je dûsse paroître,

Surprise d'un mal dangereux,
Voulut d'un effort genereux
Que de ses flancs ouverts vivant on me fit naître;
Pour renaître en Christ bien-heureux.
Ce grand excès d'amour nous fut un saint remede;
Dieu fit miracle en sa santé;
Pour moi j'entrevis la clarté,
Et les biens qu'à jamais dans le Ciel je possede
Sont les fruits de sa piété.

Mr. Chanut.



Sur le tonnerre qui tomba près du Roi Louïs XIII.

Voix errante du monde, invisible Courriere,
Illustre Renommée, amour des demi-Dieux,
Toi par qui les Vainqueurs triomphent en tous lieux;
Du grand nom de Louïs va remplir ta carriere.

De l'heureux siecle d'or l'innocence premiere
A repris dans son cœur son trône glorieux;
Il est craint de la Terre, il est cheri des Cieux;
C'est l'astre dont l'Europe adore la lumiere.

Le Nord & le Midi, les Alpes & les Mers,
Ont receu de sa main ou la mort ou les fers;
Il regit les mortels & ne craint point les Parques.

Il est le juste effroi des injustes Guerriers,
Sa foudre fait trembler les plus puissans Monarques;
Et la foudre du Ciel revere ses Lauriers.

* L'Auteur

* L'Auteur de ces Vers est M. le Maître, l'Orateur, frere de M. de Sacy, & neveu des Messieurs Arnaulds, duquel nous avons les Plaidoiers, la Vie de Saint Bernard, &c. il s'étoit occupé dans sa retraite à étudier l'Antiquité Ecclésiastique & Monsr. Le Nain de Tillemont a profité de ses Mémoires.



Sur l'abdication de la Reine Christine de Suede.

Cessez, peuples du Nord, d'admirer la victoire
Du Monarque indompté, qui d'une illustre ardeur,
Aux Guerriers Allemans imprimant la terreur,
Finit ses jours heureux dans le sein de la gloire.

L'admirable Christine ornera mieux l'histoire;
Ce mépris étonnant qu'elle a pour la grandeur,
Des plus fiers Conquerans efface la splendeur,
Et de son Pere même obscurcit la memoire.

Si Gustave a rangé des Princes sous ses loix;
De ses propres sujets Christine fait des Rois;
Il a pris des Etats, & sa fille les donne:

Il s'est acquis un Sceptre, elle quitte le sien;
Et montre à l'Univers en laissant sa Couronne,
Qu'on peut regner par tout & ne posseder rien.



Au Cardinal Mazarin.

On a tort de penser qu'il faille pour te plaire
Te chercher à toute heure & te suivre en tous lieux ;
Et pour tâcher d'avoir un regard de tes yeux,
Emploïer tant de temps dont la perte est si chere.

Tandis qu'on le presume, en vain chacun espere
De pouvoir obtenir un bien si precieux ;
Je te sers sans te voir comme l'on sert des Dieux ;
Et fais pour toi des vœux dans ce lieu solitaire.

Là dans un calme exemt des flots des passions ;
Je contemple en secret tes grandes actions,
Et là mes soins pour toi n'ont rien qui t'importune.

Montre que j'ai raison, Jules, & nous fais voir,
Que sous toi la vertu conduit à la fortune,
Et qu'on te fait la cour quand on fait son devoir.

* Ces Vers sont de M. l'Abbé Testu, de l'Académie Françoise. Il mourut le 10. d'Avril 1706. âgé de 80 ans. On a de lui un Recueil de *Stances Chrétiennes*, & quelques autres Ouvrages semez dans diferents Recueils.

AU



AU ROI.

Roi, le plus grand des Rois que le monde revére,
Trois Placets vous ont dit que je vous ai servi,
Que trois Lustres entiers j'ai vos armes suivi,
Et ma foi mes placets ne m'ont servi de guére.

J'allois de desespoir me couvrir d'une haire,
Quand passant au Parnasse, un chacun à l'envi,
Même de vos bienfaits Apollon tout ravi,
M'a juré que mes Vers obtiendroient mon salaire.

Loüis, je suis Poëte, & je fus Caporal,
Si je combatis bien, je ne rime pas mal;
J'ai dequoi couronner les plus illustres têtes.

Oüi, sans faire le vain, j'oserai me vanter,
Que je puis vous aider à faire vos Conquêtes,
Mais que nul, mieux que moi, ne les sçauroit chanter.



Je croïois être seul entre les Artisans,
Qui fût favorisé des dons de Calliope;
Mais je me range, Adam, parmi tes Partisans,
Et veux que mon Rouleau le cede à ta Varlope.

Je commence à connoître après plus de dix ans,
Que dessous moi Pegase est un Cheval qui chope ;
Je vai donc mettre en pâte & perdrix & faisans,
Et contre mon fourgon me noircir en Cyclope.

Puisque c'est ton métier de frequenter la Cour,
Donne-moi tes outils pour échauffer mon four,
Je te laisse Hippocrene & n'en veux boire goute.

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu ;
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute ;
Mais pour moi je travaille avec que plus de feu.

* Ces Vers sont de Ragueneau Patissier & Poëte, qui les fit pour Maître Adam Ménuisier de Nevers, & Poëte François.



Sur la coëffure d'une Dame qui avoit défié l'Auteur de faire des Vers sur les mots Fontange, Culbute, Coquericaut.

Certain jour qu'à Versaille on faisoit une fête,
Iris voulut la voir, mais ne sçachant comment
Se faire faire promptement
Trois touffes de rubans pour mettre sur sa tête ;
Elle obligea sa mere & son amant,
Pour satisfaire à son ardeur étrange,
D'y travailler dans le moment.
La mere entreprit la Fontange

Qui

Qui se rencontra comme il faut;
Les deux autres rubans firent de la dispute:
Pour l'appaiser Iris fit la Culbute,
Et l'Amant le Coquericaut.



Loüis plus digne du trône
Qu'aucun Roi que l'on aït vû,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des inpromptu:
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon;
Mais ce Conquerant habile,
A plûtôt pris une Ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.



AU ROI.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce seroit un peu trop de curiosité.
Cependant l'autre jour songeant à mes miseres,
Je calculois le bien de Vôtre Majesté.
Tout bien compté, j'en ai la memoire recente,
Et le calcul en est facile & court:
Il doit vous revenir cent millions de rente,
Qui rendent à peu près cent mille écus par jour;
Cent mille écus par jour en font quatre par heure.

Pour reparer les maux pressans;
Que le tonnerre a faits en ma maison des champs,
Ne pourrois-je obtenir, SIRE, avant que je meure,
Un quart d'heure de vôtre tems.

* Mr. Sanguin de Peronne, Auteur de ce Placet, obtint ce quart d'heure. Le Roi lui fit donner mille écus.



Mons étoit, disoit-on, pucelle
Qu'un Roi gardoit avec grand soin;
LOÜIS LE GRAND en eut besoin,
Mons se rendit, vous auriez fait comme elle.

* On prétend que c'est un inpromptu, qui fut fait en presence d'une jeune & jolie personne. Inpromptu, ou non, les Vers sont galans & naturels.



Sur une fille muette.

Amarante a des appas
A donner bien de l'envie;
Mais elle ne parle pas,
Ni n'a parlé de sa vie.
Dans le triste état qu'elle est,
Je l'aime, je la regrette;
Et cette fille me plaît
Autant que la plus parfaite.
Elle est riche, elle est muette,
Ah! le bon parti que c'est!



Vous que rien ne peut attendrir,
Et dont la rigueur sans seconde
Laisse cruellement perir,
Le plus fidelle amant du monde;
Ah! pour punir vôtre rigueur,
Ou pour vanger le malheureux Philene;
Que n'ai-je vos appas, adorable Climene?
Ou bien que n'avez-vous mon cœur?



Je faisois la guerre aux poissons;
Et preparois mes hameçons
Tout du long des bords de la Seine;
Lorsque je vis passer Climene;
Qui de vous n'en feroit surpris?
Je pensois prendre, je fus pris.



Vous qui découvrez dans les mains
Tous les accidens des humains,
Divine Chiromancienne,
Ne considerez point la mienne;
Et puis qu'un petit Dieu vainqueur
Fait qu'on vous aime plus qu'un autre;
Tout mon bonheur & mon malheur
Seront desormais dans la vôtre.



C'eſt trop abuſer de mes vœux ;
Ou rendez-moi mon cœur, ou donnez-moi le vôtre ;
Que feriez-vous de tous les deux ?
J'ai beſoin de l'un ou de l'autre.



Les viſites, Iris, paſſent trop promptement
Pour ſoulager mon mal extrême ;
Helas ! eſt-ce voir ce qu'on aime,
Que de ne le voir qu'un moment ?



Au défaut de ma voix recevez mes ſoûpirs ;
Ils vous diront, Tircis, en leur langage,
Que ſi le Ciel ſecondoit mes deſirs,
Je vous donnerois davantage.



Que le Ciel beniroit mes peines,
Et qu'heureux me feroit ce jour,
Si je pouvois pour vos étrennes
Vous donner tant ſoit peu d'amour !



O



O Dieux! Uranie, eſt-ce vous?
Maigre, défaite, inanimée,
Le Ciel qui vous a tant aimée,
A t-il ſi-tôt changé ſes graces en courroux?
Vous étiez autrefois des belles, des mieux faites;
Ah! que n'en étiez-vous toûjours!
Ou pour le repos de mes jours,
Que n'avez-vous été toûjours ce que vous êtes?



Ne trouver rien de beau que vous,
Sans ceſſe ſonger à vos charmes;
Etre chagrin, être jaloux,
Répandre quelquefois des larmes,
N'avoir point de repos ni la nuit, ni le jour,
Eſt-ce de l'amitié, Philis, ou de l'amour?



C'en eſt fait, il me faut mourir,
Et le ſeul deſeſpoir s'offre à me ſecourir;
Mais puiſqu'à vos faveurs je ne dois plus prétendre,
Accordez du moins à ma foi
Le ſouhait du grand Alexandre,
Que jamais Conquerant n'aille plus loin que moi.

Si



Si malgré mes soucis, malgré vôtre rigueur,
On me voit devant vous être de belle humeur,
Ce n'est pas qu'en effet je ne sois miserable:
Mais c'est que vous voïant avecque tant d'appas,
Je songe seulement que vous êtes aimable,
Et je ne songe plus que vous ne m'aimez pas.



L'Art aussi-bien que la Nature
Eût fait plaindre cette peinture;
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,
La gloire d'une ame fidelle
Est de souffrir sans murmurer.

* Ce Madrigal est fait pour un Tableau de sainte Catherine. Il est de Malherbe & on l'a oublié en son lieu.



Vous avez un fâcheux Epoux,
Vous avez un Amant qui n'est pas moins jaloux,
Malgré tout cela je vous aime.
Je connois bien que c'est une fureur extrême,
Que jamais vous ne m'aimerez.
Qui m'eut dit autrefois, un jour vous servirez
Sans avoir aucune esperance,
Et vos maux vous sembleront doux,

Je

Je ne l'euſſe pas crû; mais qui croiroit qu'en France
On trouvât une femme auſſi belle que vous ?



Puiſque l'abſence a trop peu de pouvoir
Pour flatter mes ennuis & ſoulager ma peine;
Allons, allons revoir Climene;
Si j'ai le déplaiſir de la voir inhumaine,
J'aurai du moins le plaiſir de la voir.



Il eſt vrai, Philis, je vous aime,
Mais n'en ſoyez point en couroux;
Si vous voyiez en moi, ce que je vois en vous,
Vous m'aimeriez du même.



Vous ſerez des meilleurs gendarmes
Et des meilleurs faiſeurs de Vers,
Lorſque vous ferez que vos Armes
Seront dures comme vos Vers;
Ou que vous ferez que vos Vers
Seront auſſi doux que vos Armes.



Vous me demandez bonnement,
Pourquoi, puiſque par tout on priſe vôtre amant,
J'en contredis le mariage:

Voici,

Voici, belle Philis, le mal que j'en prévoi;
S'il eſt beau, s'il eſt doux, d'eſprit & de corſage,
Qu'aurez-vous à faire de moi?



Sous ombre qu'autrefois Liſe eut quelque beauté,
Elle craint que par vanité
Je n'aille publier les faveurs que j'ai d'elle:
Elle s'y connoît mal, la pauvre Demoiſelle;
Pour moi qui m'y connois fort bien,
Par vanité je n'en dis rien.



Le plus avare homme de Rennes
Repoſe ſous ce marbre blanc;
Il mourut tout exprès le premier jour de l'An,
De peur de donner les Etrennes.



Liſe étoit ſi pleine de fard
Lorſque Le Brun fit ſa peinture,
Que ſa main n'imita que l'Art,
Penſant imiter la nature.



Cy gît le Seigneur de Cabonne,
Qui tracaſſoit plus que perſonne,
Il s'en venoit, il s'en alloit,

Il ne sçavoit ce qu'il vouloit;
On doute même s'il repose
Au reposoir de toute chose.



Réponse au Sonnet de l'Avorton.

Mere qui veux cesser de l'être,
Qui détruis ton ouvrage après l'avoir formé,
Et fais un sepulcre animé
De ce sein où je devois naître;
Laisse moi déplorer mon sort.
L'honneur, pour se vanger, me fait donner la mort;
Dans ton sein, malgré lui, je m'ouvris le passage;
Cet honneur offensé m'en punit à son tour,
Et me rend maintenant outrage pour outrage;
Et moi qui l'ai détruit, me detruit à mon tour.

* Voïez la premiere partie, page 220.



Songe de Patrix.

Je songeois cette nuit que de mal consumé
Côte à côte d'un Pauvre on m'avoit inhumé;
Que n'en pouvant soufrir le honteux voisinage
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire toi, Coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême,

Va

Va chercher tes Coquins ailleurs, Coquin toi-même:
Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien;
Je ſuis ſur mon fumier comme toi ſur le tien.

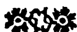
Sur le Portail d'une Egliſe plus grand que l'Egliſe même.

Paſſant qui voïez ce Travail,
Apprenez que plus loin ſe pouſſe l'entrepriſe;
Et que qui ſceut quêter le Portail à l'Egliſe,
Sait comme il faut quêter une Egliſe au Portail.

A Mademoiſelle de Scuderi, ſur ſa Fauvette.

Voici quel eſt mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaiſe à mon Oncle, elle a du jugement.

* Ce Madrigal eſt de Mademoiſelle Deſcartes, Niéce [illegible] célebre Philoſophe. On ſait que ſelon ſes Principes [illegible] Bêtes ne ſont que des Automates.

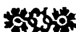


Imitations de Martial.

Climene à m'époufer donne toute fa peine,
Moi je ne veux point de Climene;
Car elle a cinquante ans paffez,
Elle eft trop vieille & ne l'eft point affez.

Liv. X. 8.

* On a oublié cette Epigramme à l'Article du Comte de Buffi Rabutin. On n'a pas voulu en priver le Lecteur, d'autant plus que c'eft une de fes meilleures.



Sais tu bien que Meffire André
De Medecin eft devenu Curé?
Tu ris de la Metamorphofe!
Medecin & Curé c'eft pour lui-même chofe.
Ces deux emplois font fort peu diferents.
Il croit qu'après avoir fait mourir plus de gens
Que la Faim, la Pefte, & la Guerre,
Il eft jufte qu'il les enterre.

Liv. I. 48.



Je voudrois bien vous demander
D'où vient que vous & votre Femme,
Si femblables en tout, tous deux foi, fans ame,
Vous ne pouvez vous accorder?

Liv. VIII. 35.

Ma-



Madrigal.

L'autre jour épanchant cette liqueur divine
Dont nos plaiſirs & nous tirons notre origine,
Iris qui s'inondoit de ſes aimables flots,
Fit une ſi charmante mine;
Que j'entendis l'Amour dire ces propres mots:
Vite, vite, qu'on la deſſine
Pour mon cabinet de Paphos.



Placet d'un Comedien malfait; mais bon Acteur.

Ma taille, j'en conviens, n'eſt ni haute ni belle;
Mes Rivaux ſont ravis qu'on me la trouve telle,
Mais, grand Prince, après tout ce n'eſt pas là le fait.
Recevoir le meilleur eſt, dit-on, votre envie;
Et je ne ſerois pas venu de Varſovie,
Si vous aviez promis de prendre le mieux fait.

* Ce Comedien eſt le Grand, qui a compoſé quelques petites Comédies en Vers.



Madrigal.

Iris, ne croïez pas qu'une flame nouvelle
Me faſſe ailleurs porter mon choix:
On peut, en vous voïant, devenir infidelle;
Mais c'eſt pour la derniere fois.

FIN DES EPIGRAMMES.

I.

TRAITÉ

De la vraie & de la fausse Beauté dans les Ouvrages de l'Esprit & particulierement dans l'Epigramme.
par P. Richelet.

II.

OBSERVATIONS

Sur l'Epigramme, le Sonnet, le Rondeau, le Madrigal, & les petits Contes en Vers.

III.

DIGRESSION

Sur le Stile Marotique.

IV.

Abregé des REGLES de la Versification Françoise, par P. Richelet.



TRAITÉ DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE BEAUTÉ DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

CHAPITRE I.

Pourquoi les hommes jugent si diversement des ouvrages d'esprit.

ON ne sçauroit trouver d'autre cause de cette extrême diversité d'opinions, qui partage les gens même les plus éclairez, lorsqu'ils veulent juger du merite d'un ouvra-

* Ce Traité est une traduction que Richelet nous a donnée de la Dissertation préliminaire que Messieurs de Port-Roïal ont mise à la tête de leur *Delectus Epigrammatum*,

ouvrage, que le peu de soin que l'on a de consulter sa raison. Presque personne ne juge des choses sur des principes certains ; & on ne forme la plûpart de ses décisions, que sur de premieres impressions, contre lesquelles on ne peut être assez en garde lors qu'on veut juger sainement.

C'est ce qui fait qu'il y a eu si peu de gens, qui se soient mis en peine de se former une idée claire & distincte de la véritable beauté, qui pût leur servir de regle dans leurs jugemens ; & qu'au contraire, dès qu'une chose fait plaisir on décide hardiment qu'elle est belle. Cependant il n'y a point de regle plus fausse, & la beauté feinte & masquée, fait sur la plûpart des esprits un effet que souvent la véritable beauté n'y sçauroit faire. Il n'y a rien d'assez mauvais pour n'être au goût de personne, & il n'y a rien d'assez parfait pour être au goût de tout le monde. Combien voit-on de gens grossiers charmez d'une musique desagréable? combien de fois les Théatres ont-ils retenti d'applaudissemens à la veuë des contorsions ridicules d'un Farceur? pendant qu'il se trouve des gens qui ne sont point, ou sont très-

très-peu touchez des beautez des plus excellens Poëtes : tant il est vrai que la coûtume & le sentimens des autres détermine presque toûjours nôtre goût.

Si on veut donc éviter cet embarras de décisions équivoques, il faut avoir recours à la lumiere de la raison. Elle est simple & certaine, & c'est par son moïen qu'on peut trouver la vraie Beauté naturelle : & c'est sur cette Beauté naturelle qu'on doit se regler, il faut être persuadé que plus on s'en approche, plus un ouvrage est parfait ; plus au contraire on s'en éloigne, plus un ouvrage est imparfait. Elle nous conduira d'abord à la nature ; elle nous apprendra pour regle génerale qu'une chose est belle, lors qu'elle a de la convenance avec sa propre nature, & avec la nôtre. Si l'on trouve par exemple de la difformité dans un corps, à cause qu'il est ou trop grand ou trop petit, ce n'est que parce qu'il s'éloigne de la nature également opposée à l'excès & au défaut. Cette regle est génerale pour toutes les choses qui nous choquent, où nous trouverons toûjours en les examinant

bien, un excès ou un défaut qui s'éloigne de la nature.

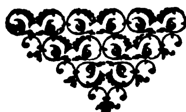
Mais afin qu'une chose soit belle, il ne suffit pas qu'elle convienne à sa nature, il faut encore qu'elle ait rapport à la nôtre : nous avons en nous deux parties, une ame & un corps organisé, & c'est ce qui nous donne des inclinations & des répugnances qui nous font aimer ou haïr. Notre veuë est réjouïe par certaines couleurs ; il y a des sons qui nous chatouillent l'oreille, & notre ame, comme nos sens, se plaît à ce qui flatte ses affections, & a de l'aversion pour ce qui leur est contraire. Mais il ne faut pas juger de la nature, par rapport à tout le monde. Il y a des naturels faux & des esprits de travers ; & c'est sur un esprit bien fait & un bon naturel qu'il faut se regler, quand on veut connoître la nature.

Un des principaux avantages de la vraie Beauté, c'est qu'elle n'est ni variable ni passagere ; mais qu'elle est constante, certaine, & au goût de tous les tems. Car quoi qu'il y ait des esprits assez dereglez pour la mépriser, ils sont en petit nombre, & la force de la raison peut enfin les ramener à la verité.

Et

Et si la fausse beauté a ses Partisans, elle ne sçauroit les garder long-temps contre la nature qui leur inspire du dégoût pour ce qui ne vient pas d'elle, & comme dit Ciceron : *Le temps détruit les chimeres de l'opinion, & confirme les jugemens de la nature.*

Si nous voulons appliquer ces regles au discours, il faudra dire qu'un discours est beau, lors qu'il convient aux inclinations naturelles de notre ame & de nos sens : & comme il y a dans le discours, le son, les paroles, & les pensées ; il faut, afin qu'il soit beau, que toutes ces choses conviennent à la nature de notre ame & de nos sens. C'est pour cela que nous allons les expliquer par ordre. Nous parlerons d'abord du son.





CHAPITRE II.

Du Son. *Qu'il n'est pas facile & ordinaire de faire sentir la force de la pensée par le son des paroles. Que tous les hommes ont naturellement dans l'oreille de quoi juger de la douceur ou de la rudesse du son.*

ON peut placer la premiere partie de cette beauté naturelle dans le Son, que nous distinguons des paroles, en ce que dans celles-ci, on cherche l'énergie & la signification propre; au lieu qu'on ne considere dans le son, que la douceur ou la rudesse qui nous chatouille ou qui nous blesse l'oreille. On doit peindre pour ainsi dire, par le son des paroles, les choses dont on veut parler; se servir d'accens lugubres dans les choses tristes, de mots court & pressez quand on veut exprimer la vîtesse & la précipitation; & faire sentir par le son même des mots qu'on emploie, toute l'aigreur & la colere qu'on veut témoigner.

Cette espece de beauté est aisée à remarquer

marquer dans les discours qu'on prononce de vive voix ; mais on s'y attache rarement dans ce qui n'est fait que pour être leu dans le silence. Virgile l'a employé avec succès, & a quelquefois exprimé très-naïvement la lenteur ou la vîtesse par la seule cadence du vers ; mais encore une fois cela est rare, il n'y a guere d'autre Poëte que Virgile qui l'ait observé ; & à parler naturellement, le son n'est fait que pour les oreilles.

Cette beauté, quoique peu considerable, ne laisse pas néanmoins d'être naturelle & d'être même apperçue par le peuple. Il n'y a point d'homme quelque grossier & quelque ignorant qu'il soit, qui n'ait naturellement de l'aversion pour ce qui est imparfait & estropié, & ne sente au contraire ce qui est achevé & fini ; c'est ce que Ciceron explique si bien dans son Orateur. „ L'O-
„ reille, dit-il, ou pour mieux dire, l'a-
„ me par l'entremise de l'oreille, a dans
„ soi-même une espece de mesure de tous
„ les sons, elle juge de ce qui est ou trop
„ long ou trop court & attend toujours
„ quelque chose d'entier & de mesuré.
„ Elle s'apperçoit que certaines choses
„ sont tronquées, & n'ont pas une juste

„ mesure, & elle est blessée de ce qu'on
„ leur a retranché ce qui les auroit ren-
„ duës parfaites. Mais les oreilles ont
„ une aversion bien plus forte pour ce
„ qui est trop étendu, & qui va au delà
„ des bornes naturelles; car le trop, qui
„ est vitieux en toutes choses, blesse
„ dans cette occasion infiniment davan-
„ tage que le défaut contraire. Il est
„ vrai, que le peuple ne connoît ni les
„ pieds, ni la quantité, il ne sçait dire
„ ce qui le blesse, il ne pourroit expli-
„ quer ce qui le choque; & néanmoins
„ on peut dire que la nature elle-même
„ a pris soin de nous mettre dans l'oreil-
„ le de quoi juger de la quantité des sil-
„ labes & de quoi connoître les longues &
„ les brêves sans étude & sans preceptes.

****

CHAPITRE III.

Que c'est avec justice qu'on veut que les Poëtes aient égard au son. Il y en a beaucoup dont les vers sont durs, & d'autres dont ils sont trop harmonieux.

IL faut donc que celui qui veut faire quelque chose qui convienne à la na-
ture,

ture, s'attache à chercher cet agrément du son, & on l'exige des Poëtes avec d'autant plus de justice, que la Poësie n'est qu'un discours mesuré, renfermé dans une certaine quantité de paroles, pour faire plus de plaisir à l'oreille. C'est pourquoi on ne sçauroit assez se récrier contre ces Poëtes, qui contens d'arranger des paroles, & d'en mésurer les sillabes, n'ont aucun égard à ce qui peut chatouiller l'oreille ou la blesser. Il y a bien des Poëtes François à qui on peut reprocher ce défaut; mais Ronsard parmi les Anciens, & Chapelain entre les Modernes ont excellé dans les transpositions & dans la dureté des vers. Il y en a tant d'exemples dans ces deux Auteurs & dans un fort grand nombre d'autres, qu'il seroit inutile de les rapporter.

Mais comme c'est un grand défaut de n'avoir dans les vers aucun égard à l'oreille, puisque, comme nous l'avons déja dit, c'est pour elle que le vers est fait; ce n'en est pas un moindre de s'attacher uniquement à lui faire plaisir. Il y a des Poëtes épris d'une trop belle cadence & d'un beau son qui ne font nulle attention aux pensées; c'est ce qui a produit tant de sottises harmonieuses, &

ce nombre presque infini de vers où l'on ne trouve que des paroles. Ce dernier défaut est celui où tombent plus ordinairement ceux qui par une grande lecture des Poëtes, ont acquis la facilité de trouver sur le champ des Phrases poëtiques, & de les renfermer aisément dans la mésure d'un vers; car comme ils sont pleins de termes choisis, ils s'en servent pour farder, si on peut parler ainsi, des pensées basses & frivoles. On trouve par tout de ces sortes d'ouvrages, où ceux qui n'y regardent pas de près, se laissent aisément séduire par la beauté & par la cadence du vers. Cependant les répetitions & les redites ennuient, & on se lasse enfin de ne trouver que des paroles. On trouve dans presque tous les Recueils un grand nombre de ces vers bien mésurez qui ne disent rien.



Chapitre IV.

Quel doit être le rapport entre les termes dont on se sert & les choses qu'on traite.

IL faut à present parler du rapport des choses & des paroles avec la nature. En

En quoi nous dévons considerer deux sortes de nature, celle des choses dont on parle, & celle des personnes à qui on parle, ou pour qui l'on écrit.

Or toute la liaison qu'il doit y avoir entre les paroles & les choses qu'on dit, consiste à se servir de termes grands & élevez pour les choses grandes, & de termes simples pour les choses simples. Il est vrai qu'il faut de la simplicité dans toute sorte de stile; mais cette simplicité n'est pas ennemie du sublime & de la véhemence; & ce n'est pas un moindre défaut de se servir de paroles simples pour exprimer des choses sublimes & magnifiques, que si pour en exprimer de médiocres & d'ordinaires on emploioit des termes empoulez. De l'une & de l'autre maniere on s'éloigne également de cet accord avec la nature, dans lequel nous avons déja dit que consiste toute la beauté.

C'est pourquoi le discours ne reçoit pas indifferemment toutes sortes de figures; mais aussi il ne les rejette pas absolument. Il y a des endroits où elles siéroient bien, il y en a où elles font mal, & tout le secret consiste à concilier parfaitement les paroles dont on se

ſert avec les penſées qu'on veut exprimer.

Une choſe qu'il eſt très-important de remarquer & à laquelle néanmoins peu de gens ont fait attention, c'eſt qu'afin que les termes répondent parfaitement aux penſées, il ne faut ni regarder les choſes comme elles ſont en elles-mêmes, ni telles que les ſçait celui qui parle ou qui écrit; mais par rapport ſeulement à ce qu'en ſçavent ceux qui liſent ou qui entendent. Et comme au commencement d'un diſcours, on ſuppoſe que l'Auditeur a très-peu de connoiſſance des choſes dont on lui va parler, il faut en termes ſimples lui donner une teinture de ce que vous allez dire, afin de vous faire un plan ſur lequel vous bâtirez enſuite. C'eſt pour cela que quelque énorme que ſoit l'action dont on va parler, il n'eſt pas permis de s'emporter qu'on n'ait prévenu l'Auditeur, & préparé ſon eſprit par quelque choſe qui juſtifie l'emportement & l'indignation de celui qui parle. C'eſt-là le défaut ordinaire de ceux, qui ſans avoir animé les eſprits de leurs Auditeurs, qui ne ſçavent encore ce qu'on leur demande, mettent tout d'un coup en uſage ce qu'ils ont

ont de plus ardent & de plus vif.

Virgile commence d'une maniere ſimple.

Je chante les combats & cet homme pieux ;
Qui des bords Phrigiens, conduit dans l'Auſonie ;
Aborda le premier les champs de Lavinie.

L'Auteur d'Alaric, ſans avoir préparé les eſprits, commence tout d'un coup par ce vers pompeux.

Je chante le Vainqueur, des Vainqueurs de la terre.

Cette regle doit principalement s'obſerver dans les Epithetes, qui s'accordent toûjours mal avec les choſes à quoi on les joint, pour peu qu'elles s'éloignent de l'idée que l'Auditeur doit en avoir. C'eſt ſur cela qu'il y a des gens qui blâment le commencement de Lucain.

Je chante cette guerre, en cruautez féconde ;
Où Pharſale jugea de l'Empire du Monde,
Et ſervant de théatre à de fameux revers,
Mit enfin à la chaîne & Rome & l'Univers.
Guerre plus que Civile.

Lucain, dit-on, pouvoit fort bien ſe ſervir de cette épithete *plus que Civile*, s'il

s'il avoit déja décrit la Bataille de Pharsale ; mais c'est anticiper sur ce qu'il doit dire, que de prévenir ainsi le Lecteur, qui ne s'attend à rien de semblable: en un mot c'est manquer à ce precepte d'Horace qui dit, qu'*il ne faut pas donner de la fumée après avoir fait briller du feu ; mais qu'il faut faire préceder le feu par la fumée.*

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.
Art. Poët.



CHAPITRE V.

De quelle maniere les paroles doivent convenir à nôtre esprit. D'où vient l'aversion naturelle que nous avons pour les termes hors d'usage ; quel égard on doit y avoir.

CE seroit peu que les paroles qu'on emploie convinssent au sujet qu'on traite, si elles ne convenoient encore à ceux pour qui l'on écrit. Et on peut dire d'abord que nous avons tous de l'aversion pour les façons de parler qui sont hors d'usage, basses, & impropres ; & que cette aversion nous vient plûtôt de la

la nature que de quelque sentiment particulier : car quoiqu'elle soit en quelque maniere fondée sur l'opinion, & qu'il dépende precisément de la volonté des hommes, qu'un mot soit plus en usage & plus élegant qu'un autre ; néanmoins c'est la nature qui nous inspire du dégoût pour ceux qui ne sont point du bel usage, & qui au contraire nous fait trouver du plaisir dans ceux qui sont propres & usitez. Tout ce qui n'est pas conforme à la raison nous blesse, & rien ne lui est plus contraire que de laisser les mots d'usage, pour se servir de termes extraordinaires & étrangers.

Outre cette aversion naturelle nous en avons une autre precisément d'opinion; car comme les mots hors d'usage sont generalement rejettez dans le monde, nous y attachons une idée de dégoût & de mépris, & on ne sçauroit les prononcer en nôtre presence sans renouveller cette idée désagreable.

Mais que l'aversion que l'on a d'ordinaire dans le monde pour les termes impropres, vienne de l'opinion ou de la nature, un sage Ecrivain doit sans repugnance s'accommoder à l'usage. Et quoi qu'il sçache que cet usage est variable

ble & qu'il ne durera pas toûjours, il doit mieux aimer plaire au moins pendant un temps, que de ne plaire jamais. Il faut feulement qu'il prenne garde de ne pas affecter ces nouvelles façons de parler qu'on voit tous les jours naître à la Cour & dans les ruelles. Leur vie, fi on peut fe fervir de ce mot, n'eft pas affez longue pour meriter d'être emploiées dans un ouvrage confacré à l'immortalité. Outre qu'elles fe fentent toûjours d'une affectation qui ne fait pas plaifir à tout le monde, & qui eft très-capable d'ôter du poids & de l'autorité à un difcours.

Il y a donc dans le choix des mots & dans l'élegance du difcours, une certaine beauté qui à la verité n'eft pas à négliger; mais fur laquelle néanmoins on ne peut conter que pour un temps, puifque elle dépend de l'opinion fur laquelle l'ufage eft fondé, & qu'elle peut feulement durer autant que cet ufage. C'eft pourquoi ceux qui écrivent pour l'immortalité, doivent chercher un moien de plaire de plus de durée, & s'attacher à mettre dans leurs ouvrages des beautez qui ne dépendent pas de l'opinion & du caprice. Telle eft cette convenan-

ce

ce des paroles avec les choses dont on parle, que nous allons expliquer tout à l'heure.



Chapitre VI.

Qu'il peut y avoir entre les termes dont on se sert & l'esprit de l'homme, une convenance plus particuliere que celle qu'on vient d'expliquer.

SI on veut examiner de bien près la nature de l'esprit humain & rechercher avec soin les sources du plaisir, on trouvera que notre esprit a beaucoup de force jointe à une grande foiblesse, & que ce sont ces deux extrémitez opposées qui nous rendent la diversité si agréable. La force de notre esprit nous fait rebuter d'une trop longue inaction, & sa foiblesse ne nous permet pas de l'avoir toûjours tendu. De là vient que la même chose ne sçauroit toûjours plaire; de là vient que dans la Musique notre oreille ne s'accommode pas d'un concert & d'une mesure trop parfaite, & que les Musiciens qui l'ont remarqué, ont introduit de faux tons qu'ils appellent

lent diſſonnances ; de là vient enfin, que l'exercice du corps qui nous plaît le plus, nous fatigue quand il dure trop, & que ce qui étoit d'abord un plaiſir devient enfin un ſupplice.

Tout cela a ſon application dans le diſcours, & l'on peut dire même que c'eſt-là où la nature eſt la plus tendre. Elle ne ſçauroit ſoûtenir long-temps un diſcours élevé & véhement ; mais auſſi elle ſe laſſe du ſtile rampant, & qui ne s'éleve jamais. Il n'y a point d'Auditeur, point de Lecteur qui n'aime tour à tour le haut & le bas, le repos & l'action ; & c'eſt ce qui rend d'une neceſſité indiſpenſable cette diverſité qui ſçait mêler à propos la douceur avec l'emportement, & qui allie ſi bien les choſes communes avec les plus élevées.

Il eſt vrai, qu'on peut dire, que ces préceptes n'ont guere d'application dans les Epigrammes qui à cauſe de leur briéveté ne peuvent pas être ſi diverſifiées. Mais quoique ces regles ſoient génerales, nous ne devons pas nous ſçavoir mauvais gré d'en avoir parlé, parce que la plûpart des choſes que nous avons à dire dépendent de ces premiers principes, & ſur tout le choix & l'uſage des mé-

métaphores, qui ne contribuënt pas peu à la beauté de la Poësie, selon qu'on les emploie bien ou mal. Car si nous voulons chercher avec attention pourquoi l'esprit de l'homme se plaît aux métaphores, nous n'en trouverons pas d'autre raison que celle que nous venons d'expliquer, c'est-à-dire, cette foiblesse de la nature qui se rebute de la verité toute simple & toute nuë, & qu'il faut égaier par des métaphores qui s'éloignent un peu du vrai. Voilà le bon usage de la métaphore, il faut s'en servir comme les Musiciens se servent des dissonnances, pour empêcher l'ennui que causeroient des sons trop unis & trop parfaits. Mais il ne faut pas peu de prudence & de précaution pour connoître les occasions où on doit se servir de métaphores, & sçavoir s'il faut les emploier souvent. Ce qu'on peut dire en general, c'est que les métaphores, les hyperboles & toutes ces figures qui s'écartent de la maniere ordinaire de parler, ne se font pas souhaiter par elles-mêmes. Elle ne sont à proprement parler que des remedes au degoût de la nature, ainsi il faut les mettre en usage avec beaucoup de modération. C'est ce

qui

qui a fait dire à Quintilien, qu'en se servant rarement de ces sortes de figures, on embellissoit le discours, & qu'en les emploiant souvent on le rendoit obscur & ennuieux.

Le stile trop métaphorique & trop figuré se trouve dans bien des ouvrages, & nous en donnerons tout à l'heure des exemples. Ce qu'on peut toûjours observer, c'est qu'il ne faut pas être là-dessus d'une si grande séverité, & qu'on ne doit regarder comme métaphoriques, que ces façons de parler qui s'éloignent absolument des termes propres & ordinaires, & qui offrent à l'esprit deux idées à la fois: ainsi quand il se trouve des métaphores si fort en usage qu'elles sont devenues comme propres, & qu'elles ne signifient précisément que la chose dont on veut parler, on doit les mettre plutôt au rang des expressions propres que des façons de parler métaphoriques, & il faut bien se donner de garde de les comprendre sous le nom des figures que nous condamnons.



CHAPITRE VII.

Du Stile métaphorique.

QUoique le ftile figuré fe fouffre plus volontiers dans les vers que dans la profe, il faut avoüer néanmoins que les Poëtes en doivent ufer avec beaucoup de ménagement & de retenue, & que le principal ornement d'un ouvrage d'efprit, doit fe tirer de la fimplicité. Ceux-là font donc bien loin de la vraie beauté, qui jouent, pour ainfi dire, continuellement la Comedie, tant ils affectent de s'éloigner de la nature, en ne difant rien d'une maniere commune. Les chofes ne paroiffent point chez eux telles qu'elles font en elles-mêmes; ils élevent, abbaiffent, augmentent, diminuent, en un mot il n'y a rien qu'ils ne déguifent & ne rendent méconnoiffable. C'eft pour cette raifon que les Epigrammes trop pleines de métaphores & d'allégories font ridicules, telle eft la fuivante de l'Abbé Cottin.

Lors

Lors que de mon amour, vos beaux yeux s'apperçurent,
Il étoit si petit qu'il ne pouvoit marcher,
Toûjours auprès de vous il venoit s'attacher;
Mais depuis les aîles lui crurent:
Iris, que vôtre cœur n'en soit pas desolé,
Il est devenu grand, il s'en est envolé.



CHAPITRE VIII.

La vérité doit faire la premiere beauté des pensées. La fausseté en est le plus grand défaut. Epigrammes fausses.

NOus allons presentement traiter des pensées qui, comme nous l'avons déja dit, doivent convenir aux choses & aux personnes. Elles conviennent aux choses lorsquelles sont vraies, propres, & tirées du fonds du sujet; & aux personnes, lorsqu'elles s'accommodent aux mouvemens que nous a donné la nature.

La verité est ce qu'on doit d'abord chercher dans une pensée; on ne peut pas dire que la fausseté convienne à aucun sujet, & elle ne peut être agréable qu'autant qu'elle a l'apparence de la verité

rité. C'est pourquoi la source de la beauté est dans la verité, & la fausseté au contraire ne fournit rien que de mauvais.

Mais le faux n'est pas seulement opposé au fonds du sujet, il l'est encore aux personnes pour qui on le traite. Car la nature a inspiré à tout le monde tant d'amour pour le vrai, & tant d'antipatie pour la fausseté, que les choses mêmes qui ont fait le plus de plaisir quand on les a crues vraies, deviennent insupportables dès qu'on en découvre le faux. C'est pour cette raison qu'on doit mépriser, un fort grand nombre d'Epigrammes qui roulent principalement sur des pensées fausses, comme celle-ci.

Quoique par une étrange & soudaine rigueur
Il semble qu'aujourd'hui Climene me confonde,
Le Cloître ne doit point étonner ma langueur;
Et c'est le seul espoir où mon amour se fonde,
Que n'ayant plus le choix de sortir de mon cœur,
Il est bien mal-aisé qu'elle sorte du monde.

Y a-t-il rien au monde de plus faux que ce raisonnement, & peut-on tirer une conséquence plus éloignée, que de dire que sa Maîtresse n'aura pas la liber-

té

té de se retirer dans un Cloître, parce qu'il ne lui est pas possible de ne la point aimer.

Que si on vouloit chercher la raison pourquoi tant de personnes se servent de pensées fausses, on trouveroit que ce n'est pas la nature qui les y conduit, mais la paresse qui les y porte. Car on n'a recours à la fausseté, que faute de pouvoir tirer du fonds de son sujet de veritables beautez. La verité est fixe, elle est bornée, le mensonge est vague & incertain; & c'est pour cela que l'une est difficile à trouver, & que l'autre se presente d'abord, & doit être méprisable, par cela même qu'il est trop aisé à rencontrer.

La fausseté ne consiste pas seulement à dire d'une chose, ce qui n'est point, elle consiste encore quelquefois à donner aux personnes des sentimens contraires à ceux qu'ils devroient naturellement avoir. Comme, par exemple, lors qu'on suppose un homme en colere dans une occasion où il devroit être dans une situation tranquille; ou qu'on le dépeint tranquille & moderé dans une occasion où il devroit vraisemblablement être agité de la colere la plus violente.

CHA-



CHAPITRE IX.

Il ne faut point charger les pieces de Poësie d'un grand nombre de pensées tirées de la Fable.

LA fausseté est un très-grand defaut, & peut-être celui de tous qui s'étend le plus loin. On peut d'abord comprendre sous le nom de fausses toutes les pensées tirées de la Fable, qui sont la ressource ordinaire des Poëtes qui n'ont rien pensé eux-mêmes. On trouve dans beaucoup d'Auteurs plusieurs pieces qui ont ce defaut; tel est le Sonnet suivant, il est de Ronsard.

Je ne suis point ma guerriere Cassandre
Ni Mirmidon, ni Dolope soudart,
Ni cet Archer dont l'homicide dard
Tua ton frere & mit ta Ville en cendre.

Un Camp armé pour esclave te rendre;
Du Port d'Aulide en ma faveur ne part;
Et tu ne vois au pié de ton rampart
Pour t'enlever mille barques descendre.

Helas je suis ce Corebe insensé!
Dont le cœur vit mortellement blessé,
Non de la main du Gregois Penelée,

Mais de cent traits qu'un Archerot vainqueur
Par une voye en mes yeux recelée,
Sans y penser me tira dans le cœur.

Il faut être bien versé dans le détail de l'histoire du Siege de Troye pour entendre ces Vers, qui d'ailleurs sont fort durs, & pleins de transpositions, défaut ordinaire de Ronsard.

****

CHAPITRE X.

Des Equivoques.

ON peut mettre au même rang presque toutes les pensées équivoques, dont la pointe consiste toûjours dans quelque chose de faux : car par exemple, dans cette Epigramme.

Delisle ta fureur
Contre ton Procureur
Injustement s'allume :
Cesse d'en mal parler,
Tout ce qui porte plume
Fut créé pour voler.

La pensée est vraie si on prend les mots de *plume* & de *voler* dans un certain sens, mais alors elle n'a ni sel ni agrément: si on la prend dans une autre sens, qui est celui que l'Auteur veut donner, elle est absolument fausse, puis qu'il n'est pas vrai que ce qui porte plume ait été créé pour *voler*, lors qu'on prend le mot de *voler* pour celui de *dérober*.

Celle-ci de Monstreüil n'est pas meilleure, c'est un jeu de mots assez plat sur une femme qui s'appelloit Angelique.

> Bien qu'on vous appelle Angelique;
> Je tiens que c'est mal appellé;
> Si vos yeux m'ont ensorcellé
> N'êtes-vous pas diabolique?

Angelique dans le premier sens est un nom propre substantif; dans l'autre c'est un adjectif, qui signifie tout autre chose.

Il n'y a donc point, comme on l'a déja dit, d'équivoques qui ne donnent dans le faux, & l'on peut ajoûter que ces sortes de pointes n'ont nulle beauté, ou que du moins elle est bien peu considerable. Autrefois on en faisoit quelque cas, & nous voions même que Ci-

ceron & Quintilien ont écrit, que les pensées qui roulent sur des jeux de mots sont pleines d'esprit & d'élegance ; mais le goût a extrêmement changé, & aujourd'hui bien loin que ceux qui parlent & écrivent bien, cherchent cette sorte de beauté, ils affectent au contraire d'éviter les équivoques autant qu'ils le peuvent.

Ces pointes sont un peu plus supportables lorsquelles naissent sur le champ ; mais celui qui s'en fait une étude, & qui vient ensuite les debiter comme quelque chose de bon, ne passera jamais dans le monde pour un homme poli. C'est pourquoi les Epigrammes qui roulent sur des équivoques * ne sont d'aucun prix. Car comme on ne peut faire des Vers qu'avec de l'application & du travail, on présume que celui qui emploie son temps à mettre en vers des pensées aussi peu relevées que celles qui se tirent du jeu de mots, n'est pas un homme d'esprit & de goût. Il faut dire encore qu'il y a cet inconvenient que les équi-

* Ceci mérite un adoucissement & ne doit pas être pris à la rigueur. On en parléra plus au long dans les Observations ou l'on examine quelles équivoques sont à meprisez & quelles conditions il faut qu'elles aient pour être bonnes.

équivoques sont tellement attachées à une langue, qu'on ne sçauroit les transporter dans une autre sans perdre le peu de beauté qu'elles ont dans la premiere.



Chapitre XI.

Des Hiperboles.

Les Hiperboles ne sont pas moins fausses que les équivoques. En quoi il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de l'hiperbole qui consiste dans une simple expression, dont on a déja parlé, mais de celle surquoi roule tout le sens d'une pensée. En voici une outrée de saint Gelais dans l'Epitaphe de Madame de Traves.

O Voyageurs, ce marbre fut choisi,
Pour publier la grande extorsion
De Mort qui prit Helene de Boissy,
Dont ici gist la moindre portion.
Car s'elle eust eu à la proportion
De ses valeurs un juste monument,
Toute la terre elle eust entierement
Pour son cercueil, & la grand' mer patente

Ne fust que pleurs, & le clair firmament
Lui eust servi d'une Chapelle ardente.

Les Grecs avoient une grande passion pour l'hiperbole, comme on peut le voir dans leur Antologie, qui en est toute remplie. Cette figure est la ressource des petits esprits, qui écrivent pour le bas peuple. Mais quand on a du génie & l'usage du monde, on ne se sent gueres de goût pour ces sortes de pensées fausses & outrées. Comment donc se trouve-t-il des gens qui peuvent non seulement lire, mais qui ont encore assez de hardiesse pour approuver & pour louer même à l'excès les Contes de Rabelais, remplis de tant d'hiperboles extravagantes?

* On peut dire en géneral que l'hiperbole est plus pardonnable dans le stile Satirique & Badin que dans le Serieux & dans les Eloges.

CHA-



CHAPITRE XII.

Des pensées qui offrent deux sens à la fois, un faux, l'autre vrai, sans que l'esprit ait dequoi se déterminer, & discerner le vrai du faux.

ON doit aussi mettre au rang des fausses pensées celles qui offrent un double sens à l'esprit du Lecteur, qui ne trouve pas d'abord de raison pour juger si elles sont vraies ou fausses; car comme elles ne peuvent faire aucun plaisir à l'esprit, on doit convenir qu'elles n'ont en elles aucune sorte de beauté. On apporte ordinairement pour exemple de ces pensées douteuses, l'Epigramme de Martial sur la mort de Ciceron & de Pompée. Elle a été traduite dans notre langue, mais la traduction est bien inferieure à l'original.

D'Antoine & de Photin les crimes sont égaux;
L'un proscrit Ciceron, l'autre tua Pompée;
Dans un sang distingué par de nobles travaux,
Tous deux rougissent leur épée.
Convenons pourtant qu'à nos yeux,

Le Romain paroîtra toûjours plus odieux ;
Son interêt le fit & ſcelerat & traître,
Et Photin ne le fut que pour ſervir ſon Maître.

Liv. III. 75.

La lecteur a une eſpece de chagrin de voir que le Poëte decide avec tant de confiance une queſtion très-douteuſe. Ne pourroit-on pas lui dire au contraire, que le crime de celui qui ſert ſon Maître eſt bien plus grand que le crime de celui qui travaille pour ſoi-même? On ne manqueroit pas de raiſons pour appuier ce ſentiment. Car enfin ceux qui font une crime pour leurs propres interéts y ſont contraints & comme forcez par la colere, l'amour propre, ou la crainte. Toutes ces paſſions ne laiſſent pas à la volonté toute la liberté dont elle auroit beſoin, & diminuent d'autant la grandeur du crime. Mais celui qui eſt le miniſtre de la volonté d'autrui dans le crime qu'il commet, le commet de ſens froid, & eſt par conſéquent infiniment plus coupable. Il n'y a preſque perſonne à qui ces raiſons ne viennent dans l'eſprit ; & il ſeroit aiſé en changeant un ſeul mot, de donner un ſens tout contraire à la penſée de l'Auteur, en diſant par exemple.

Con-

Convenons pourtant qu'à nos yeux;
Le Romain paroîtra toûjours *moins* odieux;
Son intérêt le fit & scelerat & traître,
Mais Photin ne le fut que pour servir son Maître

Il est donc constant que ces sortes de pensées qu'on peut prendre en plusieurs sens, s'éloignent extrêmement du stile parfait, & que ceux qui cherchent la beauté, dont nous parlons, doivent les éviter avec grand soin. Ils ne trouveront jamais cette beauté que dans le vrai; mais un vrai qui se montre d'abord, & que l'esprit du lecteur goûte sans se donner la torture.



CHAPITRE XIII.

Que les pensées doivent être tirées du fonds du sujet. Exemples du defaut contraire.

NOus avons déja dit, qu'en considerant les pensées par rapport aux choses qu'elles expriment, elles devoient avoir encore une autre qualité qui est d'être tirées du fonds du sujet, & pour ainsi dire, de la chose même, & non pas de

de quelqu'un des accidens qui l'accompagnent. Rien n'eſt plus froid que cette Epigramme de Bardou ſur une femme maigre, qui faiſoit coucher ſon chien avec elle.

Je ne ſçai pas où Catin ſonge
D'avoir un chien prés d'elle en prenant ſon repos;
Elle doit n'aïant que les os,
Apprehender qu'il ne la ronge.

Cette penſée vient de loin ; en voici une qui n'a guere plus de rapport au ſujet, elle eſt de Malleville.

Montmor plus goulu qu'un pourceau,
L'autre jour mordit un rouſſeau,
Et le vouloit manger en ſomme,
Et ce qu'il en faiſoit, dit-on,
Etoit à cauſe que cet homme
Sentoit l'épaule de Mouton.

Les deſcriptions négatives où l'on fait un grand détail, non pas de ce qui eſt, mais de ce qui n'eſt point, ont le même defaut & ennuient pour le moins autant que ces Auteurs, qui en parlant d'un livre, prennent le titre de ce livre pour la perſonne dont ils traitent & raiſonnent du livre de Virgile comme de
la

la personne de ce Poëte. C'est le vice ordinaire des Faiseurs d'Epîtres dedicatoires qui ne sçauroient se passer de dire en parlant de Caton ou de Cesar, *voila Caton, voila Cesar à vos genoux*, ou en parlant de Ciceron, *Ciceron*, disent-ils, *vient implorer votre protection, & vous supplier d'être son Avocat.* Toutes les pensées de ce genre-là passeront toûjours pour fausses, parmi les gens de bon esprit.



CHAPITRE XIV.

Comment les pensées doivent convenir aux personnes. Qu'il faut éviter ce que la nature craint. Des obscenitez.

IL n'est pas mal-aisé de concevoir quel doit être le rapport des pensées avec les choses dont on parle; mais la convenance qui doit se trouver entre les pensées & les personnes pour qui on les dit, est plus difficile à comprendre, & beaucoup davantage à expliquer. Il faut pour cela sonder le cœur de l'homme, en connoître les inclinations naturelles & les aversions, pour s'accommoder aux

unes & éviter soigneusement les autres. Il n'est pas possible que ce qui est contre la nature puisse jamais plaire, ni que ce qui lui est conforme déplaise en aucun temps. Nous allons toucher quelque chose sur cette matiere, & sans nous étendre beaucoup, nous en dirons autant qu'il en faut pour notre sujet.

On peut d'abord remarquer que la nature inspire à tous les hommes une espece de pudeur, & un certain dégoût pour les obscenitez & les ordures grossieres, & que ce dégoût est plus grand dans les gens bien nez, & les esprits bienfaits. Toutes les pensées sales sont tout-à-fait opposées à cette pudeur naturelle, & c'est pour cela qu'elles ne peuvent jamais avoir ni agrément ni politesse. Il est vrai qu'elles plaisent à quelques esprits mal-faits; mais comme nous l'avons déja dit, ce n'est pas un naturel corrompu, & un esprit de travers, mais un esprit droit & une ame bien née qui doivent décider de la beauté des ouvrages d'esprit. Il faut donc tenir pour regle génerale, que les saletez ne conviennent en aucune façon aux honnêtes gens, qu'elles n'entrent jamais dans leurs discours, & qu'elles ne sont de mise, que parmi

parmi ceux qui ont renoncé à la politesse aussi bien qu'à la piété.

Ainsi ce n'est pas seulement en vûe du Christianisme & des bonnes mœurs, qu'on a retranché de ce Recueil toutes les Epigrammes sales. C'est encore afin de n'y rien mettre qui ne pût entrer dans le commerce des honnêtes gens. C'est ce que n'ont pas compris apparemment ces anciens Auteurs*, qui ont rempli leurs ouvrages de tant d'ordures basses & grossieres, qu'on doit les regarder, non pas seulement comme des gens vitieux, mais comme des personnes sans goût & sans politesse; & pour se servir de l'expression d'un ancien Poëte, il faut les renvoyer aux Laquais & aux Harangeres.

* Il n'est pas surprenant que les anciens soient tombez dans ce defaut; mais on ne peut le pardonner aux compilateurs du Cabinet Satirique. L'ordure au reste ne consiste pas tant dans la pensée que dans l'expression & on trouve dans ce Recueil des Epigrammes fort honnêtes dont les Originaux sont d'une effronterie à faire rougir les personnes les moins modestes. Mr. Arnault dit d'excellentes choses sur cette obscenité des mots, dans sa lettre à Mr. Perrault imprimée dans les œuvres de Boileau.





Chapitre XV.

Des pensées basses.

IL ne faut pas seulement éloigner l'esprit du lecteur des idées sales & grossieres, il faut encore lui épargner les pensées basses & desagréables. Ainsi l'on ne sçauroit mettre au nombre des belles Epigrammes celles dont le sujet est une Vieille édentée, un Pedant en habit déchiré, un nez punais, ou un yvrogne qui vomit sur la table. Car quelque esprit qu'on mette dans ces sortes de pieces, il ne couvrira jamais la bassesse de l'idée. Y en a-t-il, par exemple, de plus dégoûtante que celle-ci d'une Epigramme de Scarron.

> Cy git qui se plut tant à prendre,
> Et qui l'avoit si bien appris,
> Qu'elle aima mieux mourir que rendre
> Un lavement qu'elle avoit pris.

En voici une où Maynard fait le portrait d'une vieille.

Alix

Alix n'a plus rien qui me touche,
Je fais banqueroute à ses loix,
L'Ebene qui reste en sa bouche,
Branle au vent même de sa voix.
Un rhume qui la persecute,
L'expose tous les jours en bute
A de perilleux accidens;
Et pourtant il faut qu'on le sçache,
La pauvrette jamais ne crache,
De crainte de cracher ses dents.

Ces pensées sont basses à la verité & désagreables; mais elles sont honnêtes, au lieu que la liberté de quelques Poëtes qui nomment par leur nom, les choses les plus sales, quoiqu'ils ne choquent pas toûjours la pudeur & les bonnes mœurs, doit être regardée comme fort opposée au goût des gens polis. Qui est-ce qui approuvera, par exemple, cette autre Epigramme que Scarron finit par

Que j'aurai de contentement
De te voir manger de la merde!

& tant d'autres semblables, qu'on ne veut pas même citer pour exemple.

Il faut convenir que les Anciens ont étran-

étrangement donné dans cette liberté d'expreſſions, & il eſt difficile de comprendre comment Ciceron oſoit dire en plein Senat dans ſon Oraiſon contre Piſon, „ Vous ſouvenez-vous bien du jour
„ que vous étant venu voir avec C. Pi-
„ ſon, nous vous trouvâmes ſortant de
„ je ne ſçai quel lieu, la tête peſante,
„ & tout chancelant d'yvreſſe. Vous
„ nous infectâtes d'abord par des rots
„ empeſtez, rejettant cette puanteur
„ effroiable ſur une maladie qui vous
„ obligeoit de vous ſervir de remedes
„ dans leſquels il entroit beaucoup de
„ vin. Aïant reçû cette excuſe, &
„ que pouvions-nous faire autre choſe?
„ nous reſtâmes encore un moment dans
„ ce lieu infecté ; mais vous nous en
„ chaſsâtes bien-tôt, moins par l'im-
„ pertinence de vos diſcours, que par
„ l'horrible puanteur de vos hoquets.

****

Chapitre XVI.

Des Epigrammes ſatïriques.

Les perſonnes bien nées ont encore une averſion naturelle pour toutes les

les railleries malignes & piquantes, sur tout lors qu'elles roulent sur les defauts du corps, les accidens de la fortune, ou quelqu'autre de ces disgraces dans lesquelles il n'entre point de la faute de celui à qui elles arrivent ; car comme chacun connoît qu'il n'est pas exempt de pareils accidens, il ne voit qu'avec peine qu'on les tourne en ridicule dans les autres. Didon est plus humaine dans Virgile, lorsqu'elle dit, *que les maux qu'elle a soufferts lui ont appris à compatir à ceux des autres* ; un sentiment comme celui-là attire la bienveillance du lecteur, & Seneque dit fort bien, qu'*il n'y a point de jeu à être malin & satirique.*

Non est jocus esse malignum.

Il y a donc de la dureté d'insulter aux malheureux, & de leur reprocher ce qui ne leur est point arrivé par leur faute. De pareils sentimens doivent exciter la haine & le mépris dans l'esprit du lecteur.





CHAPITRE XVII.

Des longueurs & des circonlocutions.

ON ne finiroit point si on vouloit faire le détail de tout ce qui peut choquer dans les ouvrages d'esprit. On va néanmoins parcourir encore quelques aversions de la nature, qui ont fait mépriser un grand nombre d'Epigrammes. Outre tout ce que nous avons déja dit, la nature a une aversion particuliere pour les longueurs & les repetitions; & il n'y a personne qui ne se rebutte d'entendre dire plusieurs fois la même chose, ou de languir dans de longues circonlocutions. On est curieux, on soûpire après le dénouement, & ce n'est qu'avec une peine extrême, qu'on se voit retenu au milieu du chemin par de longs discours inutiles, qui ne signifient rien, & qui ne sont d'aucune conséquence au fonds du sujet. C'est pour cela que rien ne fatigue tant que les longues Epigrammes, sur tout lorsqu'il n'y a que des mots, & que l'esprit ne trouve pas dans le sens & la pensée dequoi se dédommager de l'ex-

cessive

cessive longueur. Il y a tant de Poëtes qui tombent dans ce defaut, qu'il seroit inutile d'en donner des exemples.



CHAPITRE XVIII.

Des pensées trop communes.

LA même raison qui nous inspire du dégoût pour les longueurs & les repetitions, nous empêche de goûter les pensées communes & triviales. C'est en effet aimer à parler, que d'employer son temps à debiter des choses ordinaires & qui viennent dans l'esprit de tous les hommes, puisque le discours n'est fait que pour apprendre aux autres ce qu'ils ne sçavent pas encore. Il a un nombre infini d'Epigrammes qui ont ce defaut.



CHAPITRE XIX.

Des pointes & du jeu des mots.

NOus n'aimons pas aussi ces petites pointes qui ne roulent que sur des mots, & ne presentent à l'esprit aucune

pensée

pensée qui regarde les choses dont on traite, d'où néanmoins se tire toûjours la veritable beauté. Ainsi tout ce qui s'appelle jeux de mots, à moins qu'ils ne viennent heureusement & sans être cherchez, sont bien moins des figures que des défauts, & il n'y a rien de plus méprisable que toutes les Epigrammes dont la pensée roule sur de pareilles allusions, d'autant plus que ces sortes de pointes sont tellement propres à une Langue, qu'il est impossible de les mettre dans une autre. C'est pour cela que l'on se moque de toutes ces fades allusions; comme de ce Madrigal de l'Abbé Cottin, célebré par Moliere dans les Femmes sçavantes.

L'amour si cherement m'a vendu son lien,
Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien;
Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se releve en bosse,
Qu'il étonne tout le païs;
Et fait pompeusement triompher ma Laïs;
Ne dis plus qu'il est Amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.



CHA-

Chapitre XX.

Comment il faut s'accommoder aux penchans de la nature.

IL ne suffit pas d'éviter les choses pour lesquelles la nature a de l'aversion; il faut encore savoir s'accommoder à ses penchans, si nous voulons atteindre à cette beauté que nous cherchons. L'amour propre est si grand dans tous les hommes, qu'ils ne peuvent voir ni entendre avec quelque plaisir, que ce qui flatte leurs affections. C'est pour cela que plus les Epigrammes entrent dans ces affections, plus elles sont belles; & que pour être parfaites, il faut non seulement qu'elles offrent à l'esprit une pensée qu'il connoisse vraie & juste; mais encore qui touche le cœur, & qui s'accommode à ses sentimens. Ainsi dans ce Portrait de feu M. le Prince:

J'ai le cœur comme la naissance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant,
J'ai de la foi, de la constance,
Je suis prompt, je suis fier, genereux & vaillant.

Rien n'eſt comparable à ma gloire;
Le plus fameux Heros qui regne dans l'Hiſtoire,
Ne me le ſçauroit diſputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne,
Il ſuffit de la meriter.

Ces derniers vers font un extrême plaiſir; parce que comme tous les hommes ont bonne opinion d'eux-mêmes, & qu'il n'y a perſonne qui ne croie avoir un merite au deſſus de ſa fortune, on ſeroit bien-aiſe qu'il fût veritablement établi dans l'eſprit de tout le monde, qu'il n'y a point de difference entre celui qui poſſede une dignité, & celui qui la merite.

Voilà tout ce qu'on avoit à dire en général ſur ce qui peut ôter ou donner de l'agrément à un ouvrage d'eſprit en géneral; il eſt aiſé d'appliquer ces regles à l'Epigramme.



CHA-



CHAPITRE XXI.

D'où vient le mot d'Epigramme, sa définition, ses regles.

EPigramme & Inscription, comme dit Scaliger, veulent dire la même chose. Mais comme il y a des Inscriptions de plusieurs sortes, on a attribué particulierement le nom d'Epigramme à de petites pieces de Poësie. Les Anciens avoient coûtume de graver de ces sortes d'Inscriptions & d'Epigrammes au bas des Statuës & des trophées : & enfin on a appliqué ce mot à toute sorte de Poësie courte. On peut la définir, un Poëme fort court qui sert à expliquer simplement une chose, à raconter un fait, ou caracteriser une personne.

Il y en a qui prétendent que l'Epigramme consiste tellement dans une pensée ou grave, ou galante, ou enjoüée, qu'on appelle la chûte de l'Epigramme, qu'ils assurent qu'il ne peut y avoir d'Epigramme sans une semblable chute ; mais ils se trompent, il y a des Epigrammes très-belles qui sont égales par tout,

tout, & dont la chute n'a rien de particulier.

On trouve auſſi des Epigrammes qui n'ont pour tout merite qu'une certaine naïveté, & quelque choſe de galant; mais uni, & ſans ce qu'on appelle la chute de l'Epigramme. On remarque cela dans la plupart de nos meilleurs Madrigaux François, tel eſt le ſuivant.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois, à quoi ſers tu,
Pauvre & ſterile vertu;
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté tout rabatu,
Ne vallent pas un fêtu.
Mais voïant que l'on couronne,
Aujourd'hui le grand Pompone,
Auſſi-tôt je me ſuis tu:
A quelque choſe elle eſt bonne.

Il y a d'autres Auteurs bien contraires aux premiers, qui diſent que non ſeulement il ne faut pas chercher de chute & de penſée à la fin de l'Epigramme; mais même qu'il faut éviter avec grand ſoin d'y en mettre, & que c'eſt un defaut. Ce ſont de ces admirateurs outrez de

de Catulle qui croient que dès qu'ils ont enfermé dans la mesure de quelques petits vers, des bagatelles langoureuses, ils ont attrapé le fin de la galanterie & de l'agrément, quoiqu'il n'y ait rien de moins considerable que ces sortes de Poësies, & de plus facile à faire à ceux qui ont quelque usage de la Langue, & qui sont un peu versez dans les termes poëtiques.

Mais sans nous arrêter à ces fades imitateurs, nous pouvons assurer que la chute d'une Epigramme lorsque la pensée en est belle, & vient naturellement de ce qui a précedé, est d'un très-grand agrément; car comme rien ne se retient si aisément par le lecteur que cette fin de l'Epigramme, n'est-il pas juste d'y mettre ce qu'on veut principalement imprimer dans son esprit? C'est pour cela que ces Epigrammes ne sont pas parfaites dont la pensée diminue au lieu d'augmenter, ou de qui la chûte semble cousuë, & ne venir pas naturellement des vers précedens. Comme dans ce Madrigal, où les deux derniers vers n'ont presque point de rapport aux autres.

Depuis que je vous ay connue ;
Mon ame fortement émue,
Avec beaucoup d'amour n'a que fort peu d'espoir:
Helas ! je voudrois bien ne vous avoir point vûe,
Où je voudrois toûjours vous voir.

****

CHAPITRE DERNIER.

Matiere de l'Epigramme. Sa division.

IL n'y a aucune des choses qui entrent dans le discours, qui ne soit du ressort de l'Epigramme, & qui n'en puisse faire le sujet. Et ainsi il y a autant de sortes d'Epigrammes qu'il peut y avoir de pensées Nous nous contenterons de remarquer celles qui font connoître ce qu'il faut pour bien réüssir dans cette sorte de Poësie.

Le premier genre d'Epigrammes est donc de celles dont le sujet est noble, les vers sublimes, & qui finit par quelque pensée élevée ; nous avons peu de pareilles Epigrammes dans notre Langue, où les ouvrages de ce genre-là ne s'emploient ordinairement que pour exprimer la tendresse, ou pour dire quelque plaisanterie.

L'au-

L'autre genre d'Epigrammes est d'un degré au dessous du premier pour le stile; mais ordinairement la pensée en est belle & sententieuse, tel est ce quatrain du Chevalier de Cailly.

Dans les biens que l'homme entasse,
Qu'il sçait peu se mesurer!
Il semble qu'il n'en amasse,
Qu'à dessein d'en desirer.

Mais de tous les genres d'Epigrammes celui qu'on estime le plus, c'est lorsqu'on finit une Epigramme par quelque pensée fine & agreable, comme dans celle-ci du même Chevalier de Cailly.

La presse est à servir Estienne,
Lui chacun dernierement
Haïssoit furieusement;
D'où croïez-vous que cela vienne?
Estienne fait son testament.

Et cette autre qui est aussi du même.

Je ne suis pas inquieté
De ce que la posterité
Jugera des fruits de ma veine.
Qu'elle en dise mal ou bien,
Pourquoi m'en mettrois-je en peine?
Je n'en sçauray jamais rien.

Ce que l'on peut remarquer en général, à l'égard de toutes ces ſortes d'ouvrages, c'eſt que le plus difficile eſt de bien prendre le ſujet, & de donner un bon tour à la penſée; que rien n'y manque, mais que rien n'y ſoit de trop, qu'il n'y ait rien d'obſcur ou d'embarraſſé, & que chaque choſe ſoit en ſa place.



OBSER-



OBSERVATIONS SUR L'EPIGRAMME, le SONNET, le RONDEAU, le TRIOLET, le MADRIGAL, & les PETITS CONTES EN VERS.

De l'Epigramme en géneral.



'EPIGRAMME n'étoit dans ſon origine qu'une inſcription, & ſon nom ne ſignifie autre choſe dans le Langue Grécque. * On en a étendu enſuite la ſignification & quoi que les Inſcriptions doivent être de veritables Epigrammes, on y met cependant une aſſez grande difference.

Ses Eſpeces.

L'EPIGRAMME eſt aujourd'hui une

* *Implevit Eumolpus frontes utriuſque ingentibus litteris & notum fugitivorum Epigramma per totam faciem liberali manu duxit.* dit Petrone. Il dit ailleurs : *Eumolpus autum dum Epigramma mortuo facit.* Dans le premier paſſage on voit qu'Epigramme ſe prend pout une marque que l'on imprimoit ſur le viſage des Eſclaves, pour les reconnoître, quand ils s'enfuioient de chez leurs maîtres; & dans le ſecond il s'agit d'une Epitaphe pour un mort.

une pensée ingenieuse mise en peu de vers; & l'on comprend sous ce nom plusieurs sortes de Poësies courtes, vives, & pleines de sel; comme sont le SONNET, le RONDEAU, le MADRIGAL, & les PETITS CONTES qui ne roulent que sur un mot plaisant, car ceux qui contiennent le detail de toute une avanture & qui demandent un long circuit de paroles, sortent du genre Epigrammatique. Les Epitaphes, les Inscriptions & les autres petits Poëmes de cette nature, peuvent aussi être comprises dans l'Epigramme.

Sa matiere.

Ce Genre admet bien des matieres differentes. Tout ce qui est matiere à bon mot, est matiere à Epigramme. On en fait pour louer le merite & les actions héroïques, on en trouve beaucoup d'exemples dans ce Recueil. Quelquefois on s'en sert pour berner un sot, pour critiquer un mauvais Auteur, & ce sont à proprement parler celles qu'il est le plus facile de faire; car alors la malignité qui y domine, leur tient lieu de pointe & de sel. En un mot il n'y a presque rien au monde qui ne puisse devenir le sujet d'une Epigramme.

Boileau

Boileau qui avoit l'esprit tourné à la satire a fait la plupart de ses Epigrammes pour satiriser quelqu'un. Tallemand Desreaux qui avoit un genie tout opposé, n'en a fait que pour honorer la memoire de ses amis ; & les deux seules qui nous soient restées de sa façon, sont consacrées à immortaliser le souvenir de deux illustres Academiciens, avec lesquels il avoit été étroitement uni pendant leur vie. Toutes celles que l'on voit dans ce Recueil à l'Article de Mademoiselle de Scuderi, sont autant d'Eloges de ceux dont elle parle. Ainsi dans l'Epigramme aussi bien que dans tous les autres ouvrages de l'esprit, l'Auteur se peint d'ordinaire, puisque lui étant permis de choisir telle matiere qu'il lui plait, la peine qu'il prend d'en traiter une plûtôt qu'une autre, est une marque certaine qu'elle est plus conforme à son inclination.

C'est sur ce principe que Linicre si fameux par les Satires qu'il à faites de la Pucelle de Chapelain, & par la place que Boileau lui a donnée dans les siennes, a été facilement décrié, à cause que presque toutes ses Chansons & ses Epigrammes rouloient sur des impiétés & les gens de bien n'ont pu digerer les

railleries qu'il y fait de ce que les miſteres de la Religion ont de plus ſublime & de plus digne de reſpect. C'eſt auſſi par la même raiſon que ceux qui ont critiqué un des plus fameux Ecrivains d'aujourd'hui, l'ont voulu faire paſſer pour un homme très-corrompu. Ils ont pretendu qu'il n'introduit ſi ſouvent des amours à la Grecque dans ſes écrits, que par quelque ſecret penchant qu'ils lui imputent pour ce genre de débauche. Un Auteur qui donne ſes écrits au Public lui fait preſent en même tems de ſon Portrait, & s'il eſt difforme, il feroit beaucoup mieux de le ſuprimer. Je le répéte, les Epigrammatiſtes ſont plus ſujets que d'autres à ſe peindre.

Des Epigrammes à pointes, où ſans pointe.

Tous les hommes n'ont pas les mêmes maniéres de concevoir un ſujet & de méme qu'un objet eſt apperçu differemment par pluſieurs perſonnes qui l'enviſagent en même tems ; ainſi il arrive qu'une idée prend diverſes formes, ſelon les divers génies qui la conçoivent. Un homme enjoué & badin plaiſantera ſur une choſe qui fournit à un eſprit ſerieux une penſée grave, noble, & relevée. C'eſt ce qui produit entre les Auteurs

teurs cette merveilleuse difference ; quand même ils exprimeroient la même chose.

Ceci posé, il n'est pas surprenant que les goûts soient si partagez sur le vrai caractére de l'Epigramme. Ces goûts peuvent se réduire à deux. Les uns exigent dans ce petit Poëme une pensée qui soit exprimée d'une maniere un peu équivoque, ce qu'ils appellent pointe. Ils font consister en cela le merite & même l'essence de l'Epigramme. Les autres regardent au contraire cette espece d'ornement comme un défaut. Martial & un grand nombre de Modernes ont donné dans le premier genre. L'Antologie & Catulle ont preferé le second, & on est encore à decider lequel de ces deux goûts doit l'emporter. André Naugerius, Noble Venitien & Senateur, qui vivoit au commencement du XVI. siecle étoit si persuadé que cette naïve simplicité de Catulle est la veritable perfection, qu'il sacrifioit tous les ans aux Muses les Oeuvres de Martial, qu'il regardoit comme l'inventeur d'un mauvais goût.

Sans donner dans ces excès qui tiennent un peu du fanatisme, ne pourroit-on point concilier ces deux goûts, quel-

que opposez qu'ils paroissent, en disant qu'il y a des pointes très-agreables, quand elles sont justes, & qu'alors on peut les mettre en œuvre; mais que lors qu'elles ne viennent point naturellement du fonds du sujet, & qu'elles n'ont point cette justesse que le bon sens requiert, il faut les rejetter? Voici un exemple de ces pointes justes qui font plaisir.

Je ne saurois vous pardonner
Le régal qu'à Saint Cloud Paul vient de vous donner;
C'est le plus dégoûtant de tous les esprits fades:
Vous aimez trop les Promenades,
Iris, allez vous promener.

CHARLEVAL.

L'équivoque qui se rencontre dans ces mots *allez vous promener*, surprend agréablement. On a vû dans le Traité de la vraie & de la fausse beauté assez d'exemples des pointes fausses & fades.

Conditions de l'Equivoque.

Quand on veut faire une Epigramme il faut commencer par examiner la pensée qui doit en être le fonds. Il faut qu'elle soit vraie, & si c'est une Equivoque, il faut prendre garde si elle est vraie dans les deux sens, car cette condi-

dition est necessaire... *Allez vous promener.* est vrai dans les deux significations qu'on lui peut donner. *Allez à la promenade*, ou bien *je romps tout commerce avec vous*, *je ne me soucie plus de vous. Allez vous promener.* En ce cas l'équivoque est une beauté.

Si elle n'est vraie que dans un sens, la fausseté de l'autre sens la doit faire rejeter; par exemple, cette pensée de Théophile est froide par cette raison.

Si Jacques le Roi du savoir
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible.
C'est que ravi de mon écrit,
Il crut que j'étoit tout esprit,
Et par conséquent invisible.

Je laisse à part la vanité du Poëte & cette bigarure que font ces deux sortes de préterits *n'a pas trouvé*, & *il crut*. Il ne s'agit ici que de la pointe qui roule sur ce que nous disons d'un homme à qui nous trouvons beaucoup d'esprit, *il est tout esprit*, & dans ce sens il n'est pas impossible que le Monarque eût cette pensée du Poëte. Mais *les Esprits sont invisibles, & cet homme est tout esprit; Donc?* Sot raisonnement dont on voit assez le

ridicule, ſans perdre temps à le marquer davantage.

Il y a des critiques qui croient qu'une penſée n'eſt pas véritablement belle, lors qu'il n'eſt pas poſſible de la rendre préciſement dans une autre langue. En ce cas il y en auroit un grand nombre à rejeter; car preſque toutes celles qui tirent leur beauté de l'Equivoque trouveroient rarement dans une autre langue un mot équivalent où l'Equivoque fût conſervée. Et pour nous ſervir encore une fois de l'exemple que nous avons allegué: *Iris, allez vous promener*, perdroit beaucoup de ſon ſel, s'il faloit l'exprimer en Latin. Il ne faut donc pas s'en raporter toujours à ce ſentiment. Mais on peut bien accorder qu'une penſée qui étant traduite en une autre langue n'a aucun ſens, ou n'en a qu'un faux, ce qui revient au même, n'eſt pas raiſonnable. Et cela eſt vrai, car alors ce ne ſont que des mots qui ſemblent ſignifier quelque choſe & qui dans le fonds ne ſignifient rien. Comme ces vers de Saint Amand.

Certes on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice

Se mit le *Palais* tout *en feu*,
Pour avoir trop mangé *d'épice*.

Les mots Latins qui signifient les *épiceries* & le *palais* de la bouche, n'ont point de raport avec un *palais* ou la justice s'administre au nom du Prince, ni avec cette sorte de dépenses que l'on excroque à ceux qui ont des procès, & auxquelles un caprice bizare a voulu que l'on donnât le nom d'*épices*. Ainsi une traduction de ces vers ne feroit nullement naître l'idée d'un Palais qui brûle, ni celle de l'argent que les Avocats & les Procureurs tirent de leurs parties, outre que le mot d'*épices* qui signifie cet argent n'a point de singulier. Ainsi les paroles de Saint Amand ne signifient rien, à force de trop signifier.

Quelle doit être la pensée d'une Epigramme.

Il faut que la pensée soit naturelle; mais elle ne doit pas être trop vulgaire. Les choses communes sont dégoûtantes, â moins quelles ne soient exprimées d'une maniére neuve. Une expression vive a quelque chose qui frape & la vivacité est une des principales beautez de l'Epigramme. Mais elle n'est pas la seule, & souvent la naïveté produit le même

effet. Ce recueil fournit un grand nombre d'exemples de l'un & de l'autre.

Pour savoir si une pensée est bonne pour une Epigramme, il faut la dire devant des personnes de bon goût & observer si elle les frapera. C'est le conseil de Boileau, & il s'en est si bien trouvé, qu'on peut l'imiter à coup sûr.

La briéveté.

L'Epigramme n'étant qu'une pensée, il est ridicule de l'exprimer en un grand nombre de vers. Boileau dit élegamment

> L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné;
> N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Elle doit avoir son unité comme le Poëme Drammatique. La Comedie n'a qu'une action pour sujet, de même l'Epigramme n'a qu'une pensée, & ce qu'on y met de plus, doit y avoir un raport nécessaire. La briéveté est donc une des conditions nécessaires pour la bonté de l'Epigramme. Gombaut raille ainsi une personne qui blâmoit cette briéveté.

> Alcandre c'est ta passion;
> Tu veux une longue Epigramme;
> Bien qu'elle soit digne de blâme

Comme

Comme une longue inſcription :
D'un ſeul coup elle fait ſa brêche ;
Ainſi que le trait d'un archer.
As-tu jamais vu décocher
Une Pique au lieu d'une Fleche ?

Mainard qui ſe donna tout entier à l'Epigramme, étoit ſans doute l'un des meilleurs Poëtes de ſon tems. La pureté de ſa diction, & la netteté de ſa verſification, ont ſervi de modele aux Poëtes qui l'ont ſuivi, & ont été comme un acheminement à cette beauté que l'on remarque dans les Auteurs plus modernes. On ne lit pourtant preſque plus ſon Livre ; & la cauſe de cet oubli dans lequel il eſt preſque tombé, eſt qu'il n'a point cette briéveté qui plait tant dans Gombaut ſon contemporain. Mainard fait preſque toujours un dizain d'une penſée, qui pouvoit être commodément renfermée en quatre vers. L'Epigramme qu'il adreſſe au Cardinal de Richelieu *Armand l'âge affoiblit mes yeux*, &c. qui paſſe pour la plus belle de toutes celles qu'il a faites, eſt de vingt vers, & c'eſt acheter bien cher le plaiſir d'une penſée agréable, que d'être obligé de lire dix neuf vers, avant que d'y arriver.

On

Juste mesure de l'Epigramme.

On pourroit demander quelle est la quantité de vers qui convient à l'Epigramme ; il faut consulter les meilleures, & l'on y trouvera facilement le neu de cette question. Marot fait ordinairement les siennes de 8. ou de 10. vers. Et le Poëte que l'on peut appeller le Marot de nos jours s'est donné la licence d'y en mettre davantage à l'exemple de Saint Gelais qui fait des *douzains* des *treizains* &c. Puisque l'Epigramme n'est qu'une seule pensée que l'on doit même exprimer d'une maniére qui laisse plus à penser qu'on ne dit, il faut pour bien faire qu'on n'y emploie qu'un très-petit nombre de paroles. Ainsi une Epigramme a la briéveté requise, lors qu'on n'en peut rien retrancher sans alterer la *pensée* qui en est le fonds, & selon cette règle il y a telle Epigramme de quinze vers qui n'a rien de trop & telle autre qui est trop longue, quoi qu'elle n'en ait que quatre. Exemples,

I.

Iris ne se peut défaire
De deux ennuieux Cousins ;
Qui pour comble de misére ;
Sont encore ses voisins.

A cause de parentage,
Il faut bien les recevoir.
A cause du voisinage,
Ils demeurent jusqu'au soir.
Ainsi toutes les journées,
A mon amour destinées,
S'écoulent sans aucun fruit;
Cette belle n'a rien de libre que la nuit.
Mais helas ! ce tems favorable
N'est pas fait pour un miserable.

II.

Il est vrai que mes vers n'eurent jamais d'appas:
Qu'on pourroit sans me faire outrage,
Les mettre au dernier Rang des œuvres de notre âge;
Mais il faudroit, Martin, que tu n'en fisses pas.

On voit assez que la premiére est beaucoup plus courte que la derniere, parce quelle est plus vive, aulieu que l'autre est languissante & par conséquent trop longue. Et c'est ce que disoit élegamment Martial à un certain Cosconius qui lui reprochoit la longueur de quelques unes de ses Epigrammes:

Non sunt longa, quibus nihil est quod demere possis;
Sed tu, Cosconi, disticha longa facis.

Nous

Nous parlerons à present des diverses espéces d'Epigrammes & des regles qui leur sont particuliéres.



DU SONNET.

MIlle gens se sont risquez à faire des Sonnets, qui n'en ont jamais connu le véritable caractere. Il n'y a point dans toute la Poësie Françoise d'ouvrage plus difficile, parce qu'on y cherche une perfection toute particuliere, & qu'on n'y pardonne aucune négligence. On veut que la pensée en soit belle, & qu'elle ait quelque chose de neuf; mais on y hait également l'affectation, & le rafinement & notre langue n'admet point les *Concetti* des Italiens. La moindre licence contre les régles de la versification, ou de la langue, est capable de le gâter, quelque beauté qu'il ait d'ailleurs. Boileau que le Pere du Cerceau apelle plaisamment le grand Prevôt du Parnasse, nous donne une idée du Sonnet capable d'efraïer les Poëtes qui ont encore conservé un reste de modestie. Voici les vers de ce Satirique.

* On dit à ce propos qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses Loix ;
Voulut qu'en deux Quatrains de mesure pareille,
La Rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite, six vers artistement rangez
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Lui même en mesura le nombre & la cadence :
Defendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer :
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté supreme.
Un Sonnet sans défaut vaut seul tout un Poëme.
Mais envain mille Auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux Phenix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville ;
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez † Sercy qu'un saût chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toûjours trop longue, ou trop petite.

Le Sonnet a quatorze vers, à savoir huit sur deux rimes & partagez en deux quatrains & six sur trois rimes, partagez en deux tercets. Mainard regarda quelque tems la regle de faire rimer le second Quatrain avec le premier, comme une tiran-

* Art Poëtique, Chant II.
† Fameux Libraire de Paris.

tirannie à laquelle il eut toutes les peines du monde à s'assujettir, & lors que Racan son ami & son confrére en Apollon, lui faisoit la guerre sur cet article, il lui répondoit que l'on étoit libre de refuser le nom de Sonnet à ceux qu'il faisoit à sa manière; mais qu'on ne pouvoit pas l'empêcher de faire des Epigrammes de quatorze vers. Il fut pourtant obligé de venir à la maniére génerale & nous avons quelques Sonnets de sa façon où cètte règle est observée. Mais des Poëtes plus modernes ne sont pas louables, de l'avoir négligée, en quelques uns de leurs Sonnets, comme d'Hainaut dans le Sonnet de l'Avorton & quantité d'autres.

Après les deux Quatrains suivent deux Tercets semblables à ceux des Stances de six vers. La fin du quatriéme, du huitiéme, & de l'onziéme vers doivent avoir un repos entier, c'est à dire un sens tellement fini que l'on puisse s'y reposer quelque tems, en lisant le Sonnet; quoique le repos absolu, pour parler cathegoriquement, ne doive être qu'à la fin du Sonnet. Le second & le sixieme doivent avoir un demi repos. Ceci deiendra plus sensible par les exemples.

La Combinaiſon des Rimes, c'eſt à dire la maniére de les entrelacer n'eſt pas toujours la même. Il y en a quatre qui ont chacune leurs exemples. Nous les donnerons ici, en avertiſſant que M ſignifie un vers Maſculin & F un vers Feminin.

Quatre manieres d'arranger les Rimes du Sonnet.

	I.	II.	III.	IV.
Premier Quadrain.	F	M	F	M
	M	F	M	F
	M	F	F	M
	F	M	M	F
Second Quadrain.	F	M	F	M
	M	F	M	F
	M	F	F	M
	F	M	M	F
Premier Tercet.	M	F	F	M
	M	F	F	M
	F	M	M	F
Second Tercet.	M	F	F	M
	F	M	F	F
	M	F	M	M.

La

La premiere Colonne eſt la plus uſitée, & les Sonnets qui ont eu le plus de reputation ſont arrangez de cette maniére. La ſeconde qui eſt la même, excepté que l'une commence par un Feminin, & l'autre par un Maſculin; a auſſi ſes partiſans. Le joli Sonnet de Monſieur de Fontenelle ſur Daphné eſt conforme à la ſeconde colonne. La troiſiéme & la quatriéme ſont les moins uſitées. Saint Pavin qui a fait un grand nombre de Sonnets, parmi leſquels il y en a qui ne ſont pas à mépriſer, a ſuivi cet ordre dans la plûpart des ſiens. Si pourtant un Sonnet avoit à cela prés toutes les perfections requiſes, on ne laiſſeroit pas de l'admirer; mais les regles de la Poëſie étant plûtôt fondées ſur l'uſage que ſur la raiſon, il vaut mieux ſuivre le plus grand nombre de bons modelles. Il y a néanmoins une raiſon qui engage à préferer la premiere colonne. C'eſt que chaque Quatrain, & le premier Tercet finiſſent par un vers Feminin qui ſemble laiſſer quelque choſe à deſirer, & le dernier finit par un vers Maſculin qui donne un repos plein & abſolu, ce qui eſt une beauté. Et quoi que la quatriéme ait le même avantage, elle n'a pas celui

du

du son agréable qui fait à l'oreille le redoublement de la Rime dans le quatriéme & cinquiéme vers. Or que ce redoublement soit un merite dans les petites Poësies, j'en prends à temoin ceux qui ont lu les Epigrammes de Marot & de ses imitateurs qui l'emploient toujours avec succès.

Le Sonnet doit avoir une grande délicatesse dans la pensée & dans l'expression. Mais il n'est pas toujours néceſſaire que le stile en soit noble & majestueux. Celui de Benserade sur Job & celui de Monsieur de Fontenelle sur Daphné, sont dans le genre badin & comique; mais il faut avouer que, bien qu'ils fassent plaisir au lecteur, on ne pourroit pas néanmoins les proposer pour modelles; parce qu'ils ont des négligences tres-grandes. Par exemple, le premier Quatrain du Sonnet sur Daphné commence par un vers, dont le sens est brusquement coupé par une parentése, qui tient les trois autres vers; de sorte qu'il faut sauter jusqu'au cinquiéme pour trouver la suite du premier.

Le Sonnet n'admet point les licences que l'on pardonne dans les autres genres d'Epigrammes. Il faut que tout y soit pur

&

& régulier, de là vient que ceux de Marot & des Poëtes qui l'ont ſuivi juſqu'à Malherbe, ne ſont pas ſupportables. Nous en donnons pourtant quelques-uns de Joachim de Bellai, celui de tous les anciens Poëtes François qui a le plus contribué à établir le Sonnet parmi nous. Le ſtile marotique ne convient point au Sonnet par la raiſon que l'on vient de dire; & quoi qu'on y puiſſe emploier une penſée gaie & riante il faut qu'elle ſoit exprimée en ſtile exact & châtié. Ceci ſuffit pour apprendre à juger, ſi un Sonnet eſt bon ou mauvais.

****

DU RONDEAU.

CE genre de Poëſie, qui eſt particulier à notre Nation, eſt fort ancien, & on a de tems en tems varié ſur le nombre des vers & ſur l'arrangement des Rimes. Boileau attribue à Villon de Corbeuil la gloire d'avoir débrouillé l'art de la Poëſie Françoiſe qui ne ſe trouvoit que confuſément dans les Ouvrages des anciens Romanciers. On trouve dans les Poëſies de Villon un petit Poëme qui a pour titre *Lay ou pluſtoſt Rondeau.* Mais il

ne

ne ressemble point du tout au Rondeau, & il n'en a aucune des conditions. Il nous reste encore quelques Rondeaux très-anciens dont nous allons parler ci-dessous ; les regles en sont differentes de celles d'aujourd'hui. Marot & Victor Brodeau attraperent le veritable caractére du Rondeau & s'y exercerent à l'envi l'un de l'autre. Après eux le Rondeau fut presque oublié jusqu'à Voiture qui le remit en crédit. Une de ses lettres du 8. Janvier 1638. que Pelisson nous a conservée dans son Histoire de l'Academie Françoise, fait voir qu'il regardoit le Rondeau comme un genre de Poësie peu connu. *Je ne sais*, dit-il à Monsieur de Jonquiere, *si vous savez ce que c'est que de Rondeaux. J'en ai fait depuis peu trois ou quatre, qui ont mis les beaux esprits en fantaisie d'en faire. C'est un genre d'écrire qui est propre à la raillerie*, &c. Malleville fit le fameaux Rondeau sur Boisrobert & depuis ce tems-là le Rondeau s'est conservé un rang honorable dans les Recueils de Poësie. Benserade par un caprice peu raisonnable mit les Metamorphoses d'Ovide en Rondeaux ; & Mr. Gacon en a lardé son Anti-Rousseau.

Le Rondeau eſt à preſent de treize vers ſur deux Rimes. Après le cinquiéme il doit y avoir un repos comme à la fin des Stances. Après le huitiéme doit revenir le mot qui eſt au commencement du premier vers. Et il doit ſe retrouver encore après le treiſiéme. Ce mot eſt ce qu'on appelle le Refrain. Il eſt indiférent de commencer par un vers maſculin ou par un féminin. Voici la maniere d'en arranger les vers :

*M	F
M	F
F	M
F	M
M	F
M	F
M	F
F	M
	*
M	F
M	F
F	M
F	M
M	F
	*

Il ſe trouve dans les Oeuvres de Marot un Rondeau qui n'a que dix vers. Le repos

repos est après le quatrième ; le premier refrain après le sixieme & le second après le dixieme. Mais cette maniere n'a point eu d'imitateurs, & le Rondeau est toujours de treize vers. Avant Marot on n'observoit pas la règle des deux Rimes. Les anciens Poëtes prenoient de nouvelles Rimes après le premier Refrain. En voici deux où cet usage est observé.

Pour Gallien Restauré.

Par dessus tout le siecle ancien prise
L'enfant Gallien, hardi avanturier.
Qui mit à chef mainte haute entreprise
Pour los acquerre & immortel laurier.

Bâtard étoit, car rien on ne déguise,
Et toutefois fut un noble Guerrier
Dont sans mentir il semble en bonne guise,
Que telles gens sont à glorifier
Par dessus tout.

Car Herculès, Romulus & Bacchus,
Qui ont jadis tant de peuples vaincus,
Furent bâtards comme cestui preud' homme.

Belles, pourtant, qui savez fruit porter
Sans regarder si fort de qui, ni comme,
D'avoir bâtards devez bien souhaiter,
Par dessus tout.

Ce

Ce Rondeau est certainement très-ancien. On y peut remarquer 1. qu'il a quatorze vers, 2. que le premier repos est au quatriéme vers, au lieu d'être au cinquieme selon l'usage moderne, & le second repos est après l'onzieme vers, au lieu qu'on n'y en met point aujourd'hui 3. que les rimes y sont arrangées d'une maniere fort differente. Celui qui suit est fait dans les mêmes règles.

Pour Ogier le Danois.

Bien à propos s'en vint Ogier en France,
Pour le Païs des mécreants monder;
Ja n'est besoin de conter sa vaillance;
Puisqu'Ennemis n'osoient le regarder.

Après qu'il eut tout mis en asseurance,
De voyager il voulut s'hazarder:
En Paradis trouva l'eau de Jouvence
Dont il se sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Car par cette eau son corps si décrépite
Fut transmué, par maniére subite,
En jeune gars, fraix, gracieux & droit;

Grand domage est que ceci soit fornettes;
Filles connois qui ne sont pas jeunettes
A qui cette eau de Jouvence viendroit
Bien à propos.

N'en

N'en déplaise à l'Auteur du Menagiana de l'Edition de Hollande 1695, ce Rondeau est ancien & dans les Regles, & la preuve qu'il en allègue est contraire à l'experience; car ce n'est que dans le dernier siecle que l'on s'est piqué de faire des Rondeaux où le Refrain fût en quelque maniere détaché de la phrase qui le précede. Il est dans les Règles de l'ancien Rondeau & l'Auteur ne pouvoit pas observer un usage qui n'a été trouvé que du tems de Marot. On voit assez qu'il ressemble parfaitement à l'autre pour l'arrangement des vers, pour le repos du sens & pour le changement de Rime. En voici un troisieme qui n'est different qu'en ce que la Rime ne change qu'au douzieme vers.

Pour Richard sans Peur.

De cettui Preux mains grands Clercs ont écrit
Qu'oncques dangier n'estonna son courage,
Abusé fut par un malin esprit
Qu'il espousa sous Féminin visage.

Si piteux cas à la fin descouvrit
Sans un seul brin de peur ni de domage;
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettui Preux.

 Bien-

Bientost après de son amour s'esprit
Fille de Roi, qui volontiers s'offrit
Au bon Richard par second Mariage;

Donc s'il vaut mieux ou Diable ou Femme avoir,
Et qui des deux bruit le plus en ménage,
Ceux qui voudront, si le pourront savoir
De cettui Preux.

Le caractere du Rondeau est la naïveté, & le badinage; c'est pourquoi le stile soutenu & serieux n'y est pas si propre que le Marotique & le familier. On peut choisir telle sorte de vers que l'on veut, excepté les Alexandrins. Qui ont quelque chose de trop grave. Ordinairement on préfere les vers de dix à onze sillabes, appellez autrement les vers communs. Il y a aussi beaucoup de bons Rondeaux en vers de huit à neuf. Cela est arbitraire; mais il n'est pas permis d'emploier dans un même Rondeau des vers de differente mesure comme a fait le Comte de Bussi Rabutin qui s'est donné cette licence aussi bien que dans quelques Sonnets. Cet ingenieux Ecrivain, pour le dire en passant, n'est pas reconnoissable dans ces sortes de Poësie; & on auroit pu se passer de donner au pu-
blic

blic les mauvais vers qu'il a faits en ces deux genres.

Du Refrain.

Il faut que le Refrain tombe à propos, qu'il ait quelque choſe de ſpirituel, & qu'il ne ſoit pas trop facile à ramener. Marot ſe moque avec juſtice d'un Auteur de ſon tems qui avoit commencé par un vocatif, & il lui reproche la facilité qu'il y a à mettre un vocatif par tout où l'on veut.

Il y a des Auteurs qui ſe ſont appliquez à faire en ſorte que le mot qui ſert de Refrain ait trois ſens differents: Il eſt vrai que c'eſt une beauté; mais je ne ſais ſi elle s'accorde bien avec la ſimplicité du Rondeau. Celui de Malleville eſt dans ce goût-là: & on le peut voir dans l'article de ce Poëte. Il commence par COEFFE' *d'un froc bien rafiné.* La premiere chûte eſt *en eſt, pour ainſi dire*, COEFFE'. Et la ſeconde *c'eſt ſeulement qu'il eſt né* COEFFE'. On voit que le mot Coéffé eſt pris dans trois ſens differents. Mais je ne crois pas qu'on diſe bien *Coéfé d'un froc.* Car un Abbé n'eſt point habillé comme un Moine; il porte un chapeau comme un autre

homme ; & Boisrobert n'étoit rien moins qu'un homme à capuchon. Un Poëte plus moderne s'est diverti à faire un Rondeau où le même mot Coeffé revient dans trois sens differens. Le voici,

Coeffé d'un vieux vilain mouchoir
Qui fut jadis ou blanc ou noir,
Giraut ce bûveur indomtable
Dans une débauche effroiable,
Mange & boit ce qu'il peut avoir.

Il ne lui chaut de quel terroir
Est le vin dont matin & soir
Il est, ainsi qu'un miserable,
Coeffé.

Sa femme ailleurs va se pourvoir
Des fruits du conjugal devoir.
Un Abbé la trouve agréable ;
Il est galand, elle est traitable ;
Et Giraut est, comme on peut voir,
Coeffé.

On trouvera dans ce Recueil aux Articles de *Marot*, *Malleville*, *Voiture*, *Benserade*, *Regnier Desmarais*, & parmi les Anonimes, un assez grand nombre de Rondeaux, pour servir de modelles.

Du



DU RONDEAU REDOUBLÉ.

Il y a une autre sorte de Rondeau qu'on appelle *redoublé*; mais il sort du genre épigrammatique. On commence par faire un Quatrain, ensuite on y en ajoute quatre autres, dont chacun finit par un des vers du premier. De sorte que le second Quatrain finit par le premier vers, le troisiéme Quatrain par le second vers, & ainsi des autres. L'ouvrage est fermé par un Quatrain où le mot du premier tombe naturellement comme dans le Rondeau ordinaire, on le comprendra mieux par un exemple.

L'AMANT GUERI.

Rondeau redoublé.

Epris d'Amour pour la jeune Climene,
J'ai soupiré pour elle un jour ou deux;
Si l'insensible eût partagé ma peine,
J'aurois long-tems brulé des mêmes feux.

Depuis l'inſtant qu'un depit courageux
M'ôta du cœur cette paſſion vaine,
Je ne ſaurois que plaindre un langoureux
Epris d'amour pour la jeune Climene.

Elle croïoit me tenir dans ſa chaine;
Mais quelque ſot! Pourquoi perdre des vœux?
Je ſais trop bien qu'elle eſt fiére, inhumaine;
J'ai ſoupiré pour elle un jour ou deux.

Je ne dis pas que mon cœur amoureux
N'eût ſoupiré pour elle un ſemaine.
J'aurois nourri cet amour dangereux,
Si l'inſenſible eut partagé ma peine.

Divin Bacchus, ta liqueur ſouveraine
M'a garanti d'un incendie affreux.
Sans ton ſecours, Eleve de Silene,
J'aurois long-tems brûlé des mêmes feux.

Envoi.

Garder ſix mois une fievre quartaine
Eſt à mon ſens un mal moins rigoureux,
Que d'adorer une fille hautaine,
Qui de mépris relance un malheureux
Epris d'amour.

Il eſt inutile de remarquer que cette ſorte d'ouvrages eſt trop longue & n'a point

point l'unité de pensée que nous avons dit être essentielle à l'Epigramme; aussi n'en avons nous parlé que par occasion, & à cause du raport qu'elle a avec le Rondeau commun. Nous remarquerons pourtant que l'usage est de les faire en vers de 10. à 11. sillabes.

****

DU TRIOLET.

On pourroit ranger sous l'espece du Rondeau, les Triolets dont la beauté consiste dans la répétition. On en a mis dans ce Recueil quelques-uns qui peuvent être donnez pour modelles. St. Amant en a fait quantité. Nous en raporterons le premier qui merite de trouver ici sa place, par ce qu'il comprend les principales regles de ce Poëme.

Pour construire un bon Triolet
Il faut observer ces trois choses:
Savoir que l'air en soit folet.
Pour construire un bon Triolet.
Qu'il rentre bien dans le Rolet,
Et qu'il tombe au vrai lieu des poses.
Pour construire un bon triolet
Il faut observer ces trois choses.

Il veut dire qu'il faut que le quatriéme vers qui est le même que le premier ait une liaison naturelle avec le troisieme ; ce qu'il n'a pas trop bien observé lui-même. Le cinquieme & le sixieme doivent être tels qu'ils fassent desirer le repetition du premier & du second, ce que les exemples proposez font mieux comprendre.



DU MADRIGAL.

En quoi il differe de l'Epigramme.

On entend par ce mot un petit Poëme qui contient une pensée délicate exprimée d'un stile simple, poli, gracieux, & tendre. Ce mot nous est venu des Italiens de qui les Espagnols l'ont aussi emprunté. Les personnes que j'ai consultées sur la définition du Madrigal, ne s'accordent guéres sur la différence qui le distingue de l'Epigramme. Quelques uns croient que l'Epigramme est un bon mot en Vers d'une même mesure & que le Madrigal admet les Vers libres & inégaux ; mais Mademoiselle de Scuderi n'étoit pas de leur sentiment, puisque la plû-

plûpart des petits Poëmes qu'elle a intitulez Madrigaux ſont en Vers reguliers & nous voïons au contraire que preſque tous les Epigrammatiſtes Modernes ſe ſervent de vers inégaux dans leurs Epigrammes. D'autres penſent que le Madrigal eſt conſacré à l'amour & que l'Epigramme eſt reſervée pour les ſujets plaiſants, ſatiriques, ou nobles & heroïques. Mais ſi cela eſt, il faudra changer le nom d'un grand nombre de Madrigaux que l'on a faits à la louange du feu Roi & des autres Princes ou grands hommes de notre tems. Il eſt plus vraiſemblable que le Madrigal ne differe de l'Epigramme ni par le nombre, ni par la meſure des vers ; mais par le caractere de la penſée qu'on y emploie, qui doit avoir quelque choſe de tendre & de noble en même tems. C'eſt le ſentiment de Boileau qui après avoir parlé du Rondeau & de la Ballade, ajoute ces deux vers :

Le Madrigal plus ſimple & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.

La Sabliere, *Montreuil*, l'Abbé *Regnier*, Madame *Deshoulieres* & Mademoiſelle de *Scuderi*, ſont les meilleurs modeles

deles qu'on se puisse proposer en ce genre, & l'on peut consulter ce qu'on a recueilli de leurs ouvrages dans les Articles de ce Recueil qui portent leurs noms.



Des Petits Contes.

Il n'est pas extraordinaire que la finesse, ou l'agrément d'un bon mot, dépende tellement des circonstances & de l'occasion où il a été dit, qu'il devienne fade, & insipide, parce qu'on ne les sait pas. C'est pour cela que le Poëte prend pour ainsi dire son lecteur & le transporte dans la compagnie, ou dans le lieu, où ce bon mot à été dit; à fin qu'il en soit plus frapé, & *qu'il* sente plus vivement la surprise agréable qu'il auroit eue, s'il l'eût entendu la premiere fois qu'on l'a dit. Mais il ne faut point perdre de vûe ce que nous avons dit: que l'Epigramme doit rouler sur un bon mot. Car les Contes dont une action est le sujet, sortent du caractére de l'Epigramme. En fait de Contes nous n'avons â proprement parler que trois

Au-

Auteurs qui aient aquis de la réputation dans ce genre à ſavoir Marot, La Fontaine & Mr. Rouſſeau. Marot a un fond de naïveté qui convient merveilleuſement à ces ſortes d'ouvrages. La Fontaine qui l'a imité à ſa maniére, eſt lui-même inimitable dans ſes Contes; mais comme ils ſont tous faits ſur des intrigues & qu'ils ſont d'ailleurs preſque tous d'une longueur qui paſſe les bornes de l'Epigramme, la plûpart des ſiens n'ont rien de commun avec les Ouvrages qui ſont admis dans ce recueil. Mr. Rouſſeau n'eſt pas éloigné de la perfection quant à ſon ſtile & à ſa maniere de narrer. C'eſt domage ſeulement que par la malice de ſes ennemis, il faille ne montrer ſon livre* aux honnêtes gens qu'en leur cachant des endroits qui ſont horreur, pour peu qu'on ait d'honneur & de religion. Comme le plus grand prix de ces Poëſies leur vient de l'habileté avec laquelle on imite Marot, il ne ſera point

* Les Editions de Hollande contiennent pluſieurs pieces deteſtables que Mr. Rouſſeau aſſure n'avoir pas faites, & je ne pretends pas ici mettre ſur ſon compte tout ce qui ſe trouve dans ſon Recueil. La cenſure que l'on fait de ces ordures, ne laiſſe pas d'être équitable, & elle retombe ſur les Editeurs de ces Poëſies libertines & ſcandaleuſes.

point mal à propos de dire ensuite quelque chose du stile Marotique & de tâcher de découvrir en quoi consiste sa veritable beauté.



DES PRINCIPAUX EPIGRAMMATISTES.

DES GRECS.

IL nous reste un Recueil d'Epigrammes de divers Poëtes Grecs sous le nom d'ANTHOLOGIE. Ce ne sont pour la plupart que des pensées fines, mais d'une finesse qui ne fait point rire, & qui ne flate que le bon sens. Il y en a un très-grand nombre de *délicates.* Une hiperbole agréable, une Antithese ingenieuse en fait bien souvent tout le merite. Ceux qui n'entendent point la Langue Grecque peuvent voir la *Maniere de bien penser* du Pere Bouhours, qui en a traduit quelques unes. Quelque fois c'est une histoire surprenante, comme celle-ci que le Pere Alaume Jesuite a traduite. On y fait parler un enfant sauvé d'un nau-

naufrage sur le corps de son Pere qui s'étoit noïé.

Les Dieux touchez de mon naufrage,
Aïant vu perir mon vaisseau,
M'en presenterent un nouveau,
Pour me reconduire au rivage.
Il ne paroissoit sur les flots
Ni navire, ni matelots;
Il ne me restoit plus d'espoir dans ma misere.
Lors qu'après mille vains efforts,
J'apperceus près de moi flotter des membres morts.
Helas! c'étoit mon pere!
Je le connus, je l'embrassai,
Et sur lui jusqu'au port heureusement poussé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie.
Que ce Pere doit m'être cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois sur la Terre & l'autre sur la Mer!

Il n'y faut point chercher de pointe. Un bon sens noble, une expression pure, une figure peu diferente de celles dont on se sert dans la conversation ordinaire, cela suffit pour une Epigramme Grecque. Notre Goût plus vif trouve ce bon sens trop uni, & on sait le bon mot de Racan, qui aïant trouvé insipide une Epigramme qu'on lui lisoit, eut pour

pour réponse que c'étoit une Epigramme à la Grecque, ce qui lui donna occasion d'appeller un potage à la Grecque, un potage qui ne sentoit que l'eau. Depuis ce tems-là on a continué d'appeller Epigrammes à la Grecque, celles qui n'ont ni sel ni pointe.

DES LATINS.

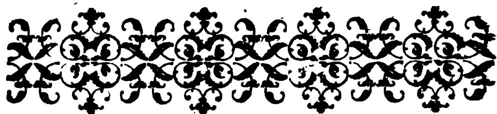
CATULE suivit à peu près la même maniére qui, comme nous venons de dire, ne consiste qu'en une pensée commune exprimée naturellement. Selon la remarque du Pere Rapin dans sa XXXI. *Reflexion sur l'Art Poëtique*: Catule *s'appliqua à renfermer une pensée naturelle dans un tour délicat de parole, & dans la simplicité d'une expression fort tendre.* Il faut pourtant avouer que Catule n'est pas délicat par tout. Ses Epigrammes finissent souvent par une injure très-grossiére, & s'il parle à sa Maîtresse, il lui dit des galanteries pleines d'ordures très-éloignées de la politesse.

MARTIAL * qui ne l'a que trop imité

* Ce Recueil contient les traductions d'un grand nombre des meilleures Epigrammes de Catulle & de Martial, & ceux qui les voudront chercher, les trouveront facilement par le moïen d'une table particuliére dressée selon l'ordre des Livres de ces deux Auteurs.

imité dans les obſcenitez cyniques, eſt d'un caractere fort oppoſé. Il veut, autant qu'il eſt poſſible, que ſes Epigrammes finiſſent par quelque mot ſurprenant; & il n'eſt pas toujours heureux à rencontrer une penſée vraie. L'envie qu'il a d'être ſpirituel, le jette quelquefois dans l'affectation.

Les ſiecles ſuivants n'ont rien produit de fort conſiderable. OWEN l'un des modernes qui s'eſt le plus attaché à l'Epigramme en a quelques unes de bonnes; mais elles ſont mêlées avec un grand nombre d'autres, dont la fineſſe n'eſt qu'une Equivoque fade & puérile & dont la penſée porte ſouvent à faux. GUARINI, le TESTI & quelques autres Italiens ont fait du bruit par leurs Madrigaux. Mais leur langue s'accommode d'une eſpece de ſubtilité que la nôtre n'admet pas & que nous appellons rafinement. Il ſeroit inutile de faire ici une énumeration des Epigrammatiſtes François, puiſque ce livre ne contient que cela. On a déja vu quelque choſe de la critique que l'on en pourroit faire ſoit dans leurs vies ſoit dans les notes qui accompagnent leurs ouvrages.



DIGRESSION SUR LE STILE MAROTIQUE.



Son Origine.

LE Stile Marotique eſt devenu ſi à la mode que le public à qui on a, pour ainſi dire, jetté à la tête un grand nombre d'Ouvrages en Vers Marotiques, ſera peut être bien aiſe de trouver ici ce que j'ai remarqué ſur ce genre de Poëſie.

Marot vivoit à la Cour de François I. comme on l'a vu dans l'abregé de ſa vie que l'on a miſe au commencement de ce Recueil. Le Genie d'une Cour eſt d'ordinaire le même que celui du Souverain. François Premier qui avoit l'eſprit agréable, & naturellement enjoué, ſe plaiſoit à la Poëſie. Marguerite Sœur de

de ce Monarque, laquelle avoit épouſé en ſecondes noces Henri II. Roi de Navarre, avoit du goût & même du talent pour les vers. Cette Princeſſe, plus connue ſous le nom de la Reine de Navarre, favoriſoit les beaux eſprits. Mêlin de Saint Gelais, l'un des plus habiles Poëtes de ce tems là, avoit ſuivi ſon genie qui le portoit aux vers badins & s'étoit fait de la reputation par ſes Epigrammes. Marot lui diſputa le prix & l'emporta. Saint Gelais, pour ſe débaraſſer d'un rival applaudi, rabatit ſur les vers Latins qu'il faiſoit fort heureuſement. Ainſi Marot demeura Maître du champ de bataille & amuſa long-tems la Cour de France de ſes Poëſies qui lui firent un grand nombre d'amis. Sa mauvaiſe conduite le perdit, il fut chaſſé de la Cour, & le reſte de ſa vie montra qu'il n'avoit embraſſé la Réformation, que pour n'être pas accuſé de n'avoir point du tout de Religion. Revenons à ſon ſtile, & ceux de ſes Ouvrages où il faut chercher dequoi imiter.

En quoi il conſiſte.

Le caractere de Marot eſt la Naïveté ! Sa maniere de penſer n'a rien que de fleuri, d'enjoué, & de badin, ſon ſtile eſt familier ſans gêne & paroît auſſi aiſé que la proſe la plus ſimple, à ceux qui n'en connoiſſent point la difficulté. Une gaieté philoſophique y regne par tout. En un mot c'eſt un mêlange d'images naturelles, mais choiſies, preſentées d'un air riant, mais ſans affectation. La difficulté d'éfacer & même d'égaler Marot, fit prendre aux Poëtes qui le ſuivirent une route différente de la ſienne. Du Bellai, Desportes, Ronſard, Baïf & quantité d'autres donnérent dans le ſtile ſoutenu. Ronſard ſur tout affecta dans ſes Sonnets une érudition hors d'œuvre, qui auroit été trop pédanteſque même pour le Collége. Le ſtile naïf fut negligé juſqu'à Voiture, & Sarrazin, qui aïant l'eſprit tourné au badinage, rapellerent cette ſorte de Poëſie enjouée, ou plutôt en inventérent une nouvelle eſpece que Pavillon a ſi heureuſement imitée & même perfectionnée. La Fontaine aïant entrepris de donner des Contes en vers François vit bien

bien que de tous les Poëtes qui l'avoient précédé Marot étoit celui à l'imitation duquel il devoit le plus s'attacher. Sans le copier, comme ont fait beaucoup de Poëtes soi disants Marotiques; il se contenta de prendre sa Maniére, & de travailler d'après lui. Et il y réussit merveilleusement bien, sur tout dans ses Contes.

Mais afin que l'on ne s'y trompe point, le caractere du Stile Marotique, ne consiste pas à recueillir de vieux mots sans choix, à faire des vers où l'on se permette toutes les licences dont il y a des exemples dans Marot, & dans ses contemporains. Marot lui-même n'est pas Marotique par tout & hors quelques Epigrammes, il est plat & de mauvais gout en beaucoup d'ouvrages. Comme en cette Epigramme,

A Maître Grenouille, Poëte ignorant.

Bien ressembles à la Grenouille,
Non pas que tu sois aquatique;
Mais comme en l'eau elle barbouille,
Si fais-tu en l'Art Poëtique.

Cette allusion au nom du Poëte, & ce jeu de mots de *barbouiller en l'eau* &

en

en l'art ont quelque choſe de froid, & ſi l'Auteur n'avoit que de pareilles beautez, il n'auroit jamais été propoſé pour modelle dans ce vers de Boileau.

Imitons de Marot l'élegant badinage.

Une preuve que ce badinage élégant eſt tout ce qui fait le mérite de Marot, c'eſt que quelques unes de ſes œuvres où il n'a pu l'emploïer, ſont d'une fadeur à faire pitié. Ses traductions de Virgile, d'Ovide, & des triſtes vers de Beroalde tranſiſſent le lecteur le plus échaufé. Ses Pſeaumes même ſont de la plus miſérable Poëſie qu'on puiſſe trouver. Et s'ils lui ont aquis quelques louanges, c'eſt parce que, les Réformez aïant poſé pour maxime que les priéres doivent ſe faire en langue vulgaire, & la réputation qu'avoit d'ailleurs Marot d'être le premier Poëte de ſon tems, aïant engagé un Muſicien alors fort eſtimé à y compoſer des airs, on s'y accoutuma peu à peu. Ils devinrent enſuite une partie du culte public, cela leur attira un reſpect qu'ils méritoient par leur matiére, & nullement par la maniére dont ils étoient traitez. Rentrons dans notre ſujet, & revenons au badinage de Marot.

Une

Une des plus heureuses sources de son badinage consiste souvent à se laisser entrainer par sa matiére, tant qu'elle lui offre quelque chose de fleuri. Son Epitre au Roi, *pour avoir été dérobé*, est pleine de ces traits badins & naïfs.

J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmant, yvrogne, & assure menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde:
Au demeurant le meilleur fils du monde.

S'il s'en étoit tenu au quatrieme vers de cet exemple, sa description n'avoit rien que de commun & de trivial; mais ce qui suit:

Au demeurant le meilleur fils du monde.

Après ce qu'il en vient de dire, fait un effet fort plaisant. Il interrompt souvent sa narration pour faire quelques reflexions auxquelles on ne s'attendoit pas, & qu'on lui sait toujours bon gré d'avoir faites; parce qu'elles ont je ne sai quoi de vrai & de naturel. En voici un exemple:

Pour abbreger le Conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu,
Rien n'oublia, fors de me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux à la gorge,
Ledit valet monté comme un Saint George;
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,
Qui au reveil n'eust sceu finer d'un soul.
Ce Monsieur là (Sire) c'estoit moi-mesme,
Qui sans mentir feus au matin bien blesme,
Quand je me vy sans honneste vesture,
Et fort fâché de perdre ma monture.
Mais de l'argent que vous m'aviez donné
Je ne fus point de le perdre estonné:
Car votre argent, très-débonnaire Prince,
Sans point de faute est subjet à la pince.

L'habileté avec laquelle il amene ici cet avertissement qu'il donne au Roi, sur ce que chacun vole un Monarque aussi bon que l'étoit François I. *fait* un effet d'autant plus beau, qu'il est imprévu.

Ces sortes d'agrémens ont été mis en œuvre d'une maniere toute charmante par l'ingenieux La Fontaine. En voici quelques exemples tirez de ses Contes. Dans sa Courtisanne Amoureuse, après avoir raconté comment cette Belle autre-

trefois si fiére, devint éperduement amoureuse d'un jeune homme, & avec quelle indiference elle coupa ses habits, il ajoute cette réflection originale.

Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustements de Princesse & de Reine,
Ce que les gens en deux mois a grand' peine
Avoient brodé, perit en un moment;
Sans regreter, ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez vous autant?
Je crois que non, j'en suis sur; & partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

Dans la *Fiancée du Roi de Garbe*, après avoir dit de quelle maniere Alaciel fut surprise par le vin que son liberateur lui fit boire, il continue ainsi:

Alaciel mise au lit par ses Femmes
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.

Il faudroit copier la plus grande partie de son livre, si l'on vouloit en ex-

traire tous les exemples; mais ceux-ci suffisent, pour faire connoitre l'effet que produisent ces digressions, quand elles sont à propos.

Le Pere du Cerceau, qui nous a donné dans son Livre quelques Poëmes en Vers Marotiques où il réüssit admirablement, est encore un excellent modelle. Son remerciement au Duc du Maine pour les *Pâtez*, sa *Nouvelle Eve*, son *Apologie*, son *Epitre à Monsieur Etienne*, &c. sont autant de chef d'œuvres d'autant plus difficiles à imiter qu'ils ne sont imitez de personne, & qu'ils partent d'un génie fécond, aisé, & leger. Rien n'y est forcé & quelque longues que soient quelques-unes de ces Pieces, on est faché d'en trouver si-tôt la fin. C'est l'Auteur que je voudrois proposer pour modelle à ceux qui veulent s'exercer dans le stile plaisant & qui se sentent un genie tourné à la Poësie Marotique.

Ses principales Regles.

Il y a six Observations à faire sur ce Stile.

1. Qu'il faut rimer richement. Les Rimes foibles en sont exclues; Par exemple, *agréable* & *aimable* ne riment

point assez, il faut *blamable*, *aimable*, *favorable*, *desirable*, s'il est possible. *Heureux* & *precieux* sont des rimes foibles qui ne valent rien dans ce Stile.

2. Toutes sortes de vieux mots n'y sont pas admis, il faut qu'ils soient encore entendus & qu'ils aient une signification plus vive & plus expressive que les mots qui sont aujourd'hui en usage. *Aincois*, *jacoit*, *illec*, *ores*, *trop mieux*, *adonc*, *ja*, & autres y trouvent leur place pourvu que ce soit bien à propos.

3. Il est permis de retrancher du discours les pronoms personnels & la particule point, quand ce retranchement n'ôte rien à la pensée; Exemples

Ne me blamez Iris d'être volage,

pour dire *ne me blâmez point.*

Si me vouliez aimer à votre tour.

pour dire *si vous me vouliez aimer.* Souvent on met devant le verbe dont on sous-entend le pronom, la particule, *point*, qui sans cela se met d'ordinaire après.

Point ne voudrois de meilleure avanture

pour dire *je ne voudrois point.*

4. Les mots trop nouveaux & les phrases qui n'étoient pas encore en usage du tems de Marot, ne s'y doivent

point emploïer. Les expressions relevées & majestueuses n'y doivent point paroître ; & il faut que tout y soit naïf, & se souvenir toujours que la naïveté est l'ame de ce genre d'écrire.

5. Dans les petits ouvrages, comme sont les Epigrammes, on n'est pas obligé d'entrelacer toûjours les Vers Masculins, avec des Feminins, & l'on peut mêler quelquefois des Rimes masculines avec d'autres Rimes masculines ; mais il faut que les Vers aient quelque autre beauté qui dédomage de celle-là.

6. Après le premier Quatrain de l'Epigramme, il faut pour bien faire que le Vers qui suit, rime avec le precédent, c'est à dire que le quatriéme & le cinquiéme soient sur la même Rime. Il y a encore quelques autres observations moins considerables que chacun sera aisément de soi-même.

En quoi ce Stile differe du Burlesque.

On pourroit demander qu'elle difference il y a entre le Burlesque & le Marotique. Boileau y en met une très-grande,

grande, lors qu'il dit dans son Art Poëtique en parlant du premier.

Que ce stile jamais ne souille votre Ouvrage;
Imitons de Marot l'élegant Badinage,
Et laissons le Burlesque aux plaisans du Pont-neuf.

En effet le Stile Marotique choisit; Le Burlesque admet tout. Le premier est simple, mais d'une simplicité qui a sa noblesse, & il emprunte des Anciens ce que son tems ne lui fournit point pour les expressions naïves. L'autre est bas & grossier, & emprunte de la canaille des ornements faux & méprisables que les honnêtes gens ne sauroient approuver. L'un se livre à la nature; mais il a soin d'examiner auparavant si les objets qu'elle lui presente peuvent entrer dans ses peintures; il ne prend que ce qu'elle a de fin & d'enjoué. L'autre se jette tête baissée dans une boufonnerie extravagante, & ne remplit ses tableaux que de marmousets & de grotesques. L'un veut du riant, l'autre du ridicule. Ainsi il faut bien se garder de confondre deux stiles si diferents.

Le Duc de St. Agnan avoit un ta-

lent merveilleux pour le Stile Marotique; on a de lui quelques ballades excellentes en ce genre. Elles ſe trouvent dans le Livre de Mad. Deshoulieres avec les réponſes qu'elle y fit.



ABRE-



ABREGÉ DES REGLES DE LA VERSIFICATION FRANÇOISE,

Par Pierre Richelet.

La Versification Françoise, est l'Art de bien faire des Vers François, son but est de plaire, & l'on ne peut plaire sans beaucoup de l'Art.

Pour y réüssir il y a trois choses à considérer, la Structure du Vers, la Rime, & les divers Ouvrages en vers. Le premier Chapitre sera de la Structure des vers; le second de la Rime; & le troisiéme de divers Ouvrages de Poësie. Je ne parlerai que des deux premiers, me reservant à traiter quelque jour, du troisieme dans ma * Poëtique.

* Cette Poëtique n'a jamais été imprimée.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA STRUCTURE DES VERS FRANÇOIS.

ARTICLE I.

Des Vers Masculins & des Vers Feminins.

LE Vers François ne consiste qu'au nombre des Sillabes, &, en la Rime. La Sillabe est un son formé d'une ou de plusieurs lettres: & la Rime n'est autre chose qu'un même son à la fin des mots. Le nombre des Sillabes est donc ce qui fait toute la Structure de nos vers & parce que ce nombre de Sillabes n'est pas toûjours égal en châque genre de Vers, cela a donné occasion de nommer nos Vers, les uns Masculins, & les autres Feminins.

Le Masculin a toûjours une Sillabe moins que le Feminin, & se termine toûjours, ou par un *é* fermé, comme beauté, clarté, ou par quelque Sillabe que ce soit, qui ne finit point par un

e muet. On nomme Vers Feminin celui dont la derniére voïelle du dernier mot est un *e* muet ou obscur, ainsi que l'*e*, de ces mots *ouvrage*, *Prince*, soit qu'après cet *e* il y ait une *s*, comme dans tous les pluriels des noms *ouvrages*, *Princes*, &c. ou *nt* comme en de certains tems des pluriels des verbes *aiment*, *desirent*, &c.

L'*e* obscur ou feminin se perd au singulier, quand il est suivi d'un mot qui commence par une voïelle, & alors il n'est compté pour rien, comme on peut le remarquer deux fois dans le Vers qui suit :

Le Sexe aime à jouir d'un peu de liberté
On le retient fort mal avec l'austérité

MOLIERE.

Mais il en arrive autrement lors qu'il est suivi d'une Consone, ou qu'il y a une *s* ou *nt* à la fin, alors il ne se mange, ni ne se perd jamais en quelque rencontre que ce soit.

Son teint est composé de roses & de lis.
Ils percent à grands coups leurs cruels ennemis.

RACAN.



Article II.

Combien il y a de sortes de Vers.

QUelques personnes ont crû qu'il n'y avoit que 5. sortes de vers ; de 6, de 7, de 8, de 10 Sillabes, appellez vers communs, & de 12. qu'on nomme Alexandrins, Héroïques ou grands Vers : mais d'autres ont crû qu'il y en avoit de dix sortes depuis une Sillabe jusqu'à douze, excepté ceux de neuf, & d'onze Sillabes qui sont fort rares, & qui n'ont été faits que pour être chantez. Je ne parlerai ici que des cinq premiers qu'on appelle Vers réguliers : il y en a donc de deux sortes ; ceux de 6, de 7, & de 8 Sillabes, qui n'ont point de césure, & ceux de dix & de douze qui en ont une.

Les Vers de six Sillabes servoient autrefois à composer des Odes, & des Epigrammes entieres ; mais aujourd'hui on ne s'en sert presque que dans les Chansons & autres petites pieces.

Cher ami, ta fureur,
Contre ton Procureur,
Injustement s'allume.
Cesse d'en mal parler.
Tout ce qui porte plume
Fut créé pour voler.

Les Vers de sept Sillabès ont de l'harmonie, ils sont propres à exprimer les choses très-vivement; c'est pourquoi ils servent à composer de fort belles Odes, des Sonnets, & plus ordinairement des Epitres, des Chansons, des Contes & des Epigrammes

MATELO quand je te dis
Que tu ne mets en lumiere
Que des livres mal écrits
Qu'on envoie à la beuriere,
Tu t'emportes contre moi
Et même avec insolence.
Ah! mon pauvre ami, je voi
Que la verité t'offense.

Les Vers de huit Sillabes, aussi bien que ceux de douze, sont les plus beaux, & les plus anciens Vers François, & il sont aussi le plus en usage, on les emploie ordinairement dans les Odes, dans les

les Epitres, les Epigrammes, les Chansons, mais rarement dans les Balades & les Sonnets.

Ami je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose.
Mais toutefois, ne pressons rien
Prendre femme est étrange chose.
Il y faut penser meurement;
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

MAUCROIX, Poësies.

On se sert d'ordinaire des Vers communs, ou de dix Sillabes, dans les Epitres, les Balades, les Rondeaux, les Contes, & rarement dans les Poëmes, les Odes, les Elégies, les Sonnets & les Epigrammes. Le repos de ces Vers est à la quatriéme, quand elle est masculine, sinon elle se fait à la cinquiéme qui doit être toûjours un *e* muet au singulier, pour se perdre avec une voïelle suivante: mais il n'importe que le repos de ces Vers, ni des Vers Alexandrins, finisse se sens, il faut seulement que si le sens va au delà, il continuë sans interruption jusqu'à la fin du Vers.

Tel

Tel d'un Seneque . . . affecte la grimace ;
Qui feroit bien . . . le Scaron à ma place.

Les Vers que nous appellons Alexandrins font nos plus grands Vers ; ils ont douze Sillabes étant Masculins, & treize étant Feminins, avec un repos au milieu, c'est à dire, après les six premieres Sillabes, ce repos doit être nécessairement la fin d'un mot, ou un monosillabe, sur laquelle l'oreille puisse agréablement s'arrêter, il faut de plus qu'il se fasse sur la sixieme Sillabe, quand elle est Masculine, ou sur la septieme quand elle est féminine ; mais alors cette septiéme, ne peut être d'un *e* muet au singulier pour se perdre avec une voïelle suivante : Ex.

Oui la meilleure femme... en malice est feconde.
Au Diable soit le Sexe...il damne tout le monde.

MOLIERE.

Un Poëte à la Cour... fut jadis à la mode,
Mais des fous aujourd'hui ... c'est le plus incommode.

DESPREAUX.

ARTI-

ARTICLE III.

Du Repos ou de la Cesure du Vers.

LE répos est appellé ainsi, parce que l'oreille & la prononciation s'y reposent en quelque maniere. On le nomme aussi césure, à cause qu'il coupe ou qu'il sépare le Vers en deux parties, dont chacune s'appelle Hemistiche ou demi Vers, ce repos ne doit tomber sur aucun de ces monosillabes, *pour*, *sans*, *me*, *te*, parce que l'oreille ne sçauroit s'y arrêter. Pour cette raison la césure ne doit pas non plus finir par l'un de ces mots *je*, *qui*, *a*, *te*, ni par aucune préposition. Ex.

Devant elle & devant.... le feu de son amour.
LE MOINE.
Icis ne trouve-je... pas un sujet de plainte....
La belle Philis qui... causa tout mon malheur....
Quand il en sort il a... plus d'yeux & plus aigus.
Que le jaloux Argus....
REGNIER, Satyres.
Adieu je m'en vais à... Paris pour mes affaires.

Il ne faut jamais disposer de telle sorte l'adjectif & le substantif, que l'un finisse

finiſſe le premier hemiſtiche, & l'autre commence le ſecond

Iris dont la beauté... charmante nous attire.

Cependant le Vers ſeroit bon, ſi le ſubſtantif faiſant le repos du premier hemiſtiche, étoit ſuivi de deux epitetes qui achevaſſent entierement le Vers, comme

Il eſt une ignorance... & ſainte & ſalutaire...

SACI.

La troiſiéme perſonne du verbe *être* entre un adjectif & un ſubſtantif, ne doit point faire auſſi le repos du Vers

On ſçait que la chair eſt... fragile quelque fois...

TARTUFE.

Avant que, *devant que*, & autres ſemblables qui ſont deux mots, & qui ſe prononcent comme s'ils n'en faiſoient qu'un, ne doivent pas dans le vers, être diſpoſez de telle façon, que le premier mot finiſſe le premier hemiſtiche, & l'autre commence le ſecond.

Elle viendra devant que la ſemaine paſſe...

MONTREÜIL.

ARTICLE IV.

Ce qu'il faut faire pour bien tourner les Vers.

ON doit autant qu'on le peut détacher les Vers les uns des autres, & les tourner de telle maniere, qu'ils aient chacun leur ſens parfait : il faut auſſi qu'ils n'enjambent point les uns ſur les autres, on appelle enjamber, lors que le ſens n'étant pas fini en un Vers, il recommence & finit parfaitement à l'hemiſtiche du ſecond. Ex.

> Le feu de ſes regards, ſa haute Majeſté
> Le font bien-tôt connoître . . . . .

Il faut auſſi que la conſtruction des Vers ſoit par tout naturelle, & ſans tranſpoſition. On en ſouffre pourtant quelquefois dans la Poëſie ſublime; où il ſe faut exprimer d'un air noble & vigoureux; mais il faut que les tranſpoſitions ſe faſſent avec eſprit, pour donner de la force aux Vers, & empêcher qu'ils ne languiſſent. On ne s'en doit point ſervir dans les Chanſons, les Madrigaux & autres piéces qui ne veulent pas un ſtile

ſtile élevé. Les tranſpoſitions conſiſtent à changer avec eſprit l'ordre naturel des mots, Elles ſe font de pluſieurs manieres. 1. En mettant le nominatif après le verbe.

C'eſt par là qu'un Auteur que preſſe l'indigence
Peut des Aſtres malins corriger l'influence.

Despreaux.

2. En mettant le genitif devant le Nom qui le gouverne.

Qui de ſes revenus écrits par Alphabet
Peut fournir aiſement un Calepin complet.

Despreaux.

3. En mettant le datif ou l'ablatif devant le verbe qui régit l'un ou l'autre de ces cas,

A la gloire des Lis je conſacre ces Vers ;

Desmarets.

Des ſotiſes du temps, je compoſe mon fiel.

Despreaux.

4. Enfin, c'eſt quelquefois une tranſpoſition de mettre l'adjectif devant ou après le ſubſtantif dans les rencontres où l'on voit qu'il à plus de force, néanmoins quelques * perſonnes croient que l'ad-

* Hiſt. de l'Academie Françoiſe.

l'adjectif masculin doit toûjours être après ; & jamais devant le substantif, comme en ce Vers.

Quoi, faut il que Henri ce Prince redouté..

Que l'on croit meilleur, que si l'on disoit

Quoi faut il que Henri ce redouté Monarque.

Cependant cette observation ne se trouve pas toûjours vraie, comme on le peut voir en ces deux Vers

Son cœur ne peut s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris.

MOLIERE.

Et ce qu'il y a à faire en cela, c'est de consulter l'oreille & les bons Poëtes, & par ce moïen on évitera toutes les transpositions qui rendent les vers rudes ou embarassez.

ARTICLE V.

Ce qu'il faut éviter.

IL faut éviter dans les Vers la rencontre des voïelles qui ne se perdent pas. On appelle rencontre de voïelle, quand un mot qui se termine par un autre voïelle que l'*e* feminin, est suivi immédiate-

diatement d'un mot qui commence par une voïelle, & c'eſt ce qui fait un certain baaillement fâcheux.

Cy giſt, qui aſſez mal préchoit
Par les femmes tant regretté
Frére André . . .

MAROT, Epigr.

Théophile s'eſt moqué de cette régle dans quelqu'une de ſes Satires. Malherbe même ne l'a pas toûjours obſervée, & il eſt permis auſſi de s'en diſpenſer quelquefois, lors que l'expreſſion eſt belle & ingénieuſe, ou lorſque la phraſe eſt très-naturelle, comme en cette Epitaphe,

Cy deſſous giſt Monſieur l'Abbé
Qui ne ſçavoit ni A, ni B.
Dieu nous en doint bien-tôt un autre
Qui ſache au moins ſa patenôtre.

Mais il y a ici deux choſes à obſerver: la premiere eſt la difference des deux *h* l'une muette, & qui ne ſe prononce point comme dans *heure*, *honneur*, & l'autre aſpirée & conſonne, comme dans *honte*, *harangue*.

L'*h* muette ne ſe compte pour rien, & il ne faut pas que devant, il y ait des

mots

mots qui finissent par une voïelle qu'on ne mange point, par exemple ; c'est une faute que de dire.

Le vrai honneur n'est plus que bagatelle.

Mais l'*h* aspirée tient toûjours lieu de consone, & ainsi l'*e* feminin ne se perd pas devant elle

Un Clerc pour quinze sols, sans craindre le hola ;
Peut aller au Parterre attaquer Attila.

DESPREAUX.

ce seroit une faute dire l'*hola*.

La seconde chose est, que le *t* ne se prononçant jamais dans la conjonction *&*, c'est manquer que de placer cette conjonction devant une voïelle.

Qui sert & aime Dieu posséde toutes choses.

Il ne faut jamais faire entrer dans les vers de certains mots qui les rendent languissant comme *vie*, *envie*, *partie*, *veue*, si ce n'est en perdant l'*e* final par la rencontre d'une voïelle suivante, ou en les mettant à la fin du vers.

La vie est une mort à qui vit en langueur.

Mais

Mais ce ne seroit pas un Vers supportable, si l'on mettoit :

La vie n'est que mort à qui vit en langueur.

Il faut éviter aussi de joindre des mots dont la rencontre fasse quelque rudesse. Exemple.

Je n'ai pû voir vos yeux sans sentir leur atteinte.

SARAZIN.

On ne doit pas aussi commencer un Vers par un mot qui rime, ou qui fasse consonnance avec celui qui finit le Vers précédent, & sur tout il faut éviter que le premier & le dernier mot d'un même vers n'aient aucune conformité de son ; cela ne se souffre que lors qu'il est tout à fait en grace, comme

Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.

DESPREAUX.

Les mots & les phrases qui sentent la prose ne doivent point entrer dans les vers : ces mots sont ; *c'est pourquoi*, *parce que*, *pourveu que*, *puisque*, & autres pareils qui ne se souffrent proprement que dans les piéces de Théatre, ou il entre quelque chose du discours ordinaire, on doit

doit auſſi rarement emploier dans la Poëſie ces liaiſons: *puis*, *ainſi*; *car*, *en effet*, *de ſorte que*, *donc*, *or*, *d'autant que*, *outre que*, *d'ailleurs*, *en verité*, &c. qui appartiennent plus particuliérement à la proſe: *celui & celle*, quand ſont relatifs, ne valent rien en Poëſie; mais quand ils ſont mis abſolument & à la place du nom de la perſonne, ils n'ont pas mauvaiſe grace.

Celui dont la parole a formé l'Univers

CONRART.

Et non pas:

Rogadon dont l'orgueil foule toutes les Loix
Soit celle du croiſſant, ſoit celle de la Croix.

LE MOINE.

Au lieu de ces mots *Madame*, *Monſeigneur*, *Sire*, qui ſentent la proſe, on met les noms propres, où les noms qui marquent la dignité des perſonnes à qui l'on parle, excepté dans la Poëſie Dragmatique, où l'on emploie ſans ſcrupule ces mots *Sire*, *Madame*, &c.

Lequel, *laquelle*, *deſquels*, ne deplaiſent pas ſi fort dans la Poëſie ſimple & facile, que dans les Odes, qui ſont des ouvrages nobles & élevez.

Outre

Outre tout ce qu'on vient de dire, il y a encore pluſieurs choſes qu'on ne ſouſfre jamais dans la belle Poëſie. 1. La répétition d'un mot ſans neceſſité ; ſur tout dans la Poëſie Héroïque. 2. Les alluſions, à moins qu'elles ne ſoient tout à fait heureuſes. 3. Les Monoſillabes maſculins, s'ils ne ſont joints avec des monoſillabes, à moins qu'il ne ſoient bien naturels. 5. Les Parenteſes, lorſquelles embarraſſent le ſens. 6. & généralement tous les vers qui ſentent la proſe.

Ces pronoms *mien*, *tien*, *ſien*, *leur*, *tu*, *je*, & ce mot *encore* ſans *e* final, non plus que quelque tems & quelques perſonnes des verbes, qui ſonnent mal à l'oreille, comme *deſira*, *aimeroit*, *mêlerions*, *tomberont* &c. ſe ſouffrent rarement à la fin d'un bon vers.

CHAPITRE II.

DE LA RIME.

ARTICLE I.

De la Rime masculine & feminine.

LA Rime n'est qu'un même son à la fin des mots. Je dis même son & non pas même Lettres ; car la rime n'étant que pour l'oreille, on n'y regarde, que le son & non l'écriture ; ainsi, *corps* & *accords*, riment très-bien : & *aimer* & *mer*, très-mal.

La rime se divise en masculine & feminine. La rime masculine est celle qui finit par un *e* clair, comme *aimé*, ou par quelque terminaison que ce soit qui n'est point un *e* muet, comme *vertu*, *grandeur*, *amour*, *brebis*, &c.

La rime feminine est celle qui finit par un *e* muet ou obscur, comme *Maître*, *Prince*, ou par un *e* muet avec une *s*, comme *paroles*, *sages*, *tu aimes* ou par un *e* muet & *nt* ; comme les pluriels des verbes,

verbes, *ils aiment*, *ils parlent*, excepté lors que cet *e* muet est précedé de la diphtongue, la rime devient masculine, comme *aimoient*, *parloient*, &c.

La principale difference qu'il y ait entre la rime *masculine* & la *feminine*, est que dans la premiere on ne considére que la derniere sillabe, comme *amour*, *liberté*, *grandeur*, au contraire dans la rime *feminine* l'*e* muet se prononçant si peu, il faut que la convenance du son se prenne dans la Sillabe de devant, qui est la penultiéme du mot : ainsi *songe* & *Ange* ne riment pas, mais bien *songe*, *mensonge*, *Ange* & *louange*.

Enfin, dans *la masculine*, c'est la derniere sillabe qui fait la rime : & dant la *feminine*, les deux dernieres:

ARTICLE III.

Ce qu'il faut observer dans les Rimes masculines.

DAns les Rimes masculines, la derniere sillabe des deux vers qui riment, doit presque toûjours se ressembler entierement : heu*reux* & amou*reux*.

Que si cette derniere sillabe n'est pas tout à fait, la même, comme *écrits*, & *mépris*, la rime n'est pas heureuse; quelquefois même elle ne vaut rien, comme dans beau*té* & enflam*mé*; mais lorsque le son de cette derniere sillabe est fort plein, comme Ce*sars* & re*gards*, Uni*vers* & En*fers*, &c. alors on se contente de l'uniformité du son depuis la derniere voïelle, sans se mettre trop en peine de la consonne précedente.

Dans les monosillabes on ne prend pas garde de si près à la rime, puisqu'ils riment fort bien ensemble & avec des mots de plusieurs sillabes, comme *loi* rime avec *foi*, *pas*, *bas*, *combats*; *paix*, *jamais*; *jour*, *amour*; *feu*, *jeu*; mais *lieu* & *feu* riment fort mal, parce qu'il ne se prononcent pas de même, & ne soufrent gueres: mais lors que les rimes sont rares, on ne demande pas tant d'exactitude, ainsi *soupir* rime avec *plaisir*, & *zephir* avec *desir*.

Les mots qui ont un *e* ouvert à la derniere sillabe ne riment pas bien avec ceux, qui à la même sillabe ont un *e* fermé. Exemp. *Jupiter*, *mer*, *enfer*, &c. ne riment point avec *vanter*, *abimer*, *philosopher* & autres pareils infinitifs.

Les

Les rimes maſculines breves, ne riment point avec les rimes maſculines longues: *plaiſt* & *fait*, *charma* & *aimat*, ne riment point enſemble, & cela ſe ſent à la prononciation.

Ain & *Aim*, comme *humain*, *faim*; *ein* comme *deſſein*; & *in* ou *im*, *divin*, *venim*, riment indifféramment enſemble; car c'eſt une proprieté de l'*n* & de l'*m* qu'étant à la fin d'une ſillabe, elles étendent le ſon de la voïelle qui les précéde, & ainſi rempliſſant le ſon de l'*i*, elles font qu'il devient le même que celui de l'*ei* & noſtre Langue adouciſſant celui de l'*ai*, fait quel prend encore le même ſon que celui de l'*e* & de l'*i*: de ſorte que ces trois rimes deviennent toutes ſemblables; même au feminin, comme *ſainte*, *feinte*, *abſynthe*: il faut pourtant prendre garde que l'*n* ſoit à la fin de la ſillabe, encore qu'elle n'en ſoit pas toûjours la derniere lettre, comme dans *Saint* & *ceint*, car autrement ſi cette *n* commence la ſillabe ſuivante, l'*i* retient le ſon qui lui éſt naturel, parce qu'alors il eſt tout détaché de l'*n*, comme dans ces mots, *divine*, *fi-ne*, *Couſinne*, & *l'ai* auſſi bien que l'*ei* prend le ſon de l'*e* comme *ſai-ne*, *vai-ne*, *pei-nes*, &c.

ARTICLE III.

Ce qu'on observe dans les Rimes feminines.

A L'égard des Rimes féminines, on observe & la derniére sillabe se ressemblent tout à fait quant au son. Exempl. impor*tune*, for*tune*, Souver*aine*, *Reine*, on excepte fan*tôme* & *homme*, *ville* & *fille*, de*sirée* & ai*mée*, & beaucoup d'autre dont on jugera par le son.

2. S'il arrive que cette penultiéme ne se ressemble pas entierement, & que le son en soit fort plein, comme *proie* & *voie*, alors on pourra s'en servir ; principalement lorsque ces rimes sont rares ou de 2 sillabes.

Il ne faut jamais joindre une rime féminine, dont la pénultiéme soit breve, avec une autre dont la pénultiéme soit longue. Ex. *pâle* & *sale* ; *Prophete*, *tête*, &c. on excepte pourtant quelques mots qui n'ont pas le son bien diférent, comme *place* & *grace* ; mais lors que ce son ne peut être corrigé aisément par la prononciation ; alors les rimes ne valent rien.

AR-

ARTICLE IV.

Ce qu'il y a à observer dans les rimes masculines & feminines.

CE qu'il y a encore à observer dans les rimes masculines & feminines, c'est 1. Qu'un mot ne doit jamais rimer avec soi-même, à moins qu'ils ne soit dans une signification differente *pas* partic. negative, rime fort bien avec *pas*, pour dire *passus* & jamais avec *pas* particule.

L'homme usant de sa force & veillant sur ces pas
Peut ne pécher jamais, s'il veut ne pécher pas

2. Le simple ne rime point avec son composé, comme *ami* avec *ennemi*; *établir* avec *rétablir*; *faire*, avec *défaire*, &c. mais si ce sont des composez d'un même mot, ils riment quand leur signification est différente, Ex. *promis* & *commis* &c.

3. Les singuliers ne riment point avec les pluriels, comme *Roi*, *Loix*; *ame*, *Dames*, &c. Si ce n'est à l'égard des rimes masculines, Car il y a des singuliers qui se joignent avec des pluriels, à

cause que les uns & les autres se terminent & se prononcent de même : Ex. *Mars*, *hazards*; *fers*, *Univers*, & quant aux rimes feminines, il y a de certaines personnes de verbes, qui pour la même raison riment au singulier, avec des noms au pluriel : Ex. *tu disposes* & *choses*.

ARTICLE V.

Ce qu'il faut observer dans les Hemistiches des Vers.

C'Est une faute lorsque le premier hemistiche d'un vers rime avec le dernier. Ex.

Allez vous êtes fou, dans vos transports jaloux,
Et ne meritez pas l'amour qu'on a pour vous.

MOLIERE.

C'en est aussi une lorsque le premier hemistiche rime avec le vers qui le précéde, & avec celui qui le suit, Ex. de Voiture

Je confesse ma faute au lieu de la défendre,
Et triste & repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prest de le rendre
Et me rendez, aussi ce que vous m'avez pris.

Il

Il ne faut pas non plus que le dernier hemiſtiche d'un vers rime avec le premier hemiſtiches du vers ſuivant, ni que les deux hemiſtiche de deux vers qui ſe ſuivent, riment enſemble. Ex.

Le ſort ne nous ſuit pas, mes enfans il nous traine;
Les Rois comme forcats, ſont liez à ſa châine.

Ceux qui ſont les plus exacts, ont ſoin que les hemiſtiches des vers qui ſe ſuivent immédiatement n'aient nulle conformité de ſon : c'eſt pourtant une beauté lors que dans les vers qui ſe ſuivent, on repoſe avec eſprit les hemiſtiches, ou qu'on emploie dans ces hemiſtiches, les mêmes rimes & les mêmes mots, mais il faut en uſer avec jugement. Ex. de M. Godeau.

Qui cherche vraiement Dieu, dans lui ſeul ſe repoſe
Et qui craint vraiement Dieu, ne craint rien autre choſe.

Quoique des répétitions ſoient agréables, elles ne doivent pas toutefois être bien fréquentes, elles paroitroient affectées, & l'affectation eſt un vice.

Article VI.

Des Rimes suivies & entre-mêlées.

On appelle rimes suivies, lorsqu'après deux masculins, on met deux féminins, & puis deux masculins & deux feminins, & ainsi de suite & au contraire les rimes sont entre-mêlées, lors qu'après un vers masculin, avant que d'avoir mis l'autre masculin qui lui répond, on met un ou deux feminins; mais en l'un & en l'autre il faut observer, qu'encore que deux rimes feminines soient suivies ou entre-mêlées de deux masculines; néanmoins les feminines qui se mettent immédiatement après ne doivent point être les mêmes que celle qui ont précedé bien que l'on n'y emploie pas les mêmes mots. C'est à dire, que si les deux rimes feminines ont été *agréable*, & *aimable*, & les deux masculins, *ardeur* & *froideur*, ou autres; on ne peut mettre ensuite pour rimes feminines, *favorable* & *desiderable*, non pas même au pluriel : il en est de même des masculines.

Cette régle est indubitable dans les vers

vers de rimes suivies. Dans les Stances, on pourroit s'en dispenser, chaque Stance étant considerée séparément, néanmoins il vaut mieux les observer : & si ce n'est pas une faute essentielle, c'est au moins une negligence de ne le pas faire.

ARTICLE VIII.

Des Vieilles Rimes.

LEs curieux seront peut être bien-aises de sçavoir le nom des rimes qui étoient autrefois en usage, & comme on n'écrit que pour avoir l'avantage de leur plaire, on mettra ici les plus connuës qui sont la *Kyrielle*, la *Batelée*, la *Fraternisée*, la *Brisée*, l'*Empériére*, l'*Annexée*, l'*Enchaînée*, l'*Equivoque*, la *Couronnée*.

La rime *Kirielle*, consiste à répeter un même vers à la fin de chaque couplet.

*Qui voudra sçavoir la pratique
De cette rime juridique
Je dis que bien mise en effet,
La Kirielle ainsi se fait.

* Poëtique de Gratien du Pont.

De plate * de fillabes huit
Usez en donc si bien vous duit
Pour faire le couplet parfait
La Kirielle ainsi se fait.

On appelle rime *Batelée* : lorsque le repos de vers qui suit, rime avec le vers précedent.

Quand Neptunus puissant Dieu de la mer
Cessa d'armer Caraques & Galées
Les Gallicans bien le deurent aimer
Et reclamer ses grand's Ondes salées.

Cl. Marot.

Dans la rime *Fraternisée* le dernier mot du vers est repeté ou entier, ou en partie au commencement du vers suivant, soit par équivoque ou d'une autre maniere.

Mets voile au vent, cingle vers nous, Caron,
Car on t'attend, & quand seras en tente,
Tant & plus bois bonum vinum charum
Qu'aurons pour vrai. Donque sans longue atente,
Tente tes pieds a si décente sente
Sans te facher; mais en sois content tant
Qu'en se faisant nous le soions autant.

La

* De Rimes suivies.

La Rime *Senée* eſt une eſpece d'Acroſtiche. Elle ſe fait lors que tous les vers, ou tous les mots de chaque vers commencent par une même lettre.

Miroir, mondain, Madame, magnifique
Ardente, amour, adorable, angelique.

Dans la rime *Briſée* les vers ſont coupez immédiatement aprês le repos, & à ne les lire que juſques là ils font un ſens different de celui qu'ils renferment lors qu'ils ſont tout entiers. Ex. d'Octavien de S. Gelais.

De cœur parfait, Chaſſez toute douleur.
Soiez ſoigneux; N'uſez de nulle feinte.
Sans vilain fait, Entretenez douceur.
Vaillant & preux, Abandonnez la crainte.
Par bon effet, Montrez vôtre valeur;
Soiez joieux, Et banniſſez la plainte.

La rime *Emperiere* eſt une rime ou une partie de la derniere ſillabe de l'antepenultiéme mot, eſt répétée deux fois de ſuite.

Prenez en gré, mes impar*faits*, *faits*, *faits*
Benins lecteurs très-dili*gens*, *gens*, *gens*.

La rime *Annexée* est une rime où la derniere sillabe du vers qui précéde, commence le vers suivant.

Dieu gard' ma maîtresse & *regente*
Gente de Corps & de *façon*
Son cœur tient le mien en sa *tante*
Tant & plus d'un ardent frisson.

La rime *Enchainée* est une espece de gradation.

Dieu des Amans de mort me garde
Me gardant donne moi bonheur
En me le donnant prend ta darde
En la prenant navre son cœur.

Cl. Marot.

Dans la Rime *Equivoque* la derniere sillabe de chaque vers est reprise en une autre signification au commencement ou à la fin du vers qui suit.

En m'ébatánt je faits Rondeaux *en rime*,
Et *en rimant*, bien souvent je m'*en rime*.
Bref c'est pitié entre nous *rimailleurs*;
Car vous trouvez assez de *rime ailleurs*,
Et quand vous plaist mieux que moi *rimassez*;
Des biens avez & de la *rime assez*.

Cl. Marot.

La

La Rime *Couronnée* se fait quand le mot qui fait la fin du vers, est une partie du mot qui le précéde immédiatement dans le même vers.

> La Blanche Colom*belle belle*
> Souvent je vais *priant*, *criant*;
> Mais dessous la cor*delle d'elle*
> Me jette un œil *friant*, *riant*
> En me con*sommant & sommant*.
>
> CL. MAROT.



CHAPITRE III.

DES STANCES.

****

ARTICLE I.

Des Stances en général.

LE mot de *Stance* vient de l'Italien *Stanza*, qui signifie *demeure* : parce qu'il y doit avoir à la fin de chaque Stances, un sens complet. La Stance est un certain nombre de vers, le plus souvent de 4. de 6. de 8. ou de 10. vers, & quelquefois de 5. de 7. de 9. d'11. ou de

de 13, la Morale, l'Amour & la Galanterie sont les matieres les plus ordinaires des Stances. Leur caractere est serieux, ou enjoué.

Les Stances vont après, & cette troupe grave
A sous divers harnois le port galant & grave.
SARAZIN.

On les compose en grands ou en petits vers: ou en tout les deux ensemble. Ils s'y mêlent dans les unes comme dans les autres. Si la premiere Stance commence par un vers masculin ou feminin. La seconde commence & finit de même, & ainsi des autres. Que si la matiere des Stances est triste ou enjouée, on arange de telle façon les vers, que dans les sujets galans chaque Stance se termine par un masculin: & dans les tristes, par un féminin, les rimes masculines étant moins languissantes que les féminines. On a encore soin que le sens d'une Stance ne soit jamais emporté à l'autre; ni que le dernier vers d'une Stance, rime avec le premier de celle qui suit, & même autant qu'on le peut, ce dernier vers doit avoir une rime d'une nature diférente de celui qui commence la Stance, c'est à dire, que si le premier

vers de chaque Stance est masculin : le dernier est feminin , ou au contraire. On tâche enfin d'achever chaque Stance par quelque chose de vif, de beau, d'agréable ou de galant , qui soit juste, & ingénieusement amené. On n'a introduit le mot de Stance dans nôtre Poësie qu'au dernier Siecle, & les Stances n'ont été parmi nous , fort en vogue qu'environ l'an 1580. que le Président Largus leur donna cours , & ordonna des prix pour les beaux esprits qui en feroient des plus belles.

ARTICLE II.

Des Quatrains, & comment on les fait.

LA matiére des Quatrains est la morale, & ce regarde la conduite de la vie. Leur caractére est simple & grave. On les compose souvent en grands vers, & s'il est possible leurs vers sont tous d'une même mesure & ils ont tout leur sens détaché les uns des autres : principalement le sens du second vers de chaque Quatrain ne doit point être emporté au troisiéme vers. Les Rimes dans les Quatrains se mêlent de deux façons : le pre-

premier vers rime avec le quatriéme, & le second avec le troisiéme, ou le premier rime avec le troisiéme, & le second avec le quatriéme.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des Combats.
Mais des conditions où l'on vit ici bas
Cures, celle d'aimer est la plus malheureuse.

MALHERBE.

La Justice est des Rois le plus noble partage;
Elle est de leur grandeur le plus ferme soutien.
Par elle ils sont de Dieu la veritable image,
Et leurs autres vertus sans elle ne sont rien.

Les François les plus fameux dans les Quatrains sont Pibrac, du Bartas, Mathieu, le President Faure, la Picardiere, Paul Pérot, Pere de mon cher & illustre Ami Mr. d'Ablancourt, l'un des plus honnêtes & des excellens hommes de son siecle, Nostradamus, & quelques autres faiseurs de Centuries ont aussi acquis beaucoup de reputation dans les Quatrains, mais comme leurs vers regardent principalement l'avenir, je laisse aux Astrologues le soin de parler de ces Auteurs. Les Quatrains de Pibrac sont les plus fameux, & ils renferment tous

tous de beaux préceptes, Godeau & Desmarets ont fait de Quatrains très-conſiderables pour les inſtructions qu'il contiennent.

Quatrains à un Prince.

Que voſtre pieté ſoit ſincere & ſolide,
Ne faites point un art de la dévotion,
Et qu'à ſes mouvemens la prudence preſide;
Chacun doit être ſaint dans ſa condition.
  Ne demandez à Dieu ni gloire, ni richeſſe;
Ni ces biens dont l'éclat rend le Peuple étonné.
Mais pour bien gouverner demandez la ſageſſe
Avec un Don ſi ſaint tout vous ſera donné.
  Ecoutez & liſez la celeſte Parole
Que dans le Livres ſaints il nous donne pour loi.
La politique humaine au prix d'elle eſt frivole
Et forme plus ſouvent un tiran qu'un bon Roi.

Godeau.

Article III.

Des Stances de quatre Vers.

Les Stances de quatre vers ſont pluſieurs Quatrains liez enſemble par un raiſonnement qui ſe continuë juſqu'à a fin. Les véritables Quatrains au contraire, n'ont entr'eux aucune liaiſon. Ils

Ils ſubſiſtent ſeuls & ils ne dépendent point de ceux qui les précédent ou qui les ſuivent. Ils ont auſſi quelque choſe de plus grave & de plus moral que les Stances de quatre vers qui ſont fort ſouvent galantes ou amoureuſes Elle ſe font en vers de 8. de 10. ou de 12. ſillabes, & quelquefois elles ont chacune *deux* vers de 12. avec deux vers de 6, ou de 8. Les Rimes s'y mêlent ainſi, après un vers feminin, avant que de mettre l'autre feminin qui lui répond, on met un ou deux maſculins, ou tout au contraire.

L'Amour eſt un enfant auſſi vieux que le Monde,
Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux
De ſes feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde
Et toutefois Iris le loge dans ſes yeux.

PERAULT.

Aimez, ſervez, brûlez avecque *patience*,
Ne murmurez jamais contre vôtre tourment,
Et ne vous laſſez point de ſouffrir conſtamment;
Il n'eſt rien qui ne cede à la perſeverance.

MONTAUSIER.

Toutes les pompeuſes Maiſons
Des Princes les plus adorables,
Ne ſont que de belle priſons
Pleines d'illuſtres miſerables.

MAINARD.

Ca-

Catherine ne me plait point,
Elle est séche comme Canelle ;
On ne sçauroit trouver sur elle
Pour quatre deniers d'embonpoint.

MAINARD.

Stances de quatre vers, où il y en a deux de douze sillabes & deux de six.

La mort a des rigueurs à nulle autres pareilles,
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa Cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix:
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en defend point nos Rois.

De murmurer contre elle & perdre patience
Il est mal à propos,
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

MALHERBE.

Stances de quatre, où les vers de huit sillabes sont mêlez à ceux de douze: L'Amitié fait son portrait.

J'ai le visage long, & la mine naïve,
Je suis sans finesse & sans art.
Mon teint est fort uni, la couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard

Mon

Mon abord est civil, j'ai la bouche riante ;
Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais quoique je sois belle, agreable & charmante
Je regne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez, & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes Loix
Mais que j'en connois peu dans le siecle où nous sommes
Dont le cœur réponde à la voix ;

Ceux que je fais aimer d'une flame fidelle,
Me font l'objet de tous leurs soins.
Et quoique je vieillisse, ils me trouvent fort belle
Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître,
Où l'on voit la prosperité.
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'aversité.

PERAULT.

ARTICLE IV.

Des Stances de six vers.

LEs Stances de six vers sont composées chacune de deux vers de même rime, & d'un Quatrain. Le troisiéme vers de chaque Stance est masculin, ou féminin, selon que finissent les deux premiers : & il rime avec le cinquiéme, ou

ou le sixiéme, il doit y avoir une pause à la fin de ce troisiéme vers; j'entens que l'oreille s'y puisse arrêter agréablement, & que le sens n'en soit point emporté au quatriéme.

Mainard s'aperçut le premier que cette pause étoit nécessaire & ensuite les excellens esprit qui en virent la beauté, ne composerent point de Stance de six où il n'y eût une pause: de sorte que c'est une négligence aujourd'hui, de ne les point imiter en cela: & d'ailleurs, sans ce repos les Stances de six en sont bien moins belles: On les fait ordinairement sur trois, & quelquefois sur deux rimes, & presque toûjours en vers de 7. ou de 8. ou de 12. sillabes, tous de même ou de diferente mesures.

Heureux de qui l'ame est atteinte
D'amour, de respect & de crainte
Pour la majesté de son Dieu!
Qui le consulte dans ses doutes,
Et dont en tout tems, en tout lieu,
Il suit fidellement les routes.

GODEAU.

Romp tes fers bien qu'il soient dorez
Fuis les injustes adorez

Et

Et descens dans toi même à l'exemple du sage:
Tu vois de près ta derniere saison ;
Tout le monde connoît ton nom & ton visage;
Et tu n'est pas connu de ta propre raison.

MAINARD.

Vain fantome d'honneur, c'est pour toi que l'épée
Sans cesse au massacre occupée
A mis tant de guerriers à bas.
C'est pour toi qu'au mépris des plus mortelles armes,
Ils volent aux alarmes,
Et semblent n'avoir peur que de mourir pas.

Etrange aveuglement à la race des hommes
Pourquoi, malheureux que nous sommes,
Avancer la fin de nos jours?
D'où se forme en nos cœurs cette brutale envie
D'abréger une vie
Dont le plus long espace a des termes si courts?

La mort de ses rigueurs ne dispense personne.
L'auguste éclat d'une *Couronne*
Ne peut en exemter les Rois.
N'espére pas, Ami, que ton merite extrême ;
Ni la Muse qui t'aime,
Te mettent à couvert de ses fatales Loix.

Ta sagesse, il est vrai, fait honneur à nôtre age;
Mais de quelque rare avantage
Dont un mortel soit revêtu,
Son terme est limité, le Nocher de la Parque
Dans

Dans une même barque
Passe indifferemment le vice & la vertu.

MAUCROIX.

Dans les Stances de six on n'arange pas toûjours les vers de la sorte : car quelquefois on met les deux vers de même rime à la fin de chaque Stance, & le Quatrain au commencement, alors elles n'ont point de repos, & même elles ne semblent pas si agréables de cette derniére façon que de la premiére; chacun en jugera par celles-ci qui décrivent d'une maniére allegorique & ingénieuse le corps d'une belle fille.

C'est un grand temple d'ivoire,
Plein de grace & de beauté,
En quelques lieux marqueté
D'une ébéne douce & noire,
Qui sert en ce lieu si beau
Comme d'ombre en un tableau.

Deux flambeaux incomparables,
Plus brillans que le Soleil,
Par un éclat sans pareil
Et des rayons favorables
Rendent les lieux d'alentour
Pleins de lumiere & d'amour.

La nef de cet édifice
Eſt pleine d'un jour très-pur;
Mais le chœur en eſt obſcur
Et fait par tel artifice,
Que les yeux les plus perçans
Ne pénétrent point dedans.
Tout ce que la Terre & l'Onde
Produiſent de precieux,
Tout ce qu'on voit dans les Cieux,
Et qui paroît dans le Monde,
Eſt fait imparfaitement
Au prix de ce bâtiment.

VOITURE.

ARTICLE V.

Des Stances de huit Vers.

LEs Stances de huit vers ne ſont ordinairement chacune que de deux Quatrains joints enſemble. Quand le dernier vers du premier Quatrain eſt maſculin, le premier vers du ſecond eſt feminin, ou au contraire.

Juge des Princes de la Terre
Grand Dieu qui portes dans tes mains
Les tempeſtes & le tonnerre,
Pour punir l'orgueil des humains.

Ar-

Arbitre souverain des affaires du monde,
Quelque vive douleur dont je sois tourmenté,
Aujourd'hui mon ame ne fonde
L'espoir de son secours qu'en ta seule bonté.

GODEAU.

Dans ces Stances les vers s'arangent encore de cette maniere. On commence chaque Stance par deux vers de même rime, & des six qui restent il y en a trois sur une rime, & trois sur l'autre.

Tous nos arbres sont depoüillez,
Nos promenoirs sont tous moüillez,
L'émail de nôtre beau parterre
A perdu ses vives couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air est malade d'un Caterre,
Et l'œil du Ciel noïé de pleurs
Ne peut plus regarder la terre.

THEOPHILE.

Les Stances de huit vers n'ont quelquefois chacune qu'un Sixain sur deux ou trois rimes, au bout duquel il y a deux vers de rime semblable.

Quelque Misantrope animal
Qui toujours pique, mord, ou pince,
Dira que mon stile est bien mince,

Et mon Pegase, un franc cheval.
Mais il n'importe : bien ou mal
Je dois remercier mon Prince,
Et j'aime mieux passer pour rimeur languissant
Que pour rimeur méconnoissant.

SCARON.

Outre que ces Stances se composent en vers de 8. & de 10. ou de 12. sillabes, on les fait aussi de vers de differente mesure.

ARTICLE VI.

Des Stances de dix Vers.

LEs Stances de dix vers n'ont chacune qu'un Quatrain & un Sixain. Si le dernier vers du Quatrain finit par un masculin, le Sixain commence par une rime feminine, ou au contraire, chaque Stance a deux repos, l'un au quatriéme vers, & l'autre au septiéme.

Alix n'a plus rien qui me touche;
J'ai fait banqueroute à ses loix.
L'ébéne qui reste en sa bouche,
Branle au vent même de sa voix.
Un rheume qui la persécute

L'ex-

L'expoſe tout les jour en bute
A des perilleux accidens ;
Et pourtant il faut qu'on le ſache ;
Jamais la pauvrette ne crache
De crainte de cracher ſes dents.

MAINARD.

Il eſt mieux qu'au commencement de chaque Stance de dix, les vers ſoient mêlez d'une autre façon qu'à la fin. Ainſi le premier vers doit le plus ſouvent rimer avec le troiſiéme & le ſeptiéme avec le dixiéme. Ex.

Ce Prince marche à la tête
Des corps les plus avancez,
Et mépriſe la tempête
De cent Canons courroucez.
Le Laurier qui l'environne,
D'une immortelle couronne
Brave la foudre & le fer.
Et quand ce Heros s'expoſe
Il n'aprehende autre choſe
Que de ne pas triompher.

SARAZIN.

Elles ſe compoſent auſſi en vers de 7. de 8. ou de 12. ſillabes : ou de 8. & de 12. tout enſemble.

Veux tu de ton esprit bannir l'inquiétude;
Et gouter la douceur d'une solide Paix?
Fui le trouble importun des superbes Palais
Et pour vivre avec Dieu cherche la solitude.
C'est là qu'en renonçant à tous les vains plaisirs,
Son amour éternel remplira tes desirs
Et de tes passions viendra calmer l'orage;
Ton corps sera son Temple, & ton cœur son Autel,
Ta vertu son miroir, ton ame son image,
Et ses yeux te verront comme un Ange mortel.

D'ANDILLI.

Stances de dix vers, où ceux de huit & de douze sont mêlez.

C'est un Arrest du Ciel, il faut que l'homme meure;
Tel est son partage & son sort.
Rien n'est plus certain que la mort,
Et rien plus incertain que cette derniere heure.
Heureuse incertitude, aimable *obscurité*,
Par où la divine bonté
A veiller, à prier, sans cesse nous convie!
Que ne pouvons nous point avec un tel secours;
Qui nous fait regarder tous les jours de la vie
Comme le dernier de nos jours?

l'Abbé TESTU.

ARTICLE IV.

Les Stances de douze Vers.

LES Stances de douze ſe compoſent en vers de 8. ou de 12. ſillabes, ou en tous les deux enſemble. Elles ne ſont ſont proprement que des Stances de dix, à la fin de chacune deſquelles on ajoute deux vers qui ſont quelquefois de même rime que ceux qui les précédent, ce qui rend ces Stances beaucoup plus belles. Exemple.

Vive Image d'Achille,
Devant qui tout lache le pié,
Qui te ne comptoit pas pour mille,
Comptoit trop peu de la moitié.
Il ignoroit que ton épée
Dans une eau fatale trempée
Porte l'horreur & le trépas.
Que c'eſt elle qui ſçait reſoudre
Les difficultez des combats;
Et qui ſans le ſang & la poudre,
Fait voler les éclats de foudre
Par tout où s'avançent ſes pas.

TRISTAN.

ARTICLE VIII.

Des Stances de quatorze Vers.

LES Stances de quatorze vers, ſont des Stances de dix, à la fin de chacune deſquelles on met quatre *vers* que l'on fait rimer, ſi l'on veut, avec ceux qui précédent, ces Stances ſont très-rares & des plus longues qui ſe faſſent ſi l'on excepte celles de 16. vers qui ſont aprouvées de fort peu de gens.

On l'a vû de ſes jeunes ans
Sous ſon pere, ainſi qu'Alexandre,
Enſeigner auſſi-tôt qu'aprendre
Le dur mêtier des conquérans.
Leur deſtin n'eſt que trop ſemblable
L'un & l'autre fut adorable;
L'un & l'autre quand il vêcut
Fut d'une valeur ſans ſeconde.
L'un & l'autre, en ſon lit mourut.
La terre en remedes féconde
En vain tâcha de les guerir;
Et celui qui vient de mourir,
S'il n'a pas conquis tout le monde,
Etoit homme à le conquerir.

SCARON.

AR-

ARTICLE IX.

Des Stances de nombre impair.

LEs Stances de nombre impair ſont agréables, mais auſſi elles ſont difficiles en ce qu'elles doivent toûjours avoir trois vers ſur une même rime, ſans qu'ils ſoient de ſuite.

Stances de 5. de 7. de 9. & de 13. Vers.

Je tâche d'étoufer ces flames criminelles
Qui m'ont fait mépriſer voſtre juſte courroux.
Je déclare la guerre à mes ſens infidelles,
Et veux les élever aux choſes éternelles,
Mais je ne puis, mon Dieu, les domter que par vous.

GOMBERVILLE.

Le tems qui produit les Saiſons
Les tient l'une à l'autre enchainées,
Et le Soleil marchant par ſes douze maiſons
Renouvelle les jours, les mois & les années.
Il n'en eſt pas ainſi du deſtin de nos jours;
Quand la parque en borne le cours
Nous entrons dans des nuits qui ne ſont pas bornées.

LE MEME.

Nos inconſtances continues
Nous font errer par l'Univers,
Et ſous mille climats divers,

Voir mille terres inconnuës.
Mais nous voïageons vainement,
Nôtre esprit inquiet nous fait toûjours la guerre.
Ainsi pour vivre heureusement,
Il ne faut point changer de terre,
Il faut changer de sentiment.

LE MEME.

Oüi des Beïs & des Malherbes,
Doivent mettre leurs vers au jour.
Mais que la Ville & que la Cour
Soufre jamais ces mangeurs d'herbes;
Ces petits rimeurs déchainez
Qui depuis le bloçus sont nez
Par l'avarice des Libraires?
Ah, par ma foi c'est un abus.
Et si jamais Monsieur Phœbus
Donne quelque ordre à ses affaires;
Tout ces Ecrivains de bibus
Abjureront bien-tôt leur fausse Poësie
Qu'on tient sur l'Helicon pire qu'une hérésie.

SCARON.





REMARQUES

Sur le nombre des Sillabes de certains mots difficiles.

EN faveur de ceux qui n'ont pas encore long-temps dormi sur le Parnasse, on marque le nombre douteux ou difficile, des sillabes de quelques mots, car il s'en trouve qui en ont plus dans la Poësie que dans la Prose, & pour qu'on n'en doute point, on en raporte des exemples.

REMARQUE I.

De l'e masculin final.

L'E clair, ou masculin à la fin d'un mot, & qui a immediatement devant soi une voielle, fait seul une sillabe en Poësie.

Nos prieres sont ouïes
Tout est reconcilié
Nos peurs sont évanoüies
Sedan s'est humilié.

MALHERBE.

Malheureux mille fois de l'avoir cette femme
Dont le coupable feu trop bien verifié
Sans respect ni demi nous a cocufié !

MOLIERE.

Euphorbe vous a feint que je m'étois noié
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoié.

CORNEILLE.

Quand l'un des conviez d'un ton mélancolique
Lamente tristement une Chanson Bachique.

DESPREAUX.

Croiez en ses transports, Pere, Sceptre, Allier.

RACINE.

On excepte, *amitié*, *inimitié*, *moitié*, *pitié*, *pié* & ses composez, dans lesquels l'*e* masculin final se joint avec la voïelle & la consonne qui le précédent pour ne faire qu'une sillabe. Exemple.

Je prétens d'une ardeur extréme,
Un bon tiers à vôtre ami*tié*
Plus douce que tarte à la crême.

BOISROBERT.

O d'un illustre époux noble & digne moi*tié*;
Dont le courage étonne & le sort fait pi*tié*.

CORNEILLE.

Dans le siecle où nous sommes
Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes?

DESPREAUX.

REMARQUE II.

*De l'*e *muet & final dans le nom.*

L'E muet, ou obſcur à la fin d'un mot, & précédé immédiatement d'une voïelle, fait tout ſeul une ſillabe. Exemple.

D'où ſe forme en nos cœurs cette brutale en*vie*
D'abreger une *vie*
Dont le plus long eſpace a des termes ſi cours.

MAUCROIX.

Il faut que la finance *joüe*
Autrement elles font la *moüe*
Aux amans qu'elles ont vaincus.

MAINARD.

Tous les matins je me tâte & m'eſſ*aie.*
Et crois ſentir au cœur quelque amoureuſe *plaie*

DESMARETS.

Ton pere qui te deſa*voüe*
Dit que tu vaux moins qu'un oiſon,
Et que tu vas couvrir de *boüe*
Les beaux titres de ta maiſon.

MAINARD.

L'*e* muet ou obſcur dans un nom, & précédé d'une voïelle, ne fait, ni n'aide

à faire aucune fillabe, on le fuprime fouvent auffi : & parce qu'il eft rude ou inutile, il femble qu'on feroit bien de l'ôter tout à fait & de marquer d'un circonflexe la fillabe où il étoit, ainfi au lieu d'écrire *enjoüement*, *tournoiement*, je penfe que l'on devroit écrire *enjoûment*, *tournoîment*.

Oui quand mes vers auroient tout l'enjouement
Qui dans les tiens eft fi beau, fi charmant,
Ils ne vivroient peut être qu'un matin.

SCARON.

Nous voïons à la fin après cent tournoiements
Le païs à pommiers des fidelles Normands.

SARAZIN.

Dans l'effroïable tûrie
Son cheval à fuccombé.

SARAZIN.

Païement, dit-on, eft excepté, parce que Mainard qui étoit un excellent Poëte, a fait une fillabe de l'e obfcur de ce mot.

Maiftre ingrat, debiteur fans foi
Qui défens qu'on parle chez toi
De *paie*ment & de falaire.

MAINARD.

On

On répond que s'il vivoit, il tourneroit ce vers d'un autre ſorte, & ne feroit que deux ſillabes de ce mot *paiment.*

REMARQUE III.

De l'e de quelques tems des verbes.

L'E du futur de l'indicatif, & du premier imparfait du ſubjonctif des verbes de la premiere conjugaiſon, eſt toujours muet & obſcur à la pénultiéme de ces tems ; c'eſt à dire qu'on ne l'y ſent preſque point, ſoit qu'on liſe ou que l'on parle ; néanmoins cet *e* dans ce tems aide à faire une ſillabe en Poëſie, lorſqu'il eſt immédiatement précédé d'une conſonne. Exemple.

Ah ; je t'étrillerai ſur le ventre & par tout.
SCARON.

Puis-je eſpérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore.
RACINE.

Oüi je ſouhaiterois dans ma juſte colere
Que chacun le haït, comme le hait mon Pere.
RACINE.

L'E qui ſe trouve immédiatement après

près une voïelle à la pénultiéme du futur de l'indicatif, ou du premier imparfait du subjonctif des verbes de la premiére conjugaison, ne fait, ni ne sert à faire aucune sillabe en prose, ni en vers, cela regarde tous les verbes de la premiere conjugaison qui ont une voïelle devant les deux lettres finales de leur *infinitif*, comme *oublier*, *louer*, &c.

J'oublierai bien des secrets qu'on enseigne
Pour guérir un troupeau qui périt chaque jour;
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

FONTENELLE.

Je pourrai plaire à tel autre Bizarre
Frais arrivé des confins de Navarre
Qui me loüera peut être injustement.

BOISROBERT.

Je louerai, si l'on veut, son train & *sa dépense*;
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais pour loüer ses vers, je suis son serviteur.

MOLIERE.

Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise,
Et si vous m'en croiez, vous pacifierez tout.

LE MEME.

Helas! je connus bien ädmirant sa puissance
Que j'emploierois en vain ma foible resistance.

LA SUZE.

Oui

Oüi ce sont ses plaisirs & ses pleurs que j'envie
Que tout autre que lui me paieroit de sa vie.

RACINE.

REMARQUE IV. *EAU.*

EAU étant seul ou précédé immediatement d'une lettre ou deux, ne fait qu'une sillabe, soit au singulier ou au pluriel. Exemple.

Nous sommes l'humble peuple & le petit troupeau;
Nous croions que tout homme est un foible roseau.

SACY.

Nous faisons cas du *beau* nous méprisons l'utile
Et le *beau* souvent nous détruit.

LA FONTAINE.

C'est l'action d'un homme à fort petit cerv*eau*
Que d'aller sans besoin ainsi risquer sa p*eau*.

MOLIERE.

On avoit *beau* heurter & m'ôter son chap*eau*.
On n'entroit point chez moi sans graisser le mart*eau*.

RACINE.

Son Luxe n'est pas imitable,
Il dépeuple l'air & les *eaux*,
Pour faire que sa bonne table
Soit le païs des bons morc*eaux*.

MAINARD.

REMARQUE V. *EIL.*

EIL ne fait qu'une sillabe avec la lettre qui le précéde, & à laquelle il est joint.

Son double acc*ueil* redouble mon respect.
BOISROBERT.

Comment peut on nommer une humeur si hautaine
Qu'un orgu*eil* noble & juste & digne d'une Reine
CORNEILLE.

Il n'est, dit-on, pour voir que l'o*eil* du Maître.
Quant à moi j'y mettrois encore l'o*eil* de l'amant.
LA FONTAINE.

Ses yeux tous languissant dans un profond somm*eil*
Ne peuvent supporter l'éclat du vrai sol*eil*.
SACY.

REMARQUE VI. *EU.*

EU précédé immédiatement d'une Lettre ou deux, comme *feu*, *lieu*, ou suivi d'une consonne *œuf*, *nœud*, & *feu*, ne fait jamais qu'une sillabe, Ex.

La vertu n'a plus *feu* ni *lieu*
Autre part que dans l'Hôtel-*Dieu*.
MAINARD.

No

Ne hazardez jamais vôtre estime trop tôt
Et soïez pour celà dans le mi*lieu* qu'il faut.

MOLIERE.

Que le Ciel, qui joignit tant de vertus ensemble
Veuïlle rendre éternel le n*œud* qui les assemble.

SCARON.

Les restes de sa fortune
Ne sçauroient païer un *œuf.*
Il n'a rente ni domaine;
Il dîne sur le pont *neuf*
Avec la Samaritaine.

MAINARD.

REMARQUE. VII.

EUX précédé d'une consonne.

EUX, precedé immediatement d'une ou deux consonnes, ne fait qu'une sillabe.

Je hais le vice & ne suis point de *ceux*
Qui ne sçauroient souffrir un homme heu*reux.*
Qu'il est fâ*cheux* ce fat quand il conseille!
Qu'ils sont fa*cheux* ces parleurs à l'oreille.

SCARON.

Jamais on ne fit tant de *vœux*,
Jamais dans l'Empire amou*reux*
Heure ne fut tant attenduë.

LA SUZE.

Il

Il porte titre d'Hidrographe,
D'Ingenieur, de Géographe,
Mais avec ces trois qualitez
Il est gueux de tous les côtez.

BOISROBERT.

Ouï je devois juger dans mon fort rigour*eux*,
Que l'ennemi qui flate est le plus danger*eux*.

CORNEILLE.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis
Et qui de leur toison voit filer ses habits.

RACAN.

REMARQUE VIII.

EUX, précédé d'une voïelle.

EUX, précédé immédiatement d'une voïelle fait seul une sillabe, & la voïelle qui le précéde avec la consonne qui lui est jointe, en fait un autre. Exemple.

Pour eux un tel ouvrage est un monstre od*ieux*.

DESPREAUX.

Ils font impunément ne faisant rien voir d'*eux*,
Une insolente guerre aux Sçavans vertu*eux*.

SCARON.

Je ne puis de ces prés voir l'émail préc*ieux*
Où tant de vives fleurs éblouïssent les *yeux*.

GODEAU.

Ce

Ce raïon glo*rieux* de la divinité.

GODEAU.

On excepte *Cieux*, *Dieux*, *lieux*, *mieux*, *vieux*, *yeux*, qui ne sont chacun que d'une sillabe.

Dans le Siécle antique & moderne ;
Jamais sot ne merita *mieux*
D'estre poussé d'un coup de berne
Jusqu'à moitié-chemin des *Cieux*.

MAINARD.

Assurez tous les jours ce miracle des *Cieux*,
Qu'amour est dans mon ame, ainsi que dans ses *yeux*.

LA SUZE.

Doux refuge des misérables,
Soleil, qui versez en ces *lieux*
Tant d'influences favorables,
Sur moi jettez un peu les *yeux*

GODEAU.

Ne vaudroit il pas *mieux* vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas *mieux*, être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité ?
Que, d'avoir sans tranquilité
De l'esprit & de la beauté.

DESHOULIERES.

Non, un *vieux* Courtisan n'est pas si fort credule ;
Il voit quand on le jouë & que l'on dissimule.

CORNEILLE.

RE-

REMARQUE IX. *IEL*.

IEL ne fait qu'une fillabe avec la lettre qui le précéde, & à laquelle il eft joint. Ex. de Mainard.

Le vrai bien n'eft qu'au *Ciel*, il le faut acquérir.
La manne qu'au Printems on voit tomber *du Ciel*
Auprès de vos faveurs n'a pour moi que du *fiel*.

GODEAU.

Comme on voit au printems la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va compofer fon *miel*
Des fotifes du tems je compofe mon *fiel*.

DESPREAUX.

REMARQUE X. *IEN*.

IEN, ne fait qu'une fillabe, foit qu'il compofe un mot tout entier, comme *bien*, *mien*, *tien*, ou qu'il n'en faffe que la derniere partie, comme dans entre*tien*, mo*ïen*. Ex. de Boisrobert.

L'Academie eft comme un vrai Chapitre.
Chacun à part promet d'y faire *bien*,
Mais tous enfemble ils ne tiennent plus *rien*.

Helas; dans cette Cour
Com*bien* tout ce qu'on dit eft loin de de qu'on penfe!

RACINE.

Gité

Gîté dans un *chien* de grabat
Sur un infame lit de plume.

S. AMANT.

Ne pleurez pas les *chiens*, vous qui tuez les hommes.

VOITURE.

Jeanne, tu parles si bien,
Que mon ame en est ravie.
Deux heures de ton entre*tien*
Valent deux siécles de vie.

MAINARD.

Ce n'est pas un fort bon moï*en*
Pour payer, que d'être sans *bien*.

LA FONTAINE.

Ouï je t'acheterai le prati*cien* François.

RACINE.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que le nom;
Rien n'est plus rare que la chose.

LA FONTAINE.

Ne point mentir, être content du *sien*
C'est le plus sûr.

MAINARD.

On excepte ordinairement la derniere partie de l'adjectif *ien*. Elle est de deux sillabes, quand l'adjectif marque qu'on est d'une Compagnie ou d'un profession particuliere, comme *Musi*cien, *Academi*cien, d'une certaine Ville ou d'un

d'un certain Païs, comme *Parisien*, *Sicilien*, &c. On a dit ordinairement, parce que *Troien* & quélques autres ne sont point compris dans cette exception, mais dans la régle générale. Ex.

Ce grand Monarque des *Troiens*
Gît mort étendu sur le sable.

SCARON.

Du reste l'exception est presque toûjours vraie, & sur tout en Poësie.

Ouï, Madame, avec joie & les Princes tous deux
Des *Siriens* ravis emportent tous les vœux.

CORNEILLE.

Que le fameux Balzac à mon gré jugeoit bien
D'un indigne Confrere Academi*cien*.

SCARON.

Voudrois-tu bien chanter pour moi, cher Licidas,
Quelque air Sici*lien* doux, tendre, & plein d'appas?

DE LONGEPIERRE.

2. On excepte aussi *ancien*, *Gardien*, *lien*, *Magicien* & *Saturnien*, dans lesquels *ien* est de deux sillabes. Ex.

C'est avec raison que je doute
Si ces illustres An*ciens*.
Sont plus polis que . . . .

BOISROBERT.

Suis

Suis je le gar*dien*, pour emploïer ce stile,
De la virginité des filles de la Ville !

MOLIERE.

La foi, ce nœud sacré, ce *lien* précieux,
N'est plus qu'un beau phantôme & qu'un nom spécieux

BREBOEUF.

Par des *liens* honteux attachez à la vie,
Elle fait tous nos soins . . . .

DES HOULIERES.

La diversité plaît dans une Comédie,
Et j'ose m'assurer que la nôtre ira bien
Les uns Bergers, moi Nymphe & vous Magi*cien*...

CORNEILLE.

Il est de fâcheux entretien,
Saturne est moins Satur*nien*.

VOITURE.

J'ai sur cette exception & sur tout l'article consulté Monsieur d'Aucour, parce qu'il écrit agréablement & solidement en vers & en prose. Il m'a dit qu'autant qu'il étoit possible, on ne devoit faire qu'une sillabe de ces trois lettres, *ien*, à cause que la prononciation étoit plus douce & plus naturelle d'en user de la sorte. Je ne serois volontiers de cet avis, la raison le favorise & peut être que l'usage prendra bien-tôt le parti de

la raison en faveur de quelques-uns de ces mots. *Gardien* semble au moins aussi doux de deux sillabes que de trois, & *Magicien* de trois que quatre. Quiconque a un peu d'oreille sent cela, & en matiere du nombre des sillabes, l'oreille est le principal juge. Heureux qui l'a bonne.

REMARQUE XI.

IER. Dans les noms.

IER à la fin d'un nom, ne forme qu'une sillabe avec la lettre qui le précéde, *entier*; mais il en a deux s'il est dans un adjectif au féminin *altiére*, ou qu'il se rencontre dans un substantif qui se termine par un *e* muet, *carriere* :

Ouï tout ce que je desire,
C'est qu'en*tier* de corps & de sens
Tu puisse chanter boire & rire
L'an de grace mille sept cens.

MAINARD.

Fier des défaut qu'en lui chacun reconnoissoit,
Loin de s'en corriger, il s'en applaudissoit.

DE VILLIERS.

Dans ses façons d'agir il est trop singu*lier*;
Mais j'en fais, je l'avoüe, un cas particu*lier*.

MOLIERE.

Le

Le *métier* de Virgile eſt beau
Mais Auguſte eſt ſous le tombeau.

MAINARD.

Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimez
Puis de là tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Ep*icier* Neufgermain & la Serre

DESPREAUX.

Belle Venus exauce ma priére
Puni le *fier* orgueil d'une ame trop al*tiere.*

MENAGE.

Il conduiſit ſes pas vers les vertus ſolides,
Sources des grandes actions;
Et quand il eut acquis de parfaites lum*ieres*
Il lui fit ſubjuger des Nations en*tiéres.*

DES HOULIERES.

Ceux qui verſent le ſang d'une main meur*triere*,
N'ont point encore vû qu'une longue car*riere*
Ait meſuré leurs jours.

GODEAU.

On excepte *baudrier*, *bouclier*, *calendrier*, *étrier*, *geolier*, *lévrier*, *meurtrier*, *ouvrier*, *peuplier*, *ſanglier*, & cela ſeulement, parce qu'on trouve que dans ces mots il eſt plus doux de faire *ier* de deux ſillabes, que d'une.

Il charge encore capot qui perd les étr*iers*
Et tombe entre les Rois qui ſont faits priſon*niers*

SARRAZIN.

Il eſt juſte, grand Roi, qu'un meur*trier* périſſe.

CORNEILLE.

Cette affreuſe meur*triere*
Qui loin de notre frontiere
Pour jamais ſe voit bannir.

PERAULT.

Il a ſaiſi, ce qui me gréve,
Et plus que moi mes ou*vriers*,
Ce qui reſtoit de nos deniers.

BOISROBERT.

Mais le gout eſt bien différent
De l'ou*vrier* & de l'ouvrage.

CORN. Imit.

Des gens d'eſprit diſent que cette exception n'eſt pas tout à fait vraie & que, *bouclier*, *geolier*, *peuplier* & *ſanglier*, ſont au moins auſſi agréables à l'oreille, quand ils ne font que deux ſillabes, que quand il en font trois. Cela eſt bien dit, mais l'uſage ne s'eſt pas encore tout à fait déclaré pour ces Meſſieurs, & c'eſt tout dire.

REMARQUE XII.

IER. Dans les Verbes.

IER terminant l'infinitif, fait deux ſillabes en Poëſie & en Proſe,

Ceux

Ceux qui sans se *fier* à leur propre prudence
Prennent pour leur appui la Divine bonté,
Font de tout leur malheur triompher leur constance

GODEAU.

Il faut bien une fois justi*fier* sa haine.

RACINE.

Persister si long-temps dans ses vaines alarmes
C'est trop vous dé*fier* du pouvoir de vos charmes.

CORNEILLE.

Il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de recti*fier* le mal de l'action
Avec la pureté de nôtre intention.

TARTUFE.

Un bienfait perd sa grace à le trop pu*blier*.
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit ou*blier*.

CORNEILLE.

REMARQUE XIII. *IEZ*.

IEZ dans les verbes, seul, ou joint avec la Lettre qui le précéde immédiatement, ne fait qu'une sillabe:

Aminte vous cro*iez* ma fureur chimérique.

DESHOULIERES.

Les graces & les ris parlent par vôtre bouche;
Et quoi que vous fa*ssiez*, les yeux & les apas
Marchent à vôtre suite, & naissent sous vos pas.

VOITURE.

Que faisiez vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse:
Nuit & jour à tout venant,
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chan*tiez*? j'en suis fort aise;
He bien dansez maintenant.

LA FONTAINE.

Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur
Vous ne l'abandon*niez* à sa triste langueur.

RACINE.

Vous trouve*riez* alors, que nos prés & nos bois
Sont un plus doux sejour que le Louvre des Rois.

LA SUZE.

On excepte la seconde personne du présent de l'indicatif & de l'imperatif des verbes de la premiére conjugaison, qui ont un *i* à la penultiéme de leur infinitif. *Iez* dans ce temps fait deux sillabes avec la lettre qui le précéde.

Helas! m'en*viez* vous dans l'état ou je suis
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

RACINE.

On excepte aussi *riez* & *souriez*, personnes du verbe *rire* & *sourire*, & qui pour cela ont chacun deux sillabes.

Hé

Hé bien *riez* tout vôtre saou
Je veux rire aussi comme un fou.
SCARON.

Enfin, on excepte, *devriez*, *perdriez*, *voudriez* . . . . . dans chacun desquels *iez* a deux sillabes. Cette remarque est nouvelle, & n'est pas encore généralement reçûë, cependant elle plaît. On trouve que la prononciation de ces mots à quelque chose de plus doux, en y faisant *iez* de deux sillabes, qu'en ne l'y faisant que d'une, à la maniére accoûtumée; chacun en jugera par soi-même, & en fera comme il le trouvera à propos. On ne contraint personne sur le Parnasse, c'est un païs libre, & l'on y vivroit heureux, si la fortune l'aimoit un peu davantage.

Allez vous dev*riez* mourir de pure honte,
Une telle action ne sçauroit s'excuser.
MOLIERE.

Vous ne parleriez bien-tôt plus
Du merite de l'une & de l'autre Bergere
Vous per*driez* le tems en discours superflus
FONTENELLE.

La Couronne pour vous a t-elle tant de charmes,
Si par un paricide il la faloit gagner?
Ah! mon fils, à ce prix vou*driez* vous regner?
RACINE.

Voudriez vous injustement
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
J'allasse m'engager . . . .

MOLIERE dépit amoureux.

REMARQUE XIV. *ION.*

ION à la fin d'un nom ne fait qu'une sillabe en prose; mais il en fait deux dans les vers.

A Nosseigneurs Academiques,
Nos Seigneurs les hipercritiques,
Rafineurs de locu*tions*,
Entrepreneurs de ver*sions*.

MENAGE.

Son extrême laideur, la force d'être sage,
Et le seul desespoir fait sa dévo*tion*.

GOMBAUD.

Non, je ne hais rien tant que les contor*sions*
De tous ces grands faiseurs de protesta*tions*.

MOLIERE.

Cette fiere raison dont on fait tant de bruit,
Contre les pas*sions* n'est pas un sûr remede.

DESHOULIERES.

Mon cœur exempt de soin, libre de Pas*sion*
Sçait donner une borne à son ambi*tion*.

DESPREAUX.

RE-

REMARQUE XV.

IONS, dans les verbes.

IONS seul, ou avec la lettre qui le précéde, fait une sillabe dans la premiere personne plurielle de l'imparfait de l'indicatif, & dans la premiere du present & du premier imparfait du subjonctif.

Nous de*vions* fuir l'amour, & c'eût été le mieux

FONTENELLE.

Contens de nos Etats & charmez l'un de l'autre,
Nous attén*dions* un sort plus heureux que le nôtre.

RACINE.

Il faut que nous jou*ïons* dans ce charmant sejour
Tout le reste du jour.
Après que nous t'au*rions* loué
Nous chante*rions* d'un gosier enroué
Vive Bachus & l'ami de la coupe.

REMARQUE XVI.

Mots d'une Sillabe.

ON ne met ici que les mots sur lesquels les jeunes gens peuvent balanceer pour en sçavoir le nombre des sillabes, ces mots sont: *bien*, *chien*, *ciel*, *cieux*,

cieux, *Dieu*, *Dieux*, *eau*, *fiel*, *fier*, *fleau*, *fouet*, *je fuis*, *tu fuis*, *il fuit*, *lieu*, *lieux*, *miel*, *mien*, *mieux*, *rien*, *sien*, *rien*, *vieil*, *vieux*, & *yeux*, qui ne sont qu'une sillabe, comme on le peut voir par les exemples raportez aux remarques 4. 8. 9. 10. & à ceux qui suivent sur chacun de ces mots.

Cher & *bien* heureux lit où repose ma belle
Unique témoin sous les Cieux
De toutes les beautez qu'elle cache à nos yeux.

LA SABLIERE.

Je m'enlumine le museau
De ce trait que je bois sans *eau*,

ST. AMANT.

Què l'aparence est bien trompeuse
Tu me parois plus doux que *miel*
Et cependant tu n'es que *fiel*
Puni le *fier* orgueil d'une ame trop altiere.

MENAGE.

Tous les fleaux des humains, la peste & la famine
Avançoient leur ruïne.

CHAPELAIN.

Un Valet manque t'il à rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amende, ou s'il le casse, au foüet.

RACINE.

Je fuis, tous les conseils qui me veulent guérir.

GOMBERVILLE.

Dans ce *lieu bien* heureux ou tout plaisir abonde

Ne

Ne ſongez vous point aux abſens ....
Cher Tircis, ſi le Ciel qui me traite ſi *bien*
Avoit pitié de vôtre vie
Vôtre bonheur ſeroit égal au *mien* ....
Je vous aimerois beaucoup mieux,
Si j'étois aſſuré de plaire.

La Sabliere.

Aſſez bizarrement un jeune homme en uſa,
De femme ſe paſſant tant qu'il en eut afaire,
Devenu *vieux*, il s'aviſa
D'en prendre & n'en ſcut que faire.

La Fontaine.

En même tems que ſa bouche,
Me diſoit je ne veux pas;
Ses *yeux* me diſoient tout bas:
Je ne ſuis pas ſi farouche.

La Sabliere.

Remarque XVII.

Des mots d'une ou de deux ſillabes.

L'Uſage ne s'eſt pas encore tout à fait déclaré pour le nombre des ſillabes de ces mots *fuir*, *fui*, *hier*, *liard*, *oui*. Et l'on ne ſauroit manquer de les faire d'une ou de deux ſillabes: comme on le peut voir dans les exemples qui ſuivent. Je dirai ſeulement que bien des gens panchent à ne leur donner qu'une ſillabe:

Prince il eſt tems de *fuir*, quand on ſe défend mal.
Quoi *fuir*, qui vous embraſſe.
CORNEILLE.

.... Elle lui dit en détournant ſes yeux.
Nous devions *fuir* l'amour & c'eut été le mieux.
FONTENELLE.

Oui je connois qu'il faut ceder au tems
Fuir l'éclat & devenir Hermite.
MAINARD.

Sur le point de ſe rendre elle a *fuï* la honte.
CORNEILLE.

J'euſſe indifferament *fui* toutes les femmes,
Si je n'euſſe point eu de mere ni de ſœur.
GOMBAUD.

Hier dans ſa belle humeur, elle entretint Valere...
Hier j'étois chez des gens de vertu ſinguliere....
Mais à propos *hier* au Parnaſſe
Des Sonnets Phœbus ſe méla.
SARAZIN.

J'éludois tous les jours ſa pourſuitte obſtinée
Mais *hier* il m'aborde, & me ſerrant la main,
Ah, Monſieur, m'a t'il dit, je vous attends demain.
DESPREAUX.

Hier que l'importun au matin vint chez moi
On lui dit où j'étois ... D'ALIBRAY.

Pour celui qui ſur tout, pince, lezine, rogne
Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un *liard*
BOURSAUT.

Avec

Avec tout son art
Le pauvre homme n'a pas seulement un *liard.*

COLLETET.

Vous tardez bien à dire un *oui* si plein d'apas...
Quand on a prononcé ce malheureux *oui*,
Le plaisir de l'Amour est tout *évanoui.*

REMARQUE XVIII.

Des mots de deux sillabes.

CEs mots *boete*, *coefe*, & quelque temps du verbe *coefer*, *fiévre*, *liévre*, *moele*, *piot*, *viande*... sont de deux sillabes. Ex.

De la *boete* aux cailloux il se faut bien garder.

LORET.

J'ai vû deux vieux bonnets de nuit
Sans leur *coefe* & cela s'ensuit;
Car quand les bonnets en ont une,
Ils sont mieux avec sa fortune
Qui les à de *coefe* etofez,
Que les gens qui naissent *coefez.*

SARAZIN.

Ce n'est pas qu'il sçache écrire
Ou bien, qu'il ait le mot pour rire
Mais c'est seulement qu'il est né
Coefé.

MALEVILLE.

Il fait l'homme intrépide & tremblant de foiblesse
Attend pour croire en Dieu que la *fievre* le presse,

DESPREAUX.

Ce que l'on appelle valeur
Est bien souvent une chaleur
Pire que celle de la *Fiévre*.

MAINARD.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point;
Le *Liévre* & la Tortuë en sont un témoignage.

LA FONTAINE.

Le désir d'alonger mes jours
Me rend plus timide qu'un *Liévre*.

MAINARD.

Sur un *Liévre* flanqué de deux poulets étiques
S'élevoient trois Lapins animaux domestiques.

DESPREAUX.

Oh! Dame, on ne court pas deux *Liévres* à la fois.

RACINE.

Dame Justice & ses Suppôts
Nous tirent la *moele* des os. .....
Mon fricasseur regne au païs des soupes
Et mon *piot* surpasse l'hipocras.

MAINARD.

On faisoit autrefois *viande* de trois sillabes.

Que si l'on vit heureux pour avoir des *viandes*.
Allons viste chasser . . . . .

RAPIN.

Mais

Mais aujourd'hui on ne le fait que de deux sillabes; & l'on a raison.

Autour de cet amas de *viandes* entassées,
Regnoit un long cordon d'alloüetes pressées.

DESPREAUX.

Je trouve les soupirs une *viande* bien creuse.

CORNEILLE.

REMARQUE XIX.

Des mots de deux ou de trois sillabes.

L*Ierre* est au moins aussi agréable de deux, que de trois sillabes. L'oreille est le seul juge de cela & l'on fera là-dessus comme on le trouvera à propos.

Je cesserai, Lisis, de te faire la guerre
Quand les ormes suivront l'embrassement de *lierre*;
Et qu'avec les Brebis les Loups seront d'accord.

CORNEILLE.

Le *lierre* y croît au foïer
A l'ombrage d'un grand noïer.

S. AMANT.

Païsan, est ordinairement de trois sillabes. Néanmoins l'Abbé de Boisrobert, Tom. 2. Epit. 12. a dit parlant de ses Moines.

Fois

J'ois braire ici matin & ſoir
Ces cinq Païſans vetus de noir,
Et de ces ignorantes bêtes
Je n'ai que plaintes & Requêtes.

Il a ſuivi en cela nos vieux Poëtes qui ont toûjours fait *Païſan* de deux ſillabes.

Pour vivre plus contant, reſſemble à ces *Païſans*
Qui pour ſemer leur terre attendent tous les ans...
RAPIN.

Perſonne aujourd'hui ne parle de la ſorte, & ſi l'obligeant Boisrobert vivoit lui qui étoit le favori & l'appui des Muſes, il feroit Païſans de trois ſillabes & diroit,

J'entends braire matin & ſoir
Ces *Païſans* vêtus de noir.

Bien des gens croient qu'il eſt plus naturel de ne faire ces mots *Poëme* & *Poëte* que de deux ſillabes.

Scaron a fait de petits *Poëmes*
Pleins d'eſprits & pleins d'enjoüement.
ANONIME.

Tout vient dans ce grand Poëme admirablement bien. T. CORNEILLE.

Un

Un seul Rondeau vaut un *Poëme* épique
Un seul Rondeau nous a fait à tous la nique.

S. Amant.

Comme un *Poëte* fameux il se fait regarder.

Corneille.

On tient le métier de *Poëte*
Pour un métier de fainéant.

Gombaud.

Un sot *Poëte* est partout detesté
Et de son siecle est l'incommodité.

Scaron.

Violer, *violent*, *violon* Il y a des endroits ou ces mots ne font que deux sillabes.

De quels *violents* transports êtes-vous agitez....

Ici nous avons la Musique
Des luths, des *violons* & des voix.

Sarazin.

Mais ordinairement ils en font trois, on observe même que ces trois Lettres *vio* font toûjours deux sillabes dans les mots où elles se trouvent, soit au commencement ou au milieu.

Un moment pousse & rompt un transport *violent*.

Corneille.

Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente
Et son ambition n'est plus si *violente*.

Racine.

Lorsque

Lorſque nôtre promeſſe offenſe l'équité,
On la peut *violer* ſans infidelité.

GODEAU.

Un autre l'appuiant de ſon aigre fauſſet
Semble un *violon* faux qui jure ſous l'archet.

DESPREAUX.

Le galant homme * qui a compoſé la piéce qui porte pour titre *La Comédie des Académiſtes*, donne agréablement auſſi trois ſillabes à *violon.*

Colletet dans cet ouvrage parlant à Monſieur Godeau Evêque de Graſſe, lui demande,

Ne dois-je pas baiſer vôtre ſacré talon ?

Monſieur Godeau lui répond obligeamment.

Nous ſommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

Enſuite M. Godeau venant à ſe quereller avec Colletet, il lui dit:

Colletet, je trouve trouve un plaiſant *violon*.

Colletet lui réplique aſſez joliment.

Nous ſommes tous égaux étant fils d'Apollon.

* Mr. de St. Evremond.

Fin de la Seconde Partie.



TA-

TABLES DES EPIGRAMMES

Traduites ou imitées

DE

MARTIAL.

a signifie la premiere partie de ce Recueil, & *b* la seconde.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIV. IV.

EPIG. 53

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE IX.

LIVRE X.

IMI-

IMITATIONS DE CATULLE.



